

Pierre Dumoncel



SENS DESSUS DESSOUS

Mots'Arts Editions

SENS DESSUS DESSOUS

Sens dessus dessous est un roman d'Amour. Un Amour qui excède les limites du couple et la satisfaction des sens.

A mille lieues des mœurs actuelles, l'auteur s'interroge sur la possibilité d'un Amour absolu dont la séduction est l'arme indispensable, mais non fatale.

Alors le désir s'oppose au plaisir et l'infidélité prend les contours inattendus d'une situation assez irréaliste.

Mais s'agit-il d'un conte ?

Un clin d'oeil, en tout cas, au célèbre banquet de Platon.

Pierre Dumoncel vient de rejoindre les éditions MOTS'ARTS.
Sens dessus dessous est son troisième roman.

ISBN 979-10-91327-00-8



9 791091 327008

SENS DESSUS DESSOUS

DU MÊME AUTEUR :

TRANCHE DE VIE, Artim éditions, 2011

LA MARCHE DU SIECLE, Artim Editions, 2011

TRANCHE DE VIE (1^{ère} édition), Edilivre, 2010

Pierre DUMONCEL

SENS DESSUS DESSOUS

Roman

MOTS'ARTS EDITIONS

Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous pays

Mots' Arts Editions, 2012
www.motsarts.editions.fr

PROLOGUE

Aux confins d'un songe qui n'avait pas encore choisi la nature de son empreinte, Elle m'était apparue, fondue dans le vapoureux décor d'un tableau aux coups de traits incertains que d'étranges précisions mettaient en valeur : La frange souple d'une abondante chevelure auburn masquait le sourire que je devinais épanoui d'un visage aux traits doux et indéterminés. Un peu comme la Joconde ; la beauté en plus et la malice en moins.

J'étais sous le choc et mon esprit au contact de la réalité ne pouvait effacer son emprise ; mais la nuit m'avait volé son image et la troublante extravagance de l'onirique vision ne me permit pas de la décrire comme je l'avais intensément ressentie.

Ce rêve indélébile a eu lieu deux ans avant le début de l'histoire que je vais vous conter.

J'étais, dans mes jeunes années, un jeune homme sorti tout droit de la mythologie d'Eros dont

l'angélisme m'avait fait connaître de merveilleuses amours platoniques.

Je passais mes journées à contempler celles que j'aimais et mes nuits à en rêver. Tétanisé par la force des sentiments qui m'habitaient, je me trouvais incapable de leur avouer ma passion et me perdais dans d'évasifs compliments qui préservaient ma timidité.

En fait, je connaissais des passions amoureuses dans ce qu'elles ont de plus fort et de plus cruel quand elles s'attaquent à un cœur pur incapable de les maîtriser, de les canaliser, de les exprimer.

Un amour que, seule, mon innocence pouvait engendrer.

PREMIERE PARTIE

1

Le 6 mai 1978, sous les faibles rayons d'un soleil printanier aux premières senteurs d'ambre, Céline Fateil, magnifique jeune femme de trente-et-un ans, dont les cheveux d'or me caressent le visage ravi sous l'effet de la brise intempestive, devient ma compagne pour la vie. Les cris de joie accompagnant la pluie de riz provenant d'une double haie d'honneur me font prendre soudain conscience de la prise en charge inévitable de mon destin.

Rêveur impénitent, j'ai eu le coup de foudre pour Céline, Parisienne bon teint, à une époque où il m'avait semblé opportun de quitter un environnement dans lequel j'avais de plus en plus de mal à m'épanouir et où il m'était difficile de retrouver du travail. La capitale m'offrait, en plus des possibilités réelles d'embauche, l'anonymat dont j'avais sans doute besoin à cette période.

Céline exerce le beau métier de professeur agrégée de lettres, ce qui n'a pas atténué, de surcroît, les charmes que je lui trouvais.

Moi, j'enrage de travailler sur des chantiers de construction, alors que si j'avais poussé un peu plus mes études je pourrais peut-être vivre de ma plume... Rien ne m'empêche d'y rêver, en tout cas.

Le développement du chantier de la Hague m'avait permis de retrouver ma région quelque temps avant cet heureux événement ; et nous nous étions installés à Cherbourg, où la demande de travail permettait, à défaut d'évoluer dans un secteur digne d'intérêt, tout au moins d'y vivre dans de bonnes conditions financières.

Je ne veux pas d'enfants, je veux ma femme pour moi seul.

C'est donc tout naturellement que le 4 janvier 1981 débarque un petit Bastien, de trois kilos sept....

Au printemps de l'année suivante, le développement de la région s'accélérait, je profite de l'occasion pour me faire embaucher par les services du *SIDUL* (Syndicat inter-communal de développement urbain local), faisant d'une pierre trois coups : quitter le nucléaire, quitter les chantiers de construction et accéder à une fonction utile ; je veux dire par là gérer du vrai, du palpable, c'est-à-dire le quotidien de la vie publique de chacun. C'est, en tout cas, ce qu'est censé faire le *SIDUL*, collectivité locale mise en place pour faciliter le

regroupement des communes amenées à transférer
une partie de leurs compétences.

2

A travers la large croisée de mon bureau, d'où parvient la lumière blafarde d'une journée d'exception, je souris, en détaillant l'univers qui m'entoure, à la frivolité des choses et des événements. Le rouge carmin de ma cravate, qui souligne la blancheur de ma chemise aux plis élégants, me donne l'air de ce que je suis devenu : le chef du service travaux neufs.

Bénéficiant d'un développement unique et accéléré des services du *SIDUL*, l'opportunisme de ma candidature m'a fait entrer de plain-pied dans ce microcosme que je découvre aujourd'hui pour la première fois, et qui m'amuse tout autant qu'il me rassure. Les poignées de main, fermes ou molles, que j'ai serrées toute cette matinée m'ont fait découvrir des têtes auxquelles j'ai déjà attribué une étiquette et pour lesquelles s'opère subrepticement

une sélection qui va forcément orienter mes complicités.

Le regard franc, le sourire engageant et les gestes amples de celui qui cherche à communiquer, Pascal, quarante-cinq ans, directeur général adjoint, m'offre le café dans le vaste bureau qui communique avec celui de Chloé, sa pulpeuse secrétaire, dont les jambes longilignes ont fait de mon cou télescopique le foyer de douleurs imputables à l'incorrigible amateur d'art plastique féminin que je suis. Je l'écoute et comprends rapidement que l'ambiance feutrée qui règne à tous les niveaux du bâtiment confirme le statut particulier de ceux qui y travaillent. Pascal est sympa et porte un regard lucide et ironique sur ce monde des fonctionnaires, dans lequel je subodore qu'il me faudra de solides amitiés et une bonne dose de relativité pour alimenter l'indispensable motivation qui me permettra d'avancer.

La première semaine s'achève dans les fastes d'une inauguration qui réunit tous les édiles locaux, et c'est parce que je n'ai pas osé quitter cette ennuyeuse cérémonie qu'elle prend toute sa dimension de surprenante convivialité.

A l'instar des pots de chantier, mais pas pour les mêmes raisons, j'ai pu constater qu'un dernier carré de convives parvenait à se former et qu'une vraie fête pouvait parfois commencer. Ce soir-là, alors qu'une soudaine vague de cols amidonnés quitte les

lieux, la pièce, tout à coup désertée, présente une tout autre facette des commensaux rescapés que l'alcool avait commencé de désinhiber. Une belle jeune femme, du nom de Laetitia, adjointe au responsable du service financier et qui était absente le jour de mon arrivée, se présente et me tient des propos charmants qu'il m'était impossible de soupçonner trois minutes auparavant dans ma quasi solitude du novice de service. Fabrice, en charge du courrier, l'accompagne par des velléités verbales qu'il ponctue chaque fois d'un rire communicatif. L'osmose se fait vite ; Pascal, dont je constate avec bonheur qu'il est du dernier carré, ne manque pas de venir me témoigner son amitié dans un trait d'humour rassurant et la soirée s'achève autour d'un dernier verre de champagne que la surprenante Laetitia ne concède qu'avec regret au préposé du bar improvisé.

Le week-end qui s'annonce me fait douter du calendrier, car mes essuie-glaces s'emballent sous les embruns rageurs d'une déferlante en furie, faisant de la route de la côte l'angoissant spectacle de naufragés en sursis. Je ne suis pas de ceux, comme nombre de mes amis surfeurs ou véliplanchistes, qui se réjouissent de pareilles conditions météo, mais il faut bien admettre qu'il s'agit là quand même d'un spectacle étonnant auquel, seuls, les autochtones des pays marins peuvent assister. La tempête est la substantifique

moelle de nos contrées ; et c'est l'argument que je me propose d'utiliser pour expliquer à Céline que nous n'irons pas à la sortie archéologique que nous avions prévue... En revanche, nous ne sommes pas obligés d'annuler la garde de Bastien, et ainsi de gagner en intimité ce que nous aurons perdu en aventure...

Céline a quatre ans de moins que moi et vient de prendre ses trente-cinq ans. Sa grossesse n'a pas entamé sa beauté, qui ne cesse de s'affirmer, et je lui demande de faire de cette soirée le havre de nos fantasmes revisités. J'ai un besoin constant de désir qu'il m'est nécessaire de cultiver pour entretenir le mythe de l'amour-passion ; désir sans lequel les fondements mêmes de mes utopies seraient en danger.

Elle me fait le grand jeu : jupe de taffetas fauve, bas de nylon écureuil et porte-jarretelles sur culotte à froufrous ne laissent pas la moindre chance à mes instincts en ébullition. On joue toute la soirée au jeu de la séduction et de l'expectative jusqu'à ce que mon sang fasse éclater mes tempes brûlantes et que mon sexe érigé en menhir pesant anéantisse mes testicules boursoufflés.

Alors, bien sûr, nous faisons l'amour mais, dans une ivresse inouïe, comme à chaque fois, j'enrage d'annihiler mon désir dans la satisfaction d'un plaisir éphémère.

3

Je me passionne vite pour mon nouveau rôle au sein de la collectivité, et, malgré les inconvénients afférents au fonctionnement de toute administration, j'adhère rapidement à l'élaboration de mon service auquel je compte bien donner l'impulsion qui lui semble nécessaire. Carole, ma secrétaire, est une jeune femme au caractère bien trempé sur laquelle je peux compter ; Rémy et Marc, mes deux hommes de terrain, ont besoin que je m'investisse pour bien cerner leurs responsabilités, mais semblent largement assez compétents pour mener à bien leur mission respective.

Le mois de mai que l'on entame nous réserve, comme chaque année, le privilège de ses adorables semaines tronquées. N'ayant pas le choix des congés en tant que nouvel embauché, je bénéficie

néanmoins des ponts imposés par la collectivité, dont l'Ascension fait partie.

C'est en allant dire au revoir à Pascal que je croise la sympathique jeune femme que je n'avais pas revue depuis notre rencontre fortuite de l'inauguration officielle. Sa gentillesse débordante et sa convivialité naturelle ne font qu'accroître la beauté exceptionnelle de son visage. Un mètre soixante-dix environ, cheveux châtain, qu'une mise en plis soignée fait effleurer de gracieuses épaules, yeux d'un marron profond, poitrine élancée ; seules ses jambes, qu'un galbe surnois semble menacer, paraissent échapper à l'harmonie d'une silhouette aux proportions scientifiques.

Je lui promets, après lui avoir fait découvrir mon bureau, de lui rendre visite la semaine suivante, au retour de ces mini-congés.

Le Cotentin, comme toutes les régions situées au nord de la Loire, n'a pas les moyens d'appliquer le fameux dicton « *en mai, fais ce qu'il te plaît* ».

C'est même souvent tout l'un ou tout l'autre, en reconnaissant honnêtement que c'est plus souvent l'un que l'autre... Eh bien, cette année, c'est l'autre ! Et pour un week-end prolongé, on a droit au soleil, à la chaleur et, exceptionnellement, à l'absence de vent. Au diable les grincheux dont la planche ne va pas balayer la crête des vagues écumées, le paradis bas-normand des falaises aux tons verdoyants nous distille ses premières

émanations aux étonnantes saveurs de chèvrefeuille et de coco mélangées, qu'une légère brise étouffée charge parfois de ses effluves iodés.

Loin des chimériques lieux de villégiature où se presse la foule des premiers beaux jours, j'entends les goélands se déployer et je les vois s'éloigner du bout de mon rocher dans de lents étirements d'ailes qui me détachent un peu plus du temps et de l'espace pour n'exister qu'au-delà de l'éternité. J'ai besoin de cette solitude en même temps que j'aimerais la faire partager. Bastien est encore trop petit pour être en harmonie, et Céline n'a pas forcément la même sensibilité.

Lundi, en fin d'après-midi, pour calmer les bâillements qui accompagnent mon état de fatigue avancée, je rends visite à Laetitia, dont le bureau est situé au premier étage. Après une poignée de main amicale ponctuée d'un sourire naturellement accueillant, elle me fait asseoir pour m'expliquer un peu plus en détail la fonction qui est la sienne au sein du *SIDUL* et me dresser un intéressant exposé synthétique sur la collectivité dont elle dépend depuis deux années déjà. Laetitia a vingt-deux ans et a rejoint cet univers administratif après quatre années d'études de gestion, dont la dernière fut en fait sa première en exercice comme stagiaire. Elle travaille avec Denis Millet, qui est le directeur financier, dont elle dépend et pour lequel elle est en

charge de l'élaboration et du suivi des divers budgets. C'est à ce titre que nos deux fonctions auront de commun mes propres dossiers.

Elle est bavarde, et comme je ne suis pas en reste, il n'est pas loin de dix-neuf heures quand nous nous séparons.

4

Je forme une équipe unie avec Carole, Marc et Rémy, qui ont rapidement compris que je n'étais pas là pour représenter la hiérarchie et la faire appliquer à leurs dépens. J'ai suffisamment d'autorité pour leur permettre d'exercer leurs tâches respectives dans un contexte choisi, dont, seul, le résultat leur est imposé.

Ma mise en place se structure et m'amène à mieux découvrir les différents interlocuteurs que je suis amené à côtoyer. Pour l'instant, pas de surprise par rapport au premier jugement sommaire que ma première visite m'avait inspiré. Pascal a la primeur de mes états d'âme. Son expérience et son ouverture d'esprit sur fond d'autodérision me semblent contenir le bon antidote au rigide système dans lequel nous évoluons. Catherine, la responsable informatique, est une femme délicieuse dont le savoir et la culture sont sans cesse au service

d'idéaux généreux. Trente-cinq ans, l'œil vif et l'esprit sans cesse en mouvement, elle dégage de son regard profond une gaieté et un optimisme qui guérit de la morosité. Et si elle est courtisée, elle sait, au moins, que ce n'est pas pour son physique... Régis, qui est en charge de tout ce qui touche l'urbanisation, est en passe de devenir également un vrai copain. On a beaucoup de points communs, à commencer par l'âge – même mois, même année - et notamment nos goûts, ce qui nous permet de nous retrouver sur pas mal de sujets et de partager, en fait, les mêmes émotions. Il lit beaucoup, ce que j'apprécie par-dessus tout, car je peux enfin parler d'une passion que peu de gens partagent : la lecture.

Le mois de juin arrive avec la promesse de ses beaux jours, mais aussi, pour les inconditionnels de mon espèce, avec l'énorme espoir d'assister à une période mémorable : la coupe du monde de football, qui va s'ouvrir dans quelques jours en Espagne.

Le football fait partie de ma vie depuis mon enfance ; depuis qu'à l'âge de sept ans j'ai enfilé un short et un maillot, à la couleur de mes héros, pour fouler la pelouse d'un stade garni de milliers de spectateurs - à l'époque ça s'appelait un lever de rideau - au comble d'une insoutenable émotion pour un gamin partagé entre crainte et joie absolue. Ce fut mon premier rêve vécu et déjà j'y appris que le bonheur est ambivalent !

Aujourd'hui ma passion est intacte et la période qui débute en ce mois de juin 1982 m'entrouvre un espoir qu'aucune autre équipe de France n'a jamais pu susciter.

Le profil de mon poste m'oblige à garder une certaine réserve, que je fais littéralement voler en éclats dès qu'une rencontre débute. J'ai quand même osé lancer quelques concours de pronostics, plus ou moins sous le manteau, auprès de ceux dont je savais la cause acquise, ou dont je savais l'humour à géométrie suffisamment variable pour s'étendre à un domaine qui ne reçoit habituellement pas l'approbation des élites intellectuelles. Pascal fait partie de ces derniers, Régis des premiers.

La veille du match d'ouverture, alors que je terminais à peine ma réunion hebdomadaire avec les autres chefs de service, visite surprise de Laetitia qui, ayant appris par Fabrice - véritable fêlé du ballon rond - que j'organisais des pronostics, vient me faire le reproche de ne pas l'avoir concernée ! Tout en humour et en douceur, bien entendu, elle m'apprend, à ma grande surprise, qu'elle est fan de ballon rond et que son salaire lui permet, sans se mettre en difficulté, d'oser quelques francs sur les aléatoires succès des équipes en présence. Pour un peu, elle m'aurait fait passer pour un exécrationnel macho ! J'avoue avoir complètement manqué de lucidité sur ce coup-là où, en y réfléchissant, j'avais tout à gagner : J'avais une bonne raison d'aller lui

rendre visite, j'avais les éléments pour savoir qu'elle appartenait d'évidence à la deuxième catégorie et je constate maintenant, à mes dépens, qu'elle appartient également à la première.

Elle a raison, je suis un macho pour lequel football est masculin car, dans ma tête, parler foot au sexe féminin me semblait relever de la faute de goût, voire d'une indécatesse accablante.

Ça ne se passe pas terrible pour les débuts de l'équipe de France, battue à la régulière par son ennemie de toujours, l'Angleterre. La déception et la crainte d'un coup d'arrêt dès le premier tour de la compétition refroidit un peu l'ambiance des parieurs, qui scrutent une à une les possibilités qu'il leur reste de prolonger leurs chances. Mais, jour après jour, le moral revient, notamment après le succès indiscutable sur le Koweït, mais surtout après le nul obtenu devant la Tchécoslovaquie, synonyme pour l'équipe de France de qualification pour le deuxième tour de la compétition.

Mon bureau devient peu à peu le vaste champ de rencontres de bookmakers en folie, où la liesse de l'appât du gain et de l'exploit sportif commence à se faire de moins en moins discrète.

Je réfléchissais au moyen de calmer cet engouement inattendu, dont la folie semblait néanmoins atteindre - certes dans les proportions raisonnables dues à leur rang - les directions de cabinet, voire certains élus, que la France se

retrouvât propulsée en demi-finale grâce à sa superbe victoire du dimanche 4 juillet contre l'Irlande du Nord par quatre buts à un.

Lundi de folie où il me semble que la collectivité s'est donné rendez-vous dans mon bureau pour célébrer l'historique succès. Discrétion assurée... commentaires enjoués, calculs de gains, chaleureuses félicitations, bref une ambiance de fête dans un esprit de convivialité et de simplicité spontanées. C'est donc tout naturellement que j'ai le privilège inattendu d'entrechoquer mes lèvres comblées sur la face lisse et parfumée d'une délicieuse pronostiqueuse particulièrement en beauté...

La suite de la compétition relève de l'irréel.

C'est l'affiche d'une promesse sportive hors norme dans laquelle la France doit se mesurer au géant allemand, ce fantastique compétiteur qui, depuis des décennies, rafle sans cesse la mise, quel que soit le niveau de son jeu. Il fait partie de la légende du foot, ce sport qui se définit comme un jeu qui se joue à deux équipes de onze joueurs, et dont le vainqueur est l'Allemagne !

Alors se mesurer avec lui en demi-finale de coupe du monde est inéluctablement un événement.

Le 8 juillet 1982 restera dans la mémoire de tout sportif français comme une date indélébile, à laquelle s'accrochent les souvenirs d'une soirée historique. Fabuleux match de football, parangon

des tragédies modernes à l'inégalable intensité dramatique, dont le cours des événements va porter le spectateur au bord de l'apoplexie et l'équipe de France dans la mémoire collective, en la boutant hors de la compétition.

Adieu finale, bonjour postérité ; dilemme cornélien que personne n'a choisi – si l'on excepte l'arbitre – dont la douloureuse réalité révolte toute une nation, enfin fière de compter parmi ses héros des hommes qui, à l'instar de beaucoup d'autres, ont élevé la renommée d'un pays dont le drapeau n'a pourtant pas l'habitude d'être le centre de ralliement.

La France s'incline aux penalties, après avoir mené trois buts à un à douze minutes de la fin, et après avoir perdu un de ses meilleurs éléments sauvagement agressé par le gardien allemand sans que l'arbitre, non seulement, n'expulsât le voyou mais n'accordât aucune réparation à l'équipe de France, qui subira jusqu'au terme de la rencontre la partialité récurrente et déplacée de celui qui devait être le gardien des institutions sportives !

Jamais, l'amoureux de ballon rond que je suis n'a ressenti un tel dépit, n'a été aussi dépendant d'un simple résultat qui, au delà de la cruelle déception qu'il a naturellement engendré, a peut être marqué le début de l'ère du football-business et de ses invraisemblables tricheries – auparavant il s'agissait plutôt d'erreurs d'arbitrage - dont la palme d'or de la première édition aurait pu être décernée à l'arbitre

du match France / Koweït, véritable parodie d'une grotesque série télévisée américaine.

Etait-ce le fruit de la déception – immense - ou la proximité du week-end estival ? Toujours est il qu'en ce vendredi matin, lendemain du cauchemar des bleus, personne, excepté Régis, ne vient frapper à ma porte pour commenter l'événement ou, pire, consulter les résultats des pronostics, qui ne pouvaient avantager que les sceptiques qui auraient contribué spirituellement à la triste défaite...

C'est un peu crispé et fatigué, sans raison apparente, que je me rends à la réunion budgétaire, à laquelle je n'ai pourtant que des éléments positifs à communiquer.

Avant d'atteindre la salle qui nous est réservée, comme je gravissais la dernière marche de l'escalier, je tombe sur Laetitia qui s'y rendait.

Surprenant profil élancé aux tons pastel et aux charmes suaves, dont le fatal sourire m'invite à sortir de l'injustifiable torpeur de cette étrange matinée.

C'est dans un élan de surprise dissimulée, dans lequel les traits de mon visage ont comme par enchantement retrouvés le positionnement originel de ma vraie nature, que je lui tends une poignée de main, que je veux chaleureuse et enjouée.

J'ai une fraction de seconde pour comprendre qu'elle ne répondra pas à mon geste ; son bras gauche reste collé au corps, et le droit continue

d'étreindre les deux dossiers qui seront l'objet de notre discussion budgétaire.

J'ai une fraction de seconde pour ne pas gâcher un instant de complicité, qu'il m'est quand même aisé de déceler, et de comprendre, qu'à travers son comportement, ce ne sont pas ses bras qui ont bougé mais ses lèvres tendues, qui recherchent mes joues interloquées.

La coupe du monde m'aura apporté au moins ce doux succès : pérenniser la bise, que j'avais arrachée la première fois dans un moment particulier d'euphorie collective, pour sceller l'amitié qu'elle semblait me réclamer.

La fin de la coupe du monde, dans laquelle la France termine à la quatrième place, marque le début des départs en congés et ouvre une période de calme assez plat pour ceux qui continuent d'assurer la bonne marche de la collectivité. L'ambiance est détendue et le travail se résume à la routine des affaires courantes.

Le mois de juillet entame sa deuxième quinzaine dans les brumes humides d'une saison anachronique, dont la température voudrait nous faire croire que le défilé du 14 juillet commémore l'armistice !

Dix jours que ça va durer... Les filles remettent les collants, mais c'est toujours ça de gagné pour ceux qui, comme moi, les préfèrent tout habillées. Je donnerais sans aucune hésitation plusieurs saisons de plage, aux seins nus et aux strings d'un réalisme affligeant, contre un bon hiver aux parures vestimentaires d'une élégance à l'imagination

débordante. Qu'y a-t-il de plus affriolant qu'une jupe longue à la coupe serrée dont, seule, la cheville, emprisonnée dans l'artifice de nylon qui l'érotise, offre au regard le seul indice de l'anatomie pourtant déjà désirée ? La convoitise est mise en éveil et l'imagination n'a de cesse d'embellir, par absence de concret, la représentation qu'elle s'en fait. Tout est beauté dans les méandres du cerveau enflammé, qui ne différenciera pas le réel de l'imaginaire et nous injectera la fièvre du désir, parfois loin des normes du rationnel. J'ai encore à l'esprit, des années plus tard, le souvenir précis d'émotions encore vives qu'avaient engendrées la simple vue d'un genou ou d'un poignet féminin, naufragés d'une immensité de flanelle indigo ou de soie vermillon. J'ai, ma foi, plus nourri mes fantasmes en effeuillant des revues de mode qu'en parcourant les magazines du style « *Playboy* »...

Et puis... comment déshabiller une femme si elle est nue ?

J'eus à peine le temps de dire « entrez » que la porte de mon bureau s'entrouvrit sur une silhouette qui commence à m'être familière.

Armée de son sourire envoûtant, Laetitia entreprend de m'expliquer pourquoi la France n'a pas gagné la Coupe du monde et, restée plantée debout contre ma table de travail, sur laquelle figurait encore l'exposé de ma dernière réunion, je l'écoute d'une oreille distraite tout en toisant

discrètement son anatomie, que l'angle de vision qui m'était offert depuis mon bureau dispensait de tout commentaire.

Elle affiche un profil sans défaut que ses différentes postures, dans le contre-jour, mettent en valeur, comme sous le coup des projecteurs. Elle porte, sur un corsage blanc, un cardigan fuchsia, qui moule parfaitement son buste, auquel elle donne, quand elle relève la tête, toute sa géométrie par la grâce de sa superbe poitrine aux dimensions généreuses. Sa jupe noire, étroite, suit les lignes galbées de ses hanches sculptées et fait ressortir la courbe fluide du haut de ses jambes, qui s'affinent délicatement jusqu'à ce que deux subtiles chevilles soulignent l'écrin surélevé de ce que la femme a peut-être de plus sexy, et de plus caché, en elle : le pied.

Les mouvements qui accompagnent son éloquence attirent mon attention et m'offrent des scènes dont jamais je ne saurai si elles sont le fruit d'une délicieuse spontanéité ou d'une malicieuse préméditation. Ma table de travail, contre laquelle elle prend appui, est ponctuellement l'objet de l'assaut de ses pauses à demi assises, dont le gracieux mouvement fait remonter sa jupe le long de ses cuisses gantées de voile noir pour m'offrir, l'espace d'un moment privilégié, la vision d'une couronne au textile disparate, dont l'affriolante dentelle qui la retient se perd dans l'univers

fantasmagorique. Chaque fois ça ne dure que quelques secondes, et mon regard a beaucoup de mal à se détacher de ces scènes fugitives, pour lesquelles ma seule ambition serait d'effectuer un arrêt sur image...

Juillet s'achève sans regrets et le mois d'août lui succède avantageusement dans la douce chaleur de journées langoureuses dont la faible activité, autorisant de judicieux aménagements horaires, me permet de profiter des charmes infinis des longues soirées estivales. Une deuxième journée commence alors après dix-sept heures, pour laquelle je ne boude pas ma satisfaction de profiter, en famille, des plaisirs que nous offre cet insensé pays de cocagne. J'emmène Céline et Bastien dans de truculents pique-niques aux frontières de la nuit et du réel. Le profil escarpé des sentiers du bord de mer domine, dans un relief vallonné aux couleurs chatoyantes, les havres de sable blanc que la mer délaisse peu à peu au gré des marées. Le soleil, que l'horizon semble attirer sur l'immensité bleutée, profite de ses derniers rayons pourpres pour marquer de douceur les ombres qu'il allonge, et insuffler l'énergie du bien-être sur l'ivresse sans limites d'un paradis iodé. Le temps magnifique de ce mois béni, qui fait du Cotentin la capitale de l'art de vivre, m'offre les vacances que mon nouveau statut prévoyait de me confisquer.

L'heure de la reprise va néanmoins débiter le lendemain du 15 août, qui se trouve être un lundi. Les effectifs sont presque au complet et l'on ressent tout de suite que l'ambiance va changer. Les discussions ont beau porter sur les cartes postales de pays plus beaux les uns que les autres, les démarches se font plus pressées et les gestes plus rigides qu'à l'accoutumée. Les visages sont bronzés, mais les sourires ont quelque chose d'inachevé. Je n'ai, bien sûr pour ma part – factice privilège de consolation - aucune difficulté à retrouver un environnement que je n'ai jamais quitté. J'ai même du plaisir à retrouver Régis et Catherine, qui sont venus partager, dans mon bureau, une partie de la matinée.

C'est alors que les premières difficultés, liées à l'organisation d'une institution telle que la nôtre, commencent à se faire jour, et que la lourdeur du système associée aux ambitions, parfois démesurées des élus, met en évidence des carences assez phénoménales dont l'impact est assez douloureux sur nos missions et nos responsabilités.

La période de mise en place, pour laquelle je me passionne depuis mon arrivée, se termine et je sens bien que je vais devoir, à l'évidence, prendre en compte les contraintes qu'impose la gestion administrative, en considérant que la théorie du savoir-faire aura nécessairement les limites qu'elle lui imposera.

Je vais devoir m'y faire.

Pascal, qui vient tout juste de partir en vacances, m'apportera, je l'espère, quelques pistes et éclaircissements sur la juste façon d'être responsable dans un monde parallèle à une bulle influente, dont l'avenir dépend des décisions qu'on aura pu lui faire valider...

6

Août s'achève avec le retour de congé de Laetitia, qui est venue me faire admirer l'exceptionnel bronzage que le soleil andalou lui a prodigué ! Elle est en grande forme, et, alors que je m'apprête à rejoindre la réunion des chefs de service, nous décidons de nous retrouver à midi pour déjeuner ensemble. J'ai pour habitude de déjeuner en ville avec des collègues de bureau, qui s'avèrent être souvent les mêmes, et de rentrer une fois par semaine manger à la maison, quand Céline n'a pas cours en début d'après-midi.

Ma réunion, comme bien souvent, n'en finit pas de se terminer car il se trouve toujours un obséquieux ou un crétin pour relancer le débat alors que le directeur du département a depuis bien longtemps terminé son tour de table. C'est étonnant, et très énervant, la façon que l'on a en France de ne pas savoir clôturer un meeting ; on dirait que l'on

culpabilise si ça ne dure pas ; c'est comme les heures supplémentaires : si on n'en fait pas, on ne peut pas être pris au sérieux. Mais en plus de trouver cela sénile, ce midi je trouve cela terriblement ennuyeux car il est maintenant 12h10 et, en plus du sujet qui n'a strictement aucun intérêt, j'accuse un retard de dix minutes sur mon rendez-vous galant. Je ne sais comment m'échapper et commence à me nouer bêtement les tripes en voyant l'heure défilier car, pour une raison que je ne m'explique pas, j'ai peur qu'elle ne m'attende pas.

Il est 12h26 lorsque je suis le premier à franchir le seuil de la porte de la salle 114, dans laquelle vient de s'achever péniblement la réunion la plus bête à laquelle j'aie jamais assisté. Je me précipite vers mon bureau et avant que j'aie ouvert entièrement le battant de la porte, j'aperçois l'élégante et rassurante allure de Laetitia, drapée dans sa robe légère de coton vermeille, assise à ma table de travail, et à qui j'ai spontanément lancé une boutade franchouillarde pour masquer le désarroi qui m'habitait la seconde d'avant.

Il fait beau ; on décide donc de s'installer en terrasse, face au port, dans un établissement où ne figurent pas de têtes connues. Laetitia, avec laquelle je déjeune pour la première fois, me parle vacances en Espagne et boulot, mais très peu d'elle. J'apprends juste qu'elle vit maritalement depuis un an avec un dénommé Tristan et qu'elle habite

Cherbourg, dans un quartier pas très loin du mien. Le soleil est haut dans le ciel et compose sur la mer le reflet trouble des bateaux, qui s'offre comme un spectacle à nos yeux soulagés de pouvoir délaissier nos regards mêlés. Le tintement lancinant et régulier des mâts, provoqué par le vent s'engouffrant dans les drisses, ajoute un moment d'émotion que les mots que l'on n'a pas prononcés n'auraient pu remplacer.

Simple bonheur d'un déjeuner frugal aux émois indicibles et indélébiles.

Deux jours plus tard, la reprise est intégralement consommée quand le retour du personnel est complètement effectué. L'ambiance de travail s'accélère rapidement, car septembre doit marquer le début d'importants travaux de voirie ainsi que le choix d'un programme urbain de première importance pour le développement de la région. C'est là que vont se dévoiler les élus et leurs combines politiciennes, parfois bien loin des intérêts fondamentaux des administrés.

C'est justement le grand débat que j'ai avec Laetitia en ce début de journée, où je suis venu lui faire la bise, comme je vais désormais en prendre l'habitude chaque matin. Elle a tendance à défendre plus facilement une institution à laquelle elle est évidemment plus attachée que moi. Elle est lucide, mais tentera toujours de trouver quelques

circonstances atténuantes aux décisions, mêmes obscures, de nos énigmatiques élus locaux. Mon penchant provocateur la repousse dans ses derniers retranchements, pour finir dans la complicité joyeuse d'un humour partagé. C'est là que je découvre ses qualités de cœur qui, à la limite de la naïveté, prennent spontanément la défense de ceux qu'une simple présomption a déjà condamnés. Qualités de cœur suffisamment rares pour qu'elles m'émeuvent, à une époque où la jalousie, à défaut de méchanceté, ravage cruellement les rapports humains. Laetitia n'a pas d'a priori et fait montre, malgré son très jeune âge, de mansuétude raisonnée à l'égard de ses contemporains. J'en déduis qu'elle ne doit pas être rancunière et sait déjà, comme elle n'a pas les dents qui rayent le plancher, qu'elle va s'exposer, dans ce milieu impitoyable, à la forfaiture des ambitieux.

Pascal est enfin de retour de congés et c'est avec contentement et soulagement que je peux enfin m'entretenir avec lui de mes soucis de management et de leurs inter-dépendances avec nos chers élus. Je le fais bien rire avec mes états d'âme d'ancien salarié du privé auquel il exposera, avec une certaine forme de cynisme approprié, la dédramatisation d'une situation qui n'a pas la résonance que je lui attribue.

Pascal, c'est vingt six ans de vie publique, la subordination à neuf directeurs généraux et la cohabitation avec les élus de cinq assemblées aux

majorités différentes... Les élus passent, comme il dit, et le directeur général adjoint reste... Ce n'est pas faux ! Mais est-ce suffisant pour alimenter la motivation nécessaire, non seulement à la bonne marche de l'entreprise, mais surtout à l'épanouissement indispensable de l'individu, dont la retraite n'est pas forcément le seul objectif d'une carrière ? Vaste question apparemment, que tout fonctionnaire balaie d'un revers de manche en constatant qu'il est l'heure d'aller déjeuner... ou subitement d'aller pisser, s'il est vraiment trop tôt dans la matinée !

18 h 45 : le tintement souple d'un doigt que l'on choque contre la porte de mon bureau ; et, avant que je n'aie le temps d'y répondre, le doux visage de Laetitia apparaît dans l'entrebâillement pour me demander si on y va.

Où ça ?

Mais à la maison, pardi !

On doit avoir, au moins, cinq ou six rues communes à parcourir pour regagner nos quartiers respectifs. C'est quand même plus sympa de les faire ensemble lorsqu'elle est à pied, comme c'est le cas aujourd'hui.

Septembre a fait ses choux gras des interminables débats politiques sur les choix d'urbanisation inter-communale, dont les assemblées générales ont été le reflet du malaise qu'ils provoquent. Mon pote Régis, immergé totalement dans le vif du sujet, me raconte les tenants et les aboutissants d'une démarche absurde, qui a plongé le *SIDUL* au centre d'une polémique publique dont il ne va pas sortir grandi. La presse s'est fait l'écho de cet insupportable imbroglio dans un laconique libelle, faisant état de possibles concussions au service d'authentiques prévaricateurs (sic) !

Voilà l'ambiance dans laquelle on a demandé à des responsables de service d'assurer leur tâche coûte que coûte et d'asseoir une autorité que la vitrine du syndicat n'avait plus les moyens d'afficher. La presse, comme toujours, en a beaucoup trop fait et accusé, apparemment sans

preuves, des fonctionnaires qui, bien loin d'être blancs comme neige - à mon avis et d'après ce que j'en sais - ne méritaient pas en tout cas cet excès d'indignation et d'opprobre caractérisés. Comme à chaque fois, le problème s'est réglé par la mise à l'écart du directeur général, qui est le loyal fusible du président de la collectivité !

« *Ça va pas changer le monde (...) Et la vie continue* » chantait, en cet après-midi lugubre, Joe Dassin sur les ondes du politiquement correct...

Bien sûr, cet épisode douloureux a fait l'objet de vives discussions au sein du service public et, notamment, avec ceux qui me sont proches, tels Pascal, Régis, Catherine et, surtout, Laetitia, avec qui je partage maintenant une complicité assez aboutie, en ce début d'automne, aux allures d'été indien.

Est-ce l'importance et la gravité du sujet ? Toujours est-il que sur le chemin du retour ce soir-là, Laetitia, avec qui j'avais pourtant déjà passé un bon bout de journée à discuter, réussit à me faire rougir, de par l'inconfort de la situation qu'elle provoqua. Après avoir descendu la rue Albert Mahieu, et avant que nous nous apprêtions à traverser la rue Gambetta, qui sont l'hyper-centre de la cité, je commençais, sans rien en dire, à me poser quelques questions sur son attitude, quand son portable se mit à sonner. La conversation qu'elle entretint me confirma dans la gêne qui me taraudait :

il s'agissait de Tristan, son compagnon, qui devait lui faire remarquer qu'elle avait largement dépassé leur lieu de rendez-vous... Je le savais, parce qu'elle me l'avait dit, et qu'il s'agissait d'un café de la place de la Fontaine que nous avions largement dépassé ! Je fus alors partagé entre gêne et rire lorsqu'elle m'avoua, débonnaire, qu'il nous avait vus passer sans nous arrêter...

Je ne connais pas son concubin, mais je savais déjà qu'il me haïssait... ou alors il avait beaucoup d'humour !

L'été indien s'arrête brusquement le 18 octobre dans les vapeurs blanches d'un brouillard épais, qui annonce déjà les prémices d'un hiver auquel la nature n'a pas eu le temps de se préparer. Cela ne va pas durer, mais le changement est assez brusque pour que la saison des élégantes s'installe définitivement et que la ligne des femmes, comme par magie, se pare de ses plus beaux atours.

La différence des anatomies, gommée par la surenchère des ornements, ne crie plus à l'injustice et fait frémir de plaisir les regards abusés. Tous les artifices sont de la panoplie de la séduction dans cet enchantement de grâce et de désir. Les rues prennent l'allure d'un interminable défilé de mode dans lequel l'homme est le prisonnier d'une frénésie qu'il ne peut maîtriser. Au bureau, on atteint le paroxysme du phénomène par le fait qu'une collectivité du rang

de la nôtre - en tant que service public - se doit, par culture et par respect, de porter une attention particulière à la tenue de ses employés, dont les cadres sont les véritables porte-drapeaux.

Et le lendemain - la veille ayant surpris quelques incrédules, nostalgiques de l'été indien – c'est une assemblée transformée qui se présente au travail. Flanelle, tweed, collants et hauts talons font une entrée en force dans le temple de l'élégance, qui m'a offert mes premiers émois d'équinoxe.

Celle qui m'a achevé, c'est Laetitia.

Comme je vais pour la saluer dans son bureau, je la croise dans le couloir qui mène à la comptabilité, et la vision que sa svelte silhouette impose à mon premier regard me terrasse littéralement. Moulée dans une seyante robe fendue de soie indigo, dont la fine ceinture de cuir noir met en valeur sa merveilleuse taille de guêpe, elle affiche, au-delà de ses escarpins aux talons fins, une paire de jambes longilignes inouïe, dont la parure de textile auburn enveloppe à la perfection ses mollets affinés qui prolongent jusqu'aux fines chevilles le galbe adouci d'un tracé sans faille.

J'étais anéanti.

Comment ai-je pu penser qu'elle n'avait pas de belles jambes ? Que n'ai-je rien vu, ou rien voulu voir, depuis que je la côtoie ? Ou a-t-elle à ce point transformé une faiblesse qui se révèle aujourd'hui être la perle de son anatomie ? Moi, le fou de jambes

féminines, celui dont le regard sur les femmes commence toujours par les pieds pour mieux remonter le long cours des œuvres façonnées.

J'étais anéanti parce qu'inquiet.

Inquiet parce que, désormais, il ne lui manquait rien !

8

Je lève le nez de mes dossiers pour voir si la personne à qui je viens de dire d'entrer correspond bien à celle dont l'élégance et la souplesse du poignet me semblent trahir l'identité.

Laetitia, passant la tête dans l'entrebâillement de la porte de mon bureau, m'invite soudain à faire le point financier des différents dossiers qui sont de mon ressort. Il est aussitôt décidé, pour des raisons pratiques, de nous retrouver dans le bureau de Jean-Louis, le comptable de la collectivité, avec lequel nous entretenons de cordiales relations.

Jean-Louis s'installe derrière son bureau de hêtre clair, tandis que Laetitia et moi lui faisons face côte à côte. Tandis qu'il égrène l'un après l'autre les épais dossiers qu'il a placés sur le bord de son bureau, à l'énoncé des différents éléments que Laetitia lui soumet, je suis paralysé de stupéfaction devant l'océan de beauté qui inonde tout à coup mon

champ de vision. Tourné d'un quart sur ma chaise, je peux tout à l'envi détailler sa superbe silhouette que la lueur écarlate sculpte avec finesse et précision sur l'écran d'un fantasme que j'ai senti m'envahir inéluctablement. Drapée dans sa jupe de flanelle noire, elle laisse juste entrevoir les divins genoux que ses jambes croisées et entrelacées, qu'elle avait gainées d'un voile noir, portent à la suggestion d'une démoniaque vision. L'obsédant artifice synthétique enveloppant les deux œuvres d'art élancées qui surmontent ses chevilles de cristal m'autorise à penser qu'elles ne s'achèvent qu'à l'aboutissement de la perfection de ses membres inférieurs, mués en tabernacle de plaisir. Le galbe de son buste nourrit mes fantasmes et me fait miroiter des instants de folie, que son corsage cisèle en deux diamants éternels.

Il est des instants privilégiés comme celui qui m'étreint au moment précis d'une onde envoûtante, imperceptible, qui lamine littéralement l'esprit et les sens déboussolés. Je suis tout à coup malade : malade de toi, Laetitia, qui viens de porter la beauté sur l'autel du désir.

J'ai peur de constater que je suis amoureux, et que mon désir, inconsciemment refoulé, n'étale au grand jour ses prétentions, que rien maintenant ne peut venir contrarier.

Je suis anéanti parce que je sais que je vais devoir aborder les choses sous un autre angle et que

ma perception des événements va s'en trouver sensiblement modifiée. Plus un signe ni un de tes gestes ne seront anodins ; tes paroles seront disséquées et confrontées au détecteur de l'amour ; et je sais que ma vie peut basculer. Depuis six mois j'ai joué au jeu de la séduction parce que je croyais mener les débats, et que mon ego s'en trouvait flatté ; je me croyais à l'abri en me dissimulant derrière un artifice fallacieux qui croule lamentablement et en refusant de voir ce qui pouvait se cacher derrière une amitié qui n'est peut-être qu'un leurre, et d'où peut surgir une situation que je ne suis pas du tout préparé à affronter.

C'est terrifiant de constater à quel point on peut se mentir à soi-même et de remarquer, quand le masque est tombé, que le mensonge est quand même un sacré rempart à notre petit univers bien rangé.

J'ai emporté avec moi l'image onirique de cette scène insensée, qui m'a perturbé le reste de la journée.

De retour à la maison, j'ai retrouvé Céline avec encore plus de délectation et je l'ai trouvée plus belle qu'à l'accoutumée. Sans aucune arrière-pensée, mais peut-être plutôt comme un naufragé qui s'accroche à une bouée, je lui ai fait l'amour en occultant parfaitement le souvenir qui m'obsédait encore une heure auparavant. Céline, que j'aime sincèrement et auprès de qui j'oublie la convoitise.

Céline, belle, fidèle, reposante, auprès de qui je n'aspire qu'à vivre en autarcie.

À bout de salive, épuisée dans nos sacs de baisers, et les mains usées par les caresses que nos corps offerts ont appelées de leurs pores affolés, j'ai senti encore, dans l'apothéose de l'instant, que l'émotion qui me submergeait frustrait mon plaisir !

Dans les jours qui ont suivi, je me suis efforcé de relativiser le doute qui me rongait pour ne voir dans mes rapports avec Laetitia que la belle amitié que j'avais sans doute portée, dans un moment d'égarement, au firmament fantasmagorique de mes pulsions libidineuses...

L'avancement pertinent de mes travaux, nécessitant sans doute un suivi plus pointu de mes dossiers en termes de gestion, m'amène pourtant à partager fréquemment des bouts de journées avec elle. Les affaires dont je suis en charge – c'est sûr – prennent de l'ampleur, et je n'hésite pas un instant à la consulter, tout comme elle vient spontanément me rendre visite pour me tenir au courant de l'évolution des dernières incidences financières. J'ai même banni le téléphone de mon mode de communication, n'hésitant pas à escalader plusieurs fois par jour les quelques marches qui me séparent de son bureau.

Nos déjeuners en tête-à-tête se multiplient, et j'effectue de plus en plus rarement seul l'essentiel du chemin qui me ramène le soir à la maison. Il m'est même arrivé – oh, une fois ou deux seulement ! - de faire la route avec elle dans l'autre sens, un matin où nos réveils avaient sonné de concert...

En ce triste matin de décembre je n'ai pas encore eu le temps d'aller lui faire la bise - tout juste un salut sans commentaires à Pascal - car, pour la première fois de l'année, je vais partir en congé au terme de cette journée surchargée.

Les fêtes de Noël me donnent l'occasion de bénéficier de dix-huit jours de repos d'affilée, une aubaine que je n'ai pas laissé filer. Le plus dur, c'est de boucler les dossiers d'ici ce soir ; et pas trop tard, car j'ai bien l'intention de finir ma journée plus tôt que d'habitude.

C'est vers seize heures que Laetitia a fait irruption dans mon planning. Je n'étais pas vraiment en avance mais - cas de force majeure - j'ai délaissé mes activités et me suis installé avec elle autour de ma table de travail afin de discuter tranquillement et de renseigner une fiche budgétaire qu'elle devait me soumettre.

Au moins, on avait une raison très professionnelle de passer ensemble les instants qui allaient suivre.

Délicieux moments que ceux qui précèdent une rupture inopinée, dans laquelle se font jour des sentiments au parfum délicat, que l'atmosphère distille en une subtile interprétation. De sa douce voix suave aux accents langoureux, elle a commencé à m'interroger sur les tenants et les aboutissants du nouveau programme qu'elle devait me chiffrer.

Alors que je compulsais mes documents et que, dans un moment de doute, j'ai relevé les yeux subrepticement, j'ai capté son regard impressionnant qui me fixait, pupille dilatée et visage relâché, figé dans le cadre envoûtant d'un silence engourdi.

Belle et déterminée, comme livrée à l'emprise d'un désir fou, qu'aucun contrôle ne peut venir nuancer.

L'espace d'un instant, le temps s'est arrêté et j'aurais dû lui prendre le visage entre mes mains et faire que mes caresses, dans la dévotion que son corps imposait, irradiant sa superbe anatomie. Son sourire, qui avait disparu dans l'intensité du moment, épanouissait l'insaisissable image qu'elle offrait à mon désarroi, entre imaginaire et inaliénable objet du désir. Belle et digne, elle venait d'écrire le premier verset du poème d'amour que j'attendais et que je redoutais tant à la fois.

J'ai baissé le premier mon regard gêné, que mes sens provoqués n'ont même pas eu le temps de regretter. Je me suis cru obligé de rompre rapidement le silence qui nous assourdissait, et c'est

le cœur lourd et les jambes flamboyantes que je suis parti prendre des vacances plus pesantes que je n'aurais pu l'imaginer.

Ma première soirée de congé a débuté dans un restaurant gastronomique de la région, avec des amis que nous avons retrouvés à Caen. J'ai souffert le martyre à ne rien montrer du trouble qui m'avait envahi depuis la fin de l'après-midi, tant la scène du regard dévorant de Laetitia m'obsédait et me projetait sans cesse dans un univers qui m'éloignait des réalités. J'étais épuisé de devoir tenir une conversation qui parût cohérente, tout en tentant d'analyser le choc dont j'avais été la victime passive, mais ô combien consentante. Je ne savais quels étaient mes sentiments, flatté d'avoir une réponse positive à leur interrogation, mais désormais piégé dans la réalité d'une situation cornélienne qui ne pourra souffrir d'entretenir l'ambiguïté. J'ai mal à ma conscience, dont le poids me rend physiquement malade, pendant que mon ego et ma libido jubilent. Laetitia, la superbe, l'épanouie, la jeunesse incarnée, amoureuse d'un vieux comme moi ! Je vis un rêve qui est en même temps un cauchemar. Mais ce soir je me réfugie dans l'imaginaire d'un chimérique hymen qui me fera vivre des instants que je ne connaîtrai sans doute jamais, mais qui s'offre à l'exaltation d'un soupir caressant l'espoir.

Je ne sais si c'est le fait de ne pas avoir pris de fromage, moi l'enragé du produit laitier, mais c'est à

ce moment précis que Céline remarqua que quelque chose ne tournait pas rond... Une boutade pour retomber sur mes pieds, une grimace et un geste tendre me permirent, en tout cas je l'espère, de chasser la double personnalité qui faillit me faire déraiper... (mais j'avais honte, deux heures plus tard, de pouvoir lui faire l'amour, sans aucune projection malsaine quelconque, en cette première nuit sur la route de nos vacances).

J'ai la mauvaise habitude de me réfugier dans les souvenirs de la journée en attendant de trouver le sommeil. Et ce n'est, de toute évidence, pas ce soir qu'ils vont faire office de somnifères salvateurs.

Les mots et les images se bousculent dans le film sans fin qui défile sur l'écran noir de ma nuit blanche. Un regard envahit mes songes et parle de toutes les folies qui n'ont pas été dites dans un scénario qui échappe au bon sens et se laisse aller à l'imaginaire voluptueux d'une alternative irraisonnée. Elle a osé poser sur moi ce regard énigmatique, et n'a-t-elle pas dit, avant mon départ et alors que Régis était venu me saluer, qu'on allait me regretter pendant cette période qu'elle a, elle même, considérée comme une longue absence ? Qu'est-ce que je veux de plus ? Une déclaration d'amour en recommandé avec accusé de réception ?

Je ne savais pas que des vacances pouvaient à ce point occuper l'esprit. Oh, bien sûr, je n'y ai pas passé mes journées, mais quand même, il ne s'est

pas passé un jour sans que mon esprit ne vagabondât dans la luxure de l'infidélité conjugale.

Après tout, c'est tellement facile de succomber à ses fantasmes cérébraux...

C'est facile et sans conséquences mais ce n'est quand même pas très classe. Vivre avec une personne en pensant à une autre ne procède-t-il pas de la tromperie ?

Un mot qui me fait froid dans le dos, car chargé d'effroyables menaces !

La nuit d'un matin glacial de ce début d'année 1983 me fait retrouver le chemin du bureau avec l'énergie que prodigue ce délicieux air vif et piquant que, seuls, les matins d'hiver distillent à notre bien-être.

J'essaye de ne pas oublier de déclamer la traditionnelle et non moins ridicule formule de bonne année à tous ceux que je croise à mon arrivée, avant de prendre connaissance des derniers événements qui ont rythmé le déroulement des différents projets de cette fin d'année. La matinée s'écoule rapidement et les nombreux interlocuteurs qui se sont succédés dans mon bureau m'ont fait oublier que je n'avais pas encore vu Laetitia.

C'est dans l'après-midi, alors que Catherine, la responsable informatique, venait de prendre congé, que je décide d'aller lui rendre visite.

Aurait-elle pris de travers le fait que je ne sois pas venu lui souhaiter mes bons vœux dès mon arrivée ce matin ? A-t-elle décidé, durant mon absence, de relativiser et de calmer une position qu'elle subodorait délicate pour chacun ? Ou bien suis-je encore en train de monter en épingle une situation qui n'a aucune raison de soulever des interrogations ?

Il est vrai que j'ai été très occupé depuis ce début de matinée, mais je dois bien avouer que j'ai un peu traîné des pieds pour aller lui rendre visite afin de ne pas lui montrer un empressement que je considérais comme un aveu tacite. Et puis je dois bien reconnaître aussi qu'au fur et à mesure que la matinée avançait, j'ai un peu testé sa potentielle dépendance à des retrouvailles que mes jours d'absence avaient peut être sublimées...

C'est seulement quand on connaît la réponse que l'on se morfond de honte pour s'être laissé aller à de telles affabulations : Laetitia ne rentre que demain ! J'avais oublié qu'elle passait les fêtes de fin d'année en famille à Bordeaux et qu'elle avait pris une journée de plus pour voyager. Soulagé de ne plus subir mon incorrigible juvénile émotivité, et curieusement heureux de ne pas l'avoir vue aujourd'hui, je vécus ce moment comme le délicieux apaisement d'une emprise écartée.

Mais la fragilité des émotions ne résiste pas à l'ambivalence des sentiments, et le lendemain, dès

mon arrivée, j'escaladais l'escalier pour la retrouver. Quatre fois, j'ai trouvé le bureau vide, sans réponse aux messages que j'avais laissés, comme si son énigmatique planning avait été calqué sur les troublantes incertitudes qui me harcelaient.

Ce n'est que le surlendemain, dans l'expectative d'une rencontre désespérée, qu'elle m'apparaît, atone et presque indifférente, l'espace d'un instant, dont j'ai eu l'impression qu'il m'était accordé... Alors j'ai la tête qui chavire dans les brumes de mes vingt ans, et je ne sais pourquoi je revois Laura sur la plage d'un mauvais jour d'août 1964, dans l'étreinte d'un corps se substituant à l'espoir qu'il avait définitivement ruiné.

Replongé, en deux temps trois mouvements, dans le rôle du candide face à l'incarnation de l'amour parfait ; taraudé par l'angélisme d'un cœur aux émois impénitents.

11

En ce matin blafard de janvier, je n'avais que mon angoisse existentielle à exhiber au firmament des jeunes années que ma sensibilité exacerbée étouffait peu à peu. J'étais enfin majeur, et je sortais tout juste d'une histoire d'amour que j'avais eu la naïveté d'enfermer dans l'angélisme des sentiments qui m'animaient.

Huit heures trois au cadran du réveil confirmaient l'aporie de la journée qui s'annonçait : J'étais en retard et, même en négligeant les phases les plus élémentaires de « la levée du corps », j'allais accuser un retard conséquent dans la prise de fonction de mon activité. Péripétie insignifiante d'une situation anodine qui pouvait très vite devenir l'objet d'un enjeu vital au sein du climat délétère qui régnait autour de moi depuis quelque temps.

Sur la route qui me conduisait aux affres de l'incertitude, je revoyais pour la énième fois, sans

les comprendre, les flash-back d'un parcours du cœur dans lequel j'avais tant investi qu'il m'était encore impossible de l'accepter. Par quel bout de la lorgnette devais-je placer mon regard pour saisir l'ombre du début d'un éventuel désaccord ? Qui, de la vie sentimentale ou de la vie professionnelle, en était le prévaricateur ? Pourquoi l'émotion débordante me portait-elle toujours à subir ce qui n'était que le printemps d'une vie amoureuse ?

L'approche de l'angoissante barrière, dont la position basse stigmatisa aussitôt mon négligent réveil, avait stoppé net mes tortueuses tergiversations pour me plonger au cœur d'un cataclysme inadapté aux dimensions de mon émotivité. Sous les aspects rudes d'une apparence chevillée à de solides convictions militantes, dont les engagements pouvaient même prendre la forme de luttes parfois violentes, je pouvais être amené à perdre tous mes moyens quand l'environnement sentimental s'effondrait.

Ce fut une journée d'enfer aux remises en questions abrasives, qui ne fit qu'aviver le doute d'un destin fragilisé.

Les jours se suivirent et se ressemblèrent, l'exercice de mon job s'appesantissant au gré des malentendus persistants que les acteurs de mon entourage entretenaient désormais avec une déconcertante évidence ; phénomène agissant

comme une véritable cautérisation de ma plaie sentimentale encore vive.

L'hiver fut long, le jour mélancolique, la nuit sans espoir. Mon cœur à vif s'acharnait à ressasser les incompréhensions que mon candide parcours amoureux ne parvenait décidément pas à pouvoir intégrer.

Puis le printemps offrit enfin la mélodie des chants et des parfums dont mon corps endolori avait tant besoin. La solitude pesante s'assuma enfin dans le délice des symphonies végétales que mes longues marches bucoliques transcendaient en autant d'espérances nouvelles.

Début juin, au retour d'une journée habituellement harassante, je retrouvais la campagne, que j'avais le bonheur d'habiter dans mon Cotentin natal. Le soleil étincelant de cette chaude journée me faisait miroiter au loin la présence d'une entité qu'il me fut impossible d'identifier. Plus mon approche se faisait pressante et plus je distinguais un campement aux abords de ma maison. J'habitais une merveilleuse petite bâtisse en pierres de pays qui faisait face à la mer, et dont le milieu dénué de toute habitation offrait à perte de vue les merveilleux tons pastels que les prairies composaient au gré des saisons.

J'avais bien senti mon pouls commencer à s'emballer, ma respiration raccourcir l'enchaînement pourtant parfait que ma pratique sportive lui

conférait, car rien à mes yeux ne pouvait venir justifier cette invraisemblable agression dans mon univers agreste.

J'étais d'une constitution peut être particulière qui me plongeait souvent dans des états lamentables pour de simples contretemps dans mon quotidien. En fait, je ne supportais pas que l'univers que je m'étais fabriqué avec patience et coercition fût l'objet d'une quelconque remise en cause par l'égoïsme brutal d'individus dont la démarche ne prenait compte à aucun moment des efforts consentis. J'étais dans le même état d'asphyxie lorsque, par exemple, après avoir fait une heure de queue pour obtenir une bonne place à un spectacle de plein air, quelqu'un arrivait au dernier moment et découvrait qu'en restant debout devant moi il n'aurait peut-être pas le confort mais qu'il verrait tout aussi bien... J'avais quand même, dans ces circonstances délicates, un problème de maîtrise, qui me faisait perdre mon humour et mon amabilité par manque sans doute de relativité.

J'alignai alors ma voiture impeccablement dans l'axe du campement, coupant court à toute retraite improvisée et favorisant inéluctablement l'affrontement direct.

Un lent mouvement accompagna la paume qui relevait la fermeture éclair de la haute toile bleutée, et mon sang se figea quand le battant libéré s'écarta. Bouche bée et pulsations cardiaques à la limite de la pathologie, je n'étais plus qu'un gosse vulnérable

lorsque je constatais que je n'étais plus à armes égales face au scénario que ma stérile imagination avait été incapable de prévoir.

Une fois, à l'armée, j'avais connu ce type de sensation. Bien que d'un genre différent, j'avais ressenti les mêmes émotions : chair de poule, mains moites et ceinture de plomb, trachée bouchée et paroles oxydées, quand un énorme Noir accoudé au bar attendait que j'eusse traversé le mess pour me fracasser la tête. Je le savais mais mon courage (ou mon inconscience) m'avait dicté de ne pas me dégonfler. Je n'ai jamais su pourquoi, au lieu de m'anéantir, il m'avait payé à boire dans un large sourire qui avait scellé notre surprenante amitié.

Devant mes yeux dessillés s'allumait le regard de la douce silhouette brune d'un ange à l'indicible beauté. Sa jeunesse chantait les louanges de ses formes à peine achevées et son sourire qui les soulignait m'avait complètement anéanti. L'espace d'un instant, il ne fut plus question d'orgueil ou de fierté, l'événement me happa dans un surprenant K.O. émotionnel.

Quand je retrouvai mes esprits, je me prétendis enchanté de faire la connaissance de ses parents, auxquels je serrais la main... Je n'avais pas entendu les raisons qui les avaient amenés à camper sur mon terrain (sans doute une autorisation du propriétaire, bien qu'il fût étonnant qu'il ne m'en eût pas averti), car mon seul souci à cet instant avait été de déceler

comment pouvoir me retrouver seul avec celle qui venait de faire croire à un adulte désabusé qu'une novice, si belle fût-elle, avait le pouvoir de le manipuler !

Deux jours suffirent à cette fiévreuse attente. Bénéficiant du week-end qui débutait, ainsi que de la providentielle passion de ses parents pour la pêche, Laura – c'était son délicieux prénom, et c'était la seule chose que j'eusse retenu de notre première rencontre – fut autorisée à rester avec moi pendant que ses chers géniteurs devaient s'acharner à faire sortir de leurs repaires d'hypothétiques crabes, que j'espérais récalcitrants au-delà des deux heures qu'ils s'étaient allouées.

Alors on a parlé, et on a ri de tout et de rien. Elle était très jeune, elle était très belle, et elle me mit rapidement dans les confidences de sa vie. Elle avait vécu l'enfer. Son charme et sa beauté m'émouvaient en même temps qu'ils excitaient mes sens au-delà du raisonnable. J'avais envie d'elle, elle l'avait bien compris, et semblait suggérer que c'était à moi d'en prendre l'initiative. Mais comment pouvoir combler

une petite vie meurtrie sans en stigmatiser un peu plus la douleur ? Quand elle tournait la tête en parlant dans le contre-jour de la fenêtre au soleil couchant, elle ressemblait à une enfant que l'amour n'avait pas encore touché, mais dont le corps semblait déjà pleurer de regrets.

Quand elle fut partie rejoindre ses parents, la journée déclinait lentement dans la douceur des rayons aux délicieux effluves, et la soirée qui commençait annonçait déjà la promesse d'une nuit sereine, que j'ai vécue dans l'univers ouaté d'un euphorique moment de répit.

Mes candides rêveries apaisèrent significativement la pesanteur de mon quotidien. La perspective d'un nouvel hymen, même si je savais qu'il n'était pas souhaitable, alimentait déjà mon obsédante propension à imaginer l'utopie d'une osmose que mes jeunes années s'évertuaient à cautionner, et sans laquelle je ne pouvais envisager de me réaliser.

Chaque jour qui a suivi augmenta mon désir et mon embarras ; et tout autre que moi aurait craqué ou fui. Moi, j'allais connaître les deux...

Au concert de la semaine suivante, pour lequel ses parents – auprès de qui je jouissais désormais d'une confiance sans limites – m'avaient confié leur fille, nos doigts, sans doute sous l'emprise des vibrations chorales émotionnelles, n'ont pas su garder leurs distances ; et c'est par pur respect du lieu sacré qui nous accueillait, que nos sens

exacerbés se sont dignement comporté. Nos bouches charnues et gourmandes ont dû attendre que l'on quittât la chapelle pour donner libre cours à l'ivresse de notre excitation contenue. Mes mains, de nouveau sereines, animées d'une curiosité sans pareille, ont fait l'inventaire complet d'une anatomie exceptionnellement adaptée au désir qu'elle avait suscité. Mon sexe brûlant me faisait tellement mal que la félicité de l'instant m'avait néanmoins fait comprendre une chose : j'avais mordu la ligne jaune, à laquelle la fièvre qui avait envahi mon corps tout entier dut son propre salut.

J'ai ramené Laura à ses parents et j'ai rêvé d'elle toute la nuit dans d'intenses songes érotiques à la mesure de la frustration vécue.

Trois jours plus tard, c'était le drame : Les parents de Laura, ayant terminé leurs vacances, sont venus m'annoncer leur départ pour la ville. J'étais désespéré, même si je ne le montrais pas afin de ne pas éveiller les soupçons, et même si je ne savais pas encore quelle attitude adopter vis-à-vis de cette petite fille qui m'émouvait au delà du raisonnable, m'excitait au delà du supportable et risquait de m'entraîner dans une histoire que je subodorais compliquée et douloureuse.

J'eus accès au droit de visite, et je suis tombé dès lors dans le piège inévitable qu'il m'entrouvrait.

Le jeudi suivant, alors qu'elle n'avait pas cours au lycée, je suis allé la chercher à Cherbourg pour

l’emmener chez moi, où il ne pouvait plus être question de métaphysique quand nos deux corps affolés ont épuisé leurs sacs de baisers et que mes sensations tactiles eurent détecté les délices d’une promesse qui venait d’atteindre ses limites. Alors, nous avons fait l’amour dans une extase qui devait atteindre le paroxysme qu’il laissait entrevoir ; or, mon plaisir n’a eu d’égal que la mélancolie que j’ai cru déceler dans ses admirables traits. Son corps sans défaut, que je caressais à l’envi de ma langue goulue, son sexe offert que je sollicitais à cadence chaloupée, ne faisaient pas tressaillir ses sens, et lorsque mes lèvres sont venues goûter les saveurs de son tendre minois, elles n’ont recueilli que le sel d’une larme à la dérive. J’ai alors redoublé d’attention et de douceur, m’en voulant beaucoup d’avoir succombé à mon plaisir, jusqu’à ce qu’elle me confiât dans un sanglot ce qu’elle n’avait fait qu’ébaucher lors de notre premier rendez-vous. Je venais, sans m’en rendre compte, de devenir son tuteur, le sigisbée de ses malheurs pour lesquels je ne pourrais plus marquer mon indifférence.

Ma vie venait de tourner une nouvelle page, et je me sentais investi d’une responsabilité que j’avais beaucoup de mal à mesurer. Je me savais désormais embarqué dans une aventure dont la finalité n’avait pas de contours bien précis, car je sentais bien déjà que je ne la maîtrisais pas. Laura avait besoin de moi et je rentrais de plain-pied dans une vie, la sienne,

dont je savais trop de choses pour me dérober, et sans doute pas assez pour la supporter ; ou le contraire... Nos escapades amoureuses m'angoissaient autant qu'elles m'excitaient, et la main que je tenais lors de nos flâneries sur la plage dorée échappait à l'osmose conjugale. Je sentais bien que je ne comblerais pas le vide que sa beauté ne pouvait masquer. Elle disait m'aimer, et poussait un peu plus chaque jour les limites que mon cœur déchiré ne pouvait lui refuser.

Il faisait beau et chaud en ce matin d'août, et quand j'ai démarré ma voiture pour aller travailler, le moral était assez bon, car je savais que je serais en vacances avant que le soleil n'eût touché l'horizon azuré. Et c'était bien le seul élément tangible qui pût me faire chanter une chanson aussi niaise qu' « *Alexandrie, Alexandra* ».

Le climat de ces derniers mois ne s'était franchement pas amélioré, et j'en avais par-dessus la tête de mon travail. J'avais même osé braver ma hiérarchie, qui s'imaginait encore que les accords de Grenelle rimait avec mamelle !

Ma bonne humeur fut de courte durée car les vacances dont je rêvais allaient s'éterniser : j'étais viré...

Je décidais de m'en foutre, ce qui était la solution la plus adaptée à la douceur estivale de cette fin de journée, dans laquelle culminaient les

sentiments partagés d'un désarroi pesant, qu'une délivrance inconsciente libérait de tout tourment. Je n'avais pas l'estomac noué, et le paroxysme des événements m'invitait à vivre un instant privilégié auquel rien ne prédisposait. Je pris la route de la côte pour rentrer en flânant le long des plages de sable fin, caressé par la brise tiède et iodée qui déroulait une légère houle sur l'indigo fugitif d'un décor dont on ne se lasse jamais. Au premier sentier qui invitait à emprunter le chemin du littoral, je me suis enfoncé avec délectation sur le tracé chaotique et sablonneux longeant le grand large. J'avais besoin de marcher et de profiter de ces moments privilégiés où le soleil allonge les ombres chaudes et plaque le vol des oiseaux, aux cris stridents, sur l'écume des ondes.

Je n'ai pas eu le temps de descendre de voiture que mon sang s'est glacé : à cinq mètres devant moi s'ébattait, au pied d'une petite dune herbacée, un jeune couple dont normalement j'aurais dû faire partie... puisque Laura y figurait ! Je n'ai eu que le temps de m'esquiver sur la banquette du passager et de sentir en moi monter toutes les sensations dépressives d'un choc d'autant plus fort qu'il relevait de l'in vraisemblance. Dans un état émotionnel incontrôlable, j'ai attendu quelques minutes avant de disparaître dans les limbes d'un oubli indéfectible.

À partir de cet instant ma vie s'est emballée pour connaître les méandres d'un parcours sentimental

confus, auquel j'essayais néanmoins de substituer toute idéologie candide. Les femmes me sont devenues plus proches, et mes expériences amoureuses se sont multipliées en de brèves tranches de vie. Ma vie professionnelle, curieusement, a pris les mêmes tournures, et me conduisit vers d'autres horizons. Mon besoin d'absolu inassouvi fragilisa des sentiments qui me réfugièrent dans l'imaginaire.

Le monde de la rue est toujours un spectacle dont les rêves ne sont que la reconnaissance ou le refoulement de son aboutissement. C'est pourquoi le rêve est souvent l'indispensable doublure d'un quotidien angoissant. Le songe insolite qui supprime la réalité nous fait espérer sans grands espoirs, et nous fait vivre un monde que personne n'habite. Il nous faut inventer les images que l'on ne verra pas, animer le film qu'elles engendreront pour jouer un rôle que l'on n'aura pas appris. L'étrange vision de l'apocalypse n'est plus alors figée dans un avenir calfeutré, mais offerte à l'exaltation d'un soupir qui s'accroche aux idées et caresse l'espoir. Cette évasion de l'imaginaire transporte en elle l'esthétique des sentiments que le cœur n'a pu libérer dans un univers que l'âme reniait. Délivrés des contraintes pernicieuses, les sentiments, jusqu'alors aliénés, prennent leur vraie nature de vertus. Le monde coloré des valeurs qu'elles dégagent s'étend comme une nébuleuse dont chaque étoile est l'allégorique faculté. La vie prend enfin le

sens que la raison profonde de nos aspirations s'accorde à lui donner. C'est un bonheur douloureux que l'ineffable simulacre ne laisse transparaître qu'au travers de larmes émues qui nous auront un instant caché le film de la rue.

Ce rêve nous a fait habiter un monde qui n'existe pas. Il est le seul sourire du masque transi que l'on offre aux fatalités vivantes.

Réveille-toi ! Tu as quarante ans, et pas vingt ! Tu es marié, ta femme s'appelle Céline, et Laetitia n'est rien pour toi !

Je me suis alors surpris à constater une étrange légèreté de tout mon être, tandis que je regagnais mon domicile. Plus de poitrine comprimée ni d'estomac noué, rien que la grâce du danseur auquel la souplesse du geste, dans un moment d'excès, fait naître l'envol d'un corps libéré. Curieuse émotion, quand même, que les sentiments, poussés au paroxysme, amènent à une telle ambivalence de l'être. La sérénité de l'âme serait-elle au prix d'un grand écart sur les sens ?

Les vingt-cinq minutes qu'a duré mon trajet ont été le parcours de la lucidité, avec laquelle j'ai étonnamment démystifié mes chimériques spéculations. Les ailes de la fidélité retrouvée – toute vie intérieure n'est-elle pas le début de l'infidélité ? - à une femme que j'aime recadre naturellement les contours d'une vie sentimentale chahutée par les

leurres qu'un besoin d'absolu fait parfois miroiter. L'illusoire attrait de ce qu'on ne possède pas, renforcé par l'émergence des défauts de l'être présent que le quotidien met au jour, nous fait perdre trop facilement le sens des réalités et peut nous faire oublier, ne serait-ce qu'un instant – fatal destin ! – que le bonheur est un colosse aux pieds d'argile, souvent présent mais toujours invisible, qui ne se construit pas dans la spontanéité d'un coup de foudre aveuglé par le désir. Stendhal n'a-t-il pas constaté qu'*on met plus de passion à obtenir ce qu'on n'a pas qu'à conserver ce qu'on a* ? L'O.P.A. sur l'avenir est fragile, je le sais, en brisant le bonheur conjugal, qu'un sursaut peut toujours sauver d'un détachement ponctuel ; d'autant plus fragile qu'on est en droit de se demander quelle chance on aura de ne pas connaître pareille (dés)illusion dans sa prochaine reconstruction. Car,... ou bien on reste,... ou bien on part.

Et partir c'est mourir un peu, comme l'a dit le poète.

Quand on reste, on connaît les affres de la turpitude du sempiternel débat : faut-il écouter son cœur ou sa raison ? Stupide formule qui laisserait croire que la raison n'a pas de cœur ! Tous ces êtres perturbés, au sein de couples que la raison n'a pas brisés – de quantité infinitésimale comparés à ceux dont le cœur sans raison a déchirés ! – n'auraient donc pas pris en compte l'insupportable douleur

infligée à leur conjoint pour décider de ne pas succomber ? Seule la lâcheté serait source de raison sans la vertu du cœur ? N'en est on pas aujourd'hui à railler ceux dont le comportement n'a pas suivi les contours des nouveaux préceptes édictés dans l'euphorie d'une libération sexuelle trop tardivement et brutalement survenue ? Poussés inexorablement à tomber dans le piège de l'adultère, dont très peu de couples parviennent à surmonter les irréductibles obstacles. Est-il inconcevable aujourd'hui de rester fidèle à un système de valeurs basé sur des limites clairement identifiées, au sein du nouveau concept philosophique qui, de « réussir dans la vie » - succédant au « devoir », qu'ont bien connu nos parents - est devenu « réussir *sa* vie » ? Certes, l'éducation n'est pas étrangère à l'héroïque fidélité conjugale, et j'y ajoute même une timidité qui m'a parfois privé de souvenirs érotiques juvéniles.

J'ai bien conscience, sur le chemin qui me ramène au bercail, que tout cela est profondément conservateur et que je n'apporte pas ma pierre à l'édifice d'une quelconque liberté sexuelle, à laquelle tant d'autres se sont évertués à contribuer. Pour quel résultat ? Je doute que l'intense éphémère puisse, à l'aube de la maturité existentielle, prendre le pas sur la sérénité conjugale, pourtant acquise à l'encontre de frustrations répétées.

Je considère, en fait, le désir comme Aristote et les spiritualistes l'ont défini, en le séparant

distinctement de la volonté ; le désir pouvant porter sur *l'impossible*, se bornant à la fin sans s'adresser aux moyens.

N'est-ce pas, au fond, la définition de l'amour platonique ?

Je n'ai pas eu le loisir d'avoir le moindre état d'âme en arrivant le lendemain au bureau, car j'ai subrepticement appris que Laetitia était en séminaire jusqu'à la fin de la semaine. Mes pensées vagabondes m'ont néanmoins appris que si la relativité des choses donnait moins de poids à leur dramatisation, elle ne les dissipait pas pour autant.

C'est le lundi suivant, alors que j'avais à peine terminé de faire le tour de mes civilités matinales, que Laetitia est réapparue tout naturellement dans mon univers chaotique.

Belle, comme toujours, et le visage enjoué, elle me fait la bise et m'explique, en prenant place sur le fauteuil qui me fait face, qu'elle vient de vivre un moment d'une absurdité déconcertante au cours des trois jours de stage qu'elle vient de suivre. Elle m'abreuve de commentaires et monopolise la parole d'une conversation convenue, qu'elle manœuvre

avec brio et détermination. Rien ne transparaît du fantôme de mardi dernier, qu'elle a totalement éclipsé dans le jeu subtil de sa théâtrale prestation. Je l'écoute d'une oreille distraite et laisse mon esprit flotter autour de sa fascinante personnalité, dont la silhouette ne cesse de me perturber. Elle est belle à pleurer dans son ensemble beige, qui moule ses formes infaillibles, et son charme sans limite ne m'aide pas à me détacher de l'indéfectible maille qu'elle est en train de tisser.

Elle parle, elle parle, sans me laisser le temps d'intervenir, et ça tombe bien ; car je suis de plus en plus préoccupé par une défaillance physique que je n'avais pas prévue, et qui pourrait bien me trahir par l'ampleur... de l'érection incontrôlable qui m'assaille !

Janvier s'avèrera un mois particulièrement agité car le *SIDUL* y entérinera ses choix d'urbanisme contestés. Les mises en place consécutives aux options qui en découlent m'apportent un regain de motivation, m'aidant à dépasser la routine que laissait entrevoir la fin de ma période de création et d'organisation.

Laetitia, que la grâce habite, n'a aucune pitié pour le chemin de croix que j'endure, et dans lequel j'ai parfois du mal à situer sa participation. Sa personnalité, que je cerne de mieux en mieux, m'émeut tout autant que sa beauté, sans m'ouvrir

réellement les portes de son mystère. Mais n'est-ce pas moi l'énigme dans tout cela ? Quel regard peut-elle bien porter sur cet étrange personnage qui est entré dans sa vie par procuration ? Ou alors elle est immense pour comprendre, malgré son jeune âge, que l'amour peut prendre des aspects maléfiques que le remords n'atteindra pas.

Nous sommes devenus inséparables et une authentique complicité nous lie. Tout instant passé ensemble est un havre de bonheur ; seul le désir empoisonne notre relation, tout en l'illuminant. Pour ma part, c'est un casse-tête insoluble car mes sens, comme à tout être normalement constitué, ne m'accordent pas une marge de manœuvre suffisante pour goûter un délicieux bonheur – celui de partager des instants quotidiens avec une femme savoureuse – sans tomber systématiquement dans la concupiscence. Maintenant, n'est-ce pas là l'impossible défi humain pour lequel notre conscience pourra ou non s'affranchir d'une éthique trop embarrassante pour l'épanouissement d'un égoïsme se réclamant de la liberté et du plaisir ?

Les siens naturellement...

Et puis, heureusement, Épicure est là pour me rappeler chaque jour cette fabuleuse façon de voir les choses : *« À propos de chaque désir, il faut se poser cette question : quel avantage en résultera-t-il si je ne le satisfais pas ? »*

Les mois passent et le charme reste. Je m'habitue de mieux en mieux à cette collusion particulière qui nécessite la séduction pour le préserver. Nous sommes comme deux gamins qui ne savent pas ce qui leur arrive mais qui sentent bien qu'ils ont besoin d'être ensemble. Nous oublions tout des normes sociétales, de leurs conventions et de leurs médisances pour vivre, que dis-je, exalter une relation d'amitié, d'amour, de désir, de séduction. Ce n'est pas tous les jours facile car le désir prend parfois mes sens en otages, mais je sais qu'il n'y a pas d'autre alternative à ce bonheur éthéré, qu'un faux pas, de ma part ou du sien, détruirait dans l'ivresse d'un plaisir instantané.

Plaisir et désir sont incompatibles, je crois. L'un détruisant l'autre en l'assouvissant !

C'est alors que Laetitia commença à avoir des soucis avec sa hiérarchie, comme j'en connaîtrais, moi aussi, un peu plus tard.

Un jour qu'elle était venue travailler en voiture et alors que nous nous apprêtions le midi à quitter le parking souterrain pour aller déjeuner ensemble, nous nous sommes fait surprendre par la directrice de la communication pour laquelle ma boutade, en guise de justification, n'avait pas, de toute évidence, éludé l'ambiguïté. On nous croisait ensemble aux assemblées générales du *SIDUL*, où des regards torves avaient bien du mal à masquer la jalousie.

Une autre fois, c'est un ingénieur de la collectivité qui nous a frôlés sur son vélo, au cœur du centre piétonnier, un de ces rares matins où nous avons fait le chemin ensemble. Je me rends alors compte que nous sommes en plein décalage par rapport à l'image que nous projetons autour de nous et qu'un piège est peut être en train de se refermer. Après avoir lutté d'arrache-pied, pendant de longs mois, pour vivre l'angélique idylle qui nous unit, il faudrait maintenant essayer l'affront des regards entendus de toute une culture pervertie par ses propres faiblesses !

Hé bien non, mesdames et messieurs les suspicieux, il n'y a pas que le sexe dans la vie, et l'on peut même parfois porter un idéal au-dessus de la ceinture. Etonnant sûrement pour ceux dont les sentiments sont à quatre-vingt-dix-neuf pour cent concentrés dans le bout de chair qui leur sert de troisième jambe. Les « mecs » ont un énorme problème avec leur sexe, qu'ils ont un mal fou à maîtriser ; tout, ou presque, passe par le physique, et la moindre érection leur fait conjuguer le verbe aimer. C'est là leur première erreur ; la deuxième étant dans le choix du temps, où le passé composé paraîtrait nettement plus approprié lorsque l'objet de leur vantardise redevient le simple ustensile qui leur permet d'aller pisser...

Quand j'arrive à conjurer cet abyssal désir physique, dont mon corps tout entier ressent les

stigmates douloureux, j'engloutis mon esprit dans une délicieuse sérénité psychologique qui m'entrouvre les portes de l'absolu. Aucune ombre au tableau. Je vis une relation parfaite, nourrie en permanence par le moteur le plus puissant qui soit : la séduction. Cette phénoménale propension à porter l'individu vers la perfection. Plus rien ne subsiste des mesquineries du quotidien et des caractères ombrageux, laminés instantanément par le miracle de l'esprit.

Grande intelligence, qualité d'esprit, qualité de cœur, beauté lumineuse, je n'ai pas relevé le moindre défaut chez Laetitia durant cette année de vie commune (j'ai calculé que, dans une semaine ordinaire, je passais autant de temps avec Laetitia qu'avec ma femme ! d'un point de vue de l'esprit s'entend, ce qui élimine les nuits...)

Pourrais-je en dire autant si j'avais cédé à ses charmes ? Certes, j'aurais mis fin à une folle frustration, et peut être aurais-je connu la petite mort, cette voluptueuse jouissance qui peut rendre fou (d'elle), mais je n'en suis même pas sûr, tant le fantasme a occupé un idéal qui ne laisse pas grand-place à la moindre déception.

Quoi qu'il en soit, le plaisir aurait remplacé le désir qui, inéluctablement, se serait étioilé au fil des jours. Le temps, dont la seule inconnue serait la durée, aurait inlassablement détruit l'exemplaire amour qui perdure sur le piédestal de l'immortalité.

Les lents étirements d'ailes d'un vol de goélands dans l'aube d'un matin lumineux et odorant nous projettent brutalement au cœur d'une saison qui s'est longtemps fait attendre. Avril n'a plus que neuf jours à vivre, et pour la première fois depuis des mois, j'ai l'impression que quelqu'un a enfin rallumé la lumière. La température encore fraîche accompagne délicieusement cet océan de clarté qui me diffuse, à travers ma fenêtre entrebâillée, ses vivifiantes exhalaisons.

Comme Laetitia, je commence à percevoir une certaine pesanteur dans la hiérarchie de ma direction, qui semble oublier un peu vite tout ce qu'elle doit à mon incorporation dans sa juvénile administration.

C'est le sujet qui nous anime au cours du déjeuner que je partage avec elle derrière les vitres ensoleillées d'un restaurant du bord de mer. Toute la

subtilité de la conversation réside dans la façon d'exprimer nos déboires, chacun à tour de rôle, sans jamais faire la moindre allusion, même voilée, à l'impact éventuel de la perception de notre relation atypique. Pour la bonne raison que nous nous sommes toujours menti à nous-mêmes et qu'à partir du moment où il ne s'est rien passé charnellement entre nous, il n'y a donc rien à reconnaître !...

Sur fond de rancœur à nos pitoyables hiérarchies, nos yeux se sont substitués à la rhétorique pour se réfugier dans les non-dits du miroir de l'âme, et même dans certains regards que l'on baisse parce qu'on les devine obscènes.

Étonnante unité d'esprit et sans doute d'autodestruction dépitée lorsque, l'un comme l'autre, nous en sommes arrivés à constater que ça ne pouvait plus durer...

Dans un soupir qui délivre mes tempes de feu, mes mains se sont élevées pour sculpter avec lenteur et précision deux longues jambes, dont le léger froissement du voile synthétique qui les sublime m'a fait chavirer.

Lascive et sensuelle, Laetitia prépare ma mise à mort. Le mouvement perpétuel que mes paumes imposent à son déshabillé d'organdi découvre, telles les marées d'équinoxe, les grands espaces d'une intimité fascinante. Mes lèvres viennent caresser le haut de ses cuisses brûlantes, en évitant soigneusement son sexe que je dénude au fur et à mesure que progressent mes baisers voluptueux. Ses mains se crispent sur mes cheveux et son corps s'anime de soubresauts qui lui arrachent ses premiers râles, quand ma bouche gourmande goûte enfin le calice du plaisir. Sentant que nos sexes s'abandonnaient dans l'ivresse de l'instant, je me

suis relevé, et dans un mouvement d'une infinie tendresse, l'ai portée dans mes bras jusqu'au canapé de velours. Interminable voyage aux gestes ralentis, ponctué de lancinants baisers profonds et de soyeuses sensations tactiles, auxquels la seule vision d'un corps abandonné à moitié nu féconde l'univers de l'absolu.

La suite n'est que la lente agonie de deux corps fiévreux, en proie à la folie charnelle de leurs sens détraqués. À la limite de l'inconscience, je me suis vu planer au-dessus d'un corps, dont j'ai eu peur un instant qu'il ne fût sans vie, terrassé par une telle débauche d'énergie. Pas un centimètre carré que nos mains ou nos langues n'aient exploré dans la jouissance et la douleur d'une frénésie sans limite.

La mort pouvait bien m'emporter, me dis-je, quand, peu après l'avoir pénétrée, j'ai littéralement explosé...

Haletant et en sueur, je me suis redressé pour constater que je venais de polluer le lit dans lequel Céline dormait !

Déseparé, j'essaye de reprendre pied dans un monde que j'avais totalement quitté. Mon esprit et mon corps viennent d'appartenir à Laetitia et je me demande, en fait, qui je venais de tromper : Céline, pour avoir fait l'amour avec Laetitia, ou Laetitia, pour me retrouver dans le lit de Céline ?

J'ai rêvé mais j'ai vraiment joui, et ce songe, aux sensations si réelles, me plonge dans un troublant

état de catharsis qui va modifier ma perception des choses, la matinée durant.

Cette incroyable dépendance à une chimère m'interroge et m'étonne tant elle prend part aux sentiments qui animent mon esprit, bien conscient d'avoir pourtant rêvé. Et, cependant, je vis une vraie rupture avec les merveilleux souvenirs qui l'exacerbent !

Par chance Céline dort encore car elle n'a pas cours ce matin, ce qui me dispense de faire bonne mine et me permet d'avaler, seul, mon petit-déjeuner dans un silence de mort, qui semble refléter parfaitement l'état d'esprit dans lequel m'a plongé cette terrifiante séparation.

J'ai mal et je suis K.O.

Je sais que c'est fini, mais j'ai encore à l'esprit, non plus les sensations, mais les souvenirs que m'ont procurés les indescriptibles émois de ce corps que j'ai vénéré intensément. Je suis comme un amant comblé la veille, et qui comprend à son réveil, en découvrant le lit déserté, que son aventure est sans lendemain.

Je dois faire l'effort d'oublier et je n'y arrive pas. Inquiétant ? Peut-être, mais ce matin je me fous de tout car je suis inconsolable.

Accablé par ce lourd ressentiment, qu'aucun raisonnement ne semble perturber, je décide, sur le chemin qui me mène au bureau, d'éviter Laetitia aujourd'hui ; et, à peine effectuées mes civilités du

matin, je préviens Carole, ma secrétaire, que je pars sur mes chantiers de construction, dont l'état d'avancement ne me permet pas d'envisager l'heure à laquelle je serai de retour.

La vie a repris un cours normal peu après le déjeuner, qu'exceptionnellement je n'avais voulu partager avec personne. Oubliée, la folle nuit et ses invraisemblables conséquences ; il aura quand même fallu toute une matinée pour que mon subconscient accepte enfin la réalité, et qu'il abandonne l'univers de fiction sur lequel il avait bâti mes réactions !

Grande leçon de l'esprit, angoissante pour l'heure, mais d'une phénoménale ouverture sur l'irrationnel que j'ignore totalement, tant Descartes et autres illustres ancêtres occidentaux m'avaient écarté de ce monde insoupçonné. Je sais que notre cerveau n'est utilisé qu'à un très faible pourcentage de ses capacités, mais je sais aussi que les Orientaux vont beaucoup plus loin que nous, et que l'on constate même des phénomènes que l'on n'explique pas.

Pourquoi la science ou Dieu seraient-ils les seuls recours à nos interrogations ? Nos trois cerveaux n'ont apparemment pas encore délivré tous leurs secrets, alors que dire de nos cellules gliales ? La science n'en saura jamais assez, et ne peut raisonner que sur ce qu'elle connaît.

Quant à Dieu...

Ça ne pouvait plus durer, avait-on constaté !

Laetitia, que j'avais retrouvée le surlendemain de mon intempérance onirique, m'annonce qu'elle postule désormais à un poste de fonctionnaire dans une autre région...

C'était inévitable.

Ça pique un peu au début, mais je sais que c'est *la solution*.

De sa démarche élégante, elle fait le tour de mon bureau et me montre le courrier qu'elle vient de rédiger. Elle n'est pas à dix centimètres de moi, car je sens le long de mon corps passer un doux frisson dans le frôlement volage de sa jupe de coton ocre sur mon bras dénudé. Son sein gauche, ferme et généreux, vient prendre appui sur mon épaule droite quand, dans un gracieux élan répandu de fragrance, elle penche son doux visage, dont la chevelure en mouvement effleure ma joue fragilisée.

Arrête, Laetitia ! On a vécu la plus belle histoire d'amour qui soit. On va se quitter prochainement, et jamais aucun mauvais souvenir ne viendra ternir notre idylle. Pense que, bientôt, nous allons vivre, chacun de notre côté, avec la réminiscence de souvenirs qui n'existent pas !

Tout ce que l'on n'a pas fait, et que l'on a tant désiré, va s'ouvrir à notre imagination débordante ; le désir sera intact pour n'avoir pas été détruit par le plaisir de l'instant, et ne restera que la nostalgie des merveilleux moments partagés sous le signe de la séduction.

Aucun défaut ; que des qualités, qui, en aucune façon, ne nous feront regretter de n'avoir pas fait ce qui nous fera rêver à jamais.

Il aura fallu attendre la deuxième quinzaine de mai pour percevoir un changement sensible de température et retrouver la luminosité d'un ciel enfin enclin à nous faire définitivement basculer dans la saison d'été. Même si je sais que ça ne va peut-être pas durer, raison de plus pour en profiter.

Même si je n'ai jamais négligé ma petite famille, un sentiment de culpabilité, sans doute, me pousse à multiplier les attentions envers Céline, dont je crains toujours qu'elle ne déchiffre mon âme, que je ne sais pas grimer. Et si je n'ai pas attendu de vivre ces moments d'amour céladonique pour lui offrir régulièrement les fleurs qu'elle aime tant, je crois que j'en fais un moment beaucoup moins anodin depuis quelques mois. Aussi les premiers beaux week-ends qui s'annoncent sont autant de moments privilégiés qui accentuent notre intimité, le long des

plages dorées ou sous la couverture verdoyante des sous-bois feuillés.

Mais Céline a un gros défaut : elle vit avec moi ! Je sais donc que, comme moi, elle n'a pas que des qualités, car la vie commune ne fait aucune concession à l'amour céleste, qui ne peut que perdre pied dès l'instant où l'amour terrestre est consommé. Tout le monde y est nécessairement confronté ; la seule variante réside dans le temps que chaque couple accordera à la perception de son idéal disparu. Comme la fuite du temps, et avec lui, le rêve d'absolu s'effiloche dans la vie conjugale pour renaître inévitablement dans le regard d'un inconnu, ou d'une inconnue, pour lequel le désir, exalté par l'aveuglement de l'inédit et porté par la séduction, nourrit l'illusion du possible. Je sais que je ne peux avoir, et la perfection de l'un, et la satisfaction charnelle de l'autre ; *qu'il n'y a que deux tragédies dans la vie : l'une est de ne pas avoir ce que l'on désire, l'autre est de l'obtenir...*

L'accalmie passagère que m'accordent mes volumineux dossiers en cours et le départ, sans doute proche, de Laetitia m'amènent à ressasser cet épineux problème, en ce dernier lundi de mai. Le soleil, haut dans le ciel, joue à cache-cache avec d'impressionnants cumulus moutonnés, qui donnent déjà à cette journée la nostalgie douloureuse d'un amour évaporé. Pourtant Laetitia est toujours là, et je me demande si ce n'est pas pire, maintenant que je

sais son départ imminent. Dans quelques mois, j'aurai le plus beau et le plus fort des souvenirs que la vie me réserve, et rien ne pourra ternir cette pureté préservée qui fera de Laetitia une icône à jamais.

Justement, la voilà, mon icône, et, hors de son cadre, quel danger pour la fragilité masculine !... Il est 12 h 15, et comme elle vient me chercher pour aller déjeuner, je lui propose d'aller pique-niquer au parc Liais, ce qui nous changera du front de mer et de ses sempiternels restaurants, dont le plat du jour commence à avoir du mal à se renouveler.

Il fait 22° et le soleil brille dans un ciel d'azur limpide ; une petite brise nous rappelle ses origines marines et s'engouffre délicatement sous la robe légère de Laetitia, dont les vagues ondulées ainsi formées semblent imiter le parcours que mes mains n'ont jamais effectué.

Assis côte à côte sur un banc isolé, la lueur vive du soleil m'autorise à chausser des lunettes aux verres fumés, qui masquent l'émotion de mon regard asservi. Je triche et la toise de la tête aux pieds pour mieux m'imprégner de l'image que je veux en garder.

Les mots, passe-partout et sans saveur, que je mêle à la conversation me permettent de conserver ma concentration sur l'inventaire visuel que j'impose à mon esprit, auquel je réclamerai un incontournable devoir de mémoire quand je voudrai faire resurgir le mythe de mon besoin d'absolu.

*

Le temps va alors se détraquer complètement.

Suspendu chaque jour à l'annonce de la date du départ de Laetitia, le rythme va s'accélérer ou, au contraire, prendre des allures de présent qui n'en finit pas, suivant ma perception des événements de l'instant.

Mes civilités du matin ne sont plus l'objet de savoir comment elle va, mais quand aura lieu son départ. Je sens se tisser quotidiennement la distance de sa nouvelle destination à travers les réponses à ses candidatures, qu'elle me commente régulièrement ; non dans son attitude vis-à-vis de moi, qui n'a absolument pas changé – peut-être même au contraire – mais dans ma façon, à moi, de recevoir ces informations, un peu comme un bras agité sur le quai s'amenuise au fur et à mesure que le bateau s'éloigne.

Fin juin elle part en congé, afin de pouvoir prendre contact avec les deux collectivités qui lui ont répondu favorablement.

Et le 25 juillet, alors que l'été n'a frileusement commencé qu'une semaine plus tôt, elle m'annonce, à son retour, que sa nouvelle destination sera le *SIVOM* de Rouen (Syndicat inter-communal à vocations multiples) à partir du 1^{er} septembre prochain.

À cet instant précis, il nous reste désormais deux semaines : l'une avant mon départ en vacances, prévu le 30 juillet, et l'autre à mon retour le 22 août !...

*

17 h 10, le mardi 30 août 1983.

Un véhicule de marque Renault est stationné dans une rue périphérique de Cherbourg avec, à son bord, deux individus.

La caméra fait un zoom avant sur le pare-brise arrière. Le conducteur, qui s'avère être une conductrice, tourne la tête à demi vers son passager qui rapproche délicatement sa bouche de ses lèvres offertes. Un long et tendre baiser les unit. Dans la continuité, un plan latéral intérieur montre la main droite du passager qui relève lentement la jupe légère de la conductrice, découvrant ses superbes cuisses ambrées...

Coupez !

Coupez ; le film, *mon* film, est terminé.

Cette scène que j'ai, maintes fois, imaginée dans mes fantasmes inassouvis n'aura connu que la réalité de mon univers onirique. La seule pour laquelle j'aurais pu avoir quelque indulgence ; la seule qui n'aurait peut-être pas mis en péril les souvenirs de notre phénoménale relation ; la seule potentielle

concession susceptible de ne pas entacher notre amour sidéral !

Mais ça pouvait aussi dérapier ; c'est sûrement pourquoi nous nous sommes contentés de la version sage pour la scène de nos adieux. C'est pourquoi ma bouche n'a pas manqué sa cible quand j'ai visé ses joues, et que mes mains ont su contenir l'émotion qui les envahissait.

Laetitia a coupé le moteur de la voiture, mais je n'ai pas longtemps prolongé ce qui ne pouvait rien apporter à la légende que je souhaitais conserver.

L'été s'est prolongé au-delà de septembre, ce qui nous a largement compensé ses débuts laborieux. Le vent, qui n'était plus qu'une légère brise, n'a fait qu'amplifier la douceur des températures, idéales pour ceux dont la patience et l'optimisme avaient fait le choix de ne pas précipiter leurs congés. Mais la reprise avait bien eu lieu, car les premiers jours de septembre avaient ressemblé à l'effervescence d'une population dont les repères avaient visiblement changé d'orientation. Le *SIDUL* faisait le plein, et pourtant je ressentais comme un grand vide ! Laetitia partie, c'est tout un pan de ma motivation qui s'écroulait.

J'avais bien compris, depuis longtemps déjà, que je n'avais pas l'âme d'un fonctionnaire, à la merci d'ambitieux politiques parfois peu scrupuleux ; et, comme Laetitia, j'avais constaté que le courant ne passait plus de la même manière avec ma hiérarchie

depuis, notamment, que notre « couple » dérangeait. Il devient donc clair dans mon esprit que mes jours sont comptés. Mon but est de quitter, dès que possible, un travail qui ne m'apporte plus la motivation nécessaire, indispensable à mon épanouissement personnel.

Bastien, du haut de ses deux ans et demi, est un petit bonhomme fantastique qui, non seulement me fait découvrir les joies de la paternité, mais qui mérite bien d'évoluer dans un foyer uni. Et Céline s'approprie chaque jour un peu plus cette merveilleuse région du Cotentin, que ses habitants ont érigée en art de vivre.

J'ai attendu une semaine avant de décrocher mon téléphone pour joindre le *SIVOM* de Rouen où, de toute évidence, le nom de Laetitia n'est pas encore inscrit sur la liste des services administratifs. Quelques balbutiements et quelques mises en attente m'ont néanmoins permis de retrouver celle qui n'a désormais plus que sa délicieuse voix enjouée pour me faire rêver. Et ça marche, car mon pouls s'est mis à battre anormalement aux premières syllabes qu'elle a prononcées. J'ai vu son sourire épanoui s'illuminer et le marron profond de ses yeux dilater sa pupille aux aguets. Tout va bien dans sa nouvelle vie, mais je l'ai entendue me dire que je lui manquais à travers les banalités que nous avons échangées.

Quelques jours plus tard c'est elle qui me contacte et m'apprend que, dans le cadre d'une coopération des ports normands, sans doute dans la perspective d'une éventuelle réunification future des deux régions, un service interne de courriers vient d'être mis en place entre Cherbourg et Rouen, au même titre que Caen, Dieppe et Le Havre. Nos émois allaient pouvoir ainsi devenir épistolaires.

Au moins une fois par semaine, l'estafette me délivre le bonheur de la semaine sous la forme d'une enveloppe banalisée sur laquelle figure dans la case expéditeur le seul nom qui motive son ouverture immédiate : Laetitia Laurence.

Et la lire, ce n'est pas comme de l'entendre ; c'est plus lointain et plus proche en même temps. Plus lointain, car il n'y a pas, comme au téléphone, de présence spontanée, mais plus proche, car il y a dans l'écriture cette intimité irremplaçable qui fait dire des choses qui ne s'expriment pas, sans compter que la lecture d'un écrit manuel offre, par ailleurs, d'ineffables sensations que les sens perçoivent.

C'est ainsi que nombre des billets de Laetitia s'achevaient par cette douce phrase sibylline : « je t'embrasse très fort ».

Les couleurs de l'automne ont habillé la campagne bas-normande en novembre, faisant de notre terroir cotentinois une majestueuse toile aux tons chauds qui, déclinés du jaune clair au marron foncé, exhalent les délectables senteurs du tapis

végétal qu'il s'est constitué. Les vaches semblent avoir revêtu leur tenue de camouflage, et le soleil rasant, baigné dans les flaques de brouillard au pied des herbages, propage un éclairage diffus propice aux mystérieuses légendes de nos pâturages.

Mes recherches pour trouver un nouvel emploi s'activent sérieusement et me confirment rapidement que, à moins de retourner dans le nucléaire, il me faudra sans doute quitter la Hague, le Val de Saire et tout ce merveilleux Cotentin, aux gens et aux luminosités généreux. Choix d'autant plus ardu que Céline n'a pas du tout envie de quitter tout ce qu'elle vient de tisser depuis cinq ans dans un pays qu'elle a totalement adopté, et qui commence à l'habiter... Mais comment pourrais-je, même par amour pour ma région, continuer de subir l'insupportable démotivation qui me ronge dans cet univers statique et borné ?

Laetitia garde sa petite place dans mon cœur, qui prend toute son envergure quand je reçois ses courriers ou quand je l'ai au téléphone, ou quand encore Céline, parfois, me fait un mauvais procès d'intention ou me fait subir son acrimonie passagère. En fait, je sais qu'elle ne quittera jamais ma vie, en espérant que, seule, la concupiscence abandonnera son emprise.

Ce qui est ridicule, peu probable et sans doute pas souhaitable... Ce sont là mes incohérences liées

à la gestion familiale d'une passion aux insurmontables ambiguïtés sentimentales !

On venait de passer les fêtes de fin d'année quand, pour la première fois, à mon retour de congé, l'estafette n'eut pas d'enveloppe à mon nom. J'ai attendu toute la semaine, pensant bien que les fêtes avaient dû perturber la distribution du courrier.

Rien !

Pourtant Laetitia m'avait écrit l'avant-veille de Noël qu'elle ne prendrait pas de congé, et donc qu'elle ne serait absente que les lendemains du 25 décembre et du 1^{er} janvier.

Ainsi, la première semaine de l'année 1984 s'acheva dans la froide grisaille d'un ciel bas chargé d'une bien mauvaise nouvelle : Laetitia a rompu notre relation.

Ce n'est pas parce qu'on manque un cours qu'on abandonne ses études, certes, mais j'avais un mauvais pressentiment, et tout en guettant le courrier interne avec espoir la semaine suivante, je savais au fond de moi qu'il s'était passé quelque chose dans sa vie. Je la connais trop. Son téléphone me proposa inlassablement le même message enregistré, sans que mon angoisse n'entrevît le moindre espoir auquel me raccrocher.

Que faire ?

Profiter de l'occasion pour interrompre une liaison qui présentait quand même l'équivoque de

faire une certaine ombre à ma vie conjugale ? Ou tout mettre en œuvre pour tenter de préserver cette unique relation qui embellit ma vie ?

L'après-midi même de ce triste lundi, j'obtenais le standard du *SIVOM* de Rouen qui m'apprenait, après moult recherches, que Laetitia Laurence avait quitté l'administration au 31 décembre dernier !...

Mes recherches pour changer d'emploi n'avançaient guère, car je m'apercevais qu'en fait, je me laissais vivre dans cette léthargie improductive, qui m'assurait à la fois un revenu au pays et - jusqu'à il y a peu - une relation privilégiée qui a tenu une place essentielle dans mon équilibre psychologique.

Les mots n'ont que peu d'importance pour définir et entériner le fait, indéniable, que Laetitia remplissait dans ma vie un espace qu'elle était seule à pouvoir assurer.

Changement de rythme et de détermination en ce début d'année : je lève peu à peu les barrières mentales qui limitaient le périmètre de mes recherches. Je postule tous azimuts afin de retrouver dans mon travail l'indispensable motivation qui aura la lourde charge d'occuper le vaste terrain, dont

Laetitia vient d'abandonner une parcelle non négligeable.

Les trois semaines qui suivent se révèlent très fructueuses par le nombre de réponses encourageantes à mes candidatures spontanées. Je dispose rapidement de trois embauches potentielles, conditionnées par les rendez-vous qu'il me faudra honorer. Aucune de ces entreprises n'exerce, malheureusement, sur la région de Cherbourg, et je m'apprête donc à convaincre Céline de vivre ailleurs que sur ce bout de terre qui est presque une île.

Nancy, Toulouse ou Paris ? Qui la fera le mieux rêver ? Aucune, je le sais ; et surtout pas Paris qu'elle ne voudra pas retrouver.

J'en étais là de mes pérégrinations professionnelles, quand un événement anodin est venu chambouler tous mes plans.

Le *SIDUL*, toujours soucieux de se développer, privilégiait depuis quelque temps - en gros depuis la fin de l'année précédente - les embauches, non plus de *mercenaires* venus du privé, mais de fonctionnaires confirmés provenant d'administrations aussi diverses que les conseils généraux, les mairies ou les communautés urbaines, pour ne citer que les origines des recrutements les plus récents.

Courant février, Martial Jalon, responsable du service des Transports et Infrastructures, me présente Valérie Garnier, jeune femme de trente-deux ans, ingénieur de la fonction publique depuis

dix ans, appelée à le seconder, dans un département aux perspectives ambitieuses. Ni belle, ni moche, un mètre soixante-cinq environ, cheveux châains et yeux d'émeraude, Valérie a la silhouette de sa personnalité : tranchante. Son joli tailleur beige, dont l'élégant pantalon dévoile à peine les escarpins fuselés, m'amène à considérer qu'elle a peut-être les jambes que son petit postérieur rebondi mériterait d'exhiber.

Mes dossiers ne m'amènent pas souvent à la rencontrer, et comme je n'ai pas spécialement déchiffré d'affects fatals dans son regard – toutes mes rencontres féminines s'arrachent au plus profond des yeux –, c'est mon pote Régis qui m'apprend soudain que Valérie nous vient tout droit... du *SIVOM* de Rouen !

Ce n'est donc plus pour découvrir le reste de son anatomie que j'ai cherché à développer une relation qui n'apparaissait pourtant pas dans la nature de nos affinités.

Il m'a fallu déployer toute mon énergie et la ruse du Sioux en danger de mort pour amener enfin Valérie sur un sujet autre que la stricte raison pour laquelle elle a été embauchée. Passablement énervé, j'étais néanmoins à deux doigts d'éclater de rire, au risque de totalement me décrédibiliser, tant cette vision de la vie me paraissait d'une inconcevable aberration. Quoi qu'il en soit, j'arrive enfin à placer ma phrase magique, non sans émotion et avec

l'anxiété de ne rien apprendre de nouveau ou d'en apprendre de trop : « Alors vous devez connaître Laetitia Laurence ? »

Lorsqu'elle me répond que oui, elle la connaît, je manque de défaillir... Alors qu'en y réfléchissant je ne vois pas bien comment elle aurait pu ne pas la connaître, et que c'est même peut-être grâce à elle qu'elle est venue ici...

Laetitia et Valérie étaient copines – il faudra m'expliquer – le temps qu'a duré son bref passage au *SIVOM*. Alors s'enchaîne indubitablement la question qui tue : pourquoi, quand et comment ?...

Dans un langage où chaque mot semble compté, elle m'explique que Laetitia s'est apparemment vautrée dans un nouvel échec qu'elle a mal supporté. Je la connais assez pour ne pas en être autrement surpris, sachant qu'elle mise tout sur le relationnel qui n'est pas forcément le point fort d'une hiérarchie en proie à la fièvre d'un avancement obstiné. Aurait-elle rapidement compris qu'elle ne s'adapterait pas au point d'avoir négocié son préavis, ou pire, de l'avoir posé peu de temps après son arrivée ? Je l'imagine, seule, dans cette collectivité aux dents longues, loin de sa vision humaniste des choses, sans le moindre espoir de partager un jour des valeurs qui lui sont chères et indispensables à son épanouissement. J'en ai mal physiquement d'apprendre de tels déboires, quand je sais ce que

l'on a vécu ensemble et que rien n'en a transpiré dans ses courriers.

« Valérie, savez-vous ce qu'elle est devenue ? » est la phrase qui est restée en suspens trois jours durant, à cause de cet ahuri de directeur de la voirie qui nous a interrompu sans crier gare... comme si ses problèmes de tuyaux qui fuient avaient une quelconque importance pour moi dans son microcosme déshumanisé !

L'Indonésie.

Je ne savais même pas où ça se situait. Comment pouvais-je imaginer la vie d'un expatrié aux antipodes de nos coutumes septentrionales ?

C'est pourtant bien le pays que Valérie vient de nommer, en entrebâillant la porte de mon bureau.

Étonnante démarche de cette jeune femme aux allures sévères, que je connais à peine, et dont la diligence à me délivrer un message important pour moi seul me surprend, et m'invite à revoir mon jugement.

En vingt secondes, la poignée de la porte dans les mains, le visage penché et le regard pétillant, elle m'a appris que Laetitia avait quitté l'administration rouennaise pour rejoindre une association caritative qui exerce son magistère sur les îles de la Sonde.

C'est clair, c'est net, et ça n'autorise plus le moindre espoir.

*

Pendant ce temps-là, j'avais fait à Céline la publicité éhontée d'une ville que je ne connais pas, mais qui avait maintenant les faveurs de mes pronostics pour la future destination de nos années à venir. Il s'agit de Toulouse, pour laquelle, à salaire et intérêts de travail à peu près égaux, je préférais de loin la qualité de vie que je lui prêtais. Mon entretien s'était parfaitement déroulé et je n'avais plus qu'à signer le contrat qui m'avait été remis quand j'aurais respecté, par politesse et pour n'avoir aucun regret, le dernier de mes rendez-vous d'embauche qu'une société parisienne m'avait fixé. Je devais faire vite, et franchement, plus cette date se rapprochait, plus j'envisageais d'annuler ce déplacement inutile pour lequel je ne voyais vraiment pas quel niveau de salaire ou quel type de poste il faudrait me proposer pour éveiller mon intérêt. Mais mon expérience et ma sagesse le savent depuis quelque temps déjà : l'inutilité d'un acte ou d'une prestation n'a d'évidente que la négligence coupable qui peut nous faire regretter de ne l'avoir pas vérifié...

Il fait froid, mais les innombrables étoiles dans le ciel m'amènent à penser qu'il fera beau quand je prends le train pour cet ultime rendez-vous, en ce premier jeudi du mois de mars. J'ai une impression bizarre en quittant le quai de la gare ; bizarre mais

pas du tout désagréable, qui provient sans doute du fait qu'il est encore très tôt - il est six heures -, et que la nuit épaisse semble décupler l'air vivifiant qui, d'un coup, fait d'une corvée un voyage d'agrément.

Toute la semaine j'ai appréhendé ce déplacement qui, à mon sens, n'en avait plus, pour constater ce matin que j'ai du plaisir à retrouver une ville que j'adore, en fait, parce que je sais que ce n'est pas pour y rester. Mon esprit vagabond se met au rythme du wagon déserté, pour lequel les kilomètres défilent telle une pensée qui s'effiloche le long des souvenirs évoqués. Je revois mes années soixante-dix, que j'ai expatriées dans ce Paris exténuant et fabuleux à la fois, et la solitude et la paix intérieure que j'étais venu chercher dans la foule anonyme et bruyante. Ce sont quasiment des retrouvailles depuis toutes ces années, où parfois je suis passé sans jamais m'arrêter.

La fièvre d'une vie un peu décousue dans le décor d'une architecture sans pareille m'a accompagné jusqu'à la gare Saint-Lazare, où j'ai décidé - mon entretien n'étant qu'à dix heures quarante cinq - de ne pas prendre le métro, mais de profiter des superbes boulevards qui jalonnent mon parcours jusqu'à l'avenue Hoche.

Mon Dieu, quelle belle ville, mais quelle vie de con ! Pour rien au monde je ne ferai le chemin

inverse, mais comment imaginer la France sans Paname ?

A dix heures cinquante, le DRH de la compagnie *SOMITAL* et le directeur technique de la filiale *EGI* me reçoivent très courtoisement. Au fur et à mesure de l'entretien, je comprends qu'il s'agit d'un énorme groupe, aux multiples réseaux déclinés dans tous les corps de métiers, et que leurs besoins actuels sont assez conséquents. Leurs salaires sont attractifs ; en tout cas en ce qui me concerne, c'est d'assez loin la meilleure proposition que l'on m'ait faite, à laquelle s'ajoute toute une série d'avantages non négligeables.

Là, je sens bien qu'il serait temps que le charme se brise..., et alors que la discussion s'engage sur mon rôle exact au sein de la société, je pousse volontairement le bouchon un peu loin, arguant le fait que, n'étant pas parisien, j'imaginai qu'il y avait peut-être des possibilités de chantiers en province – je n'ai pas eu le toupet de préciser à Cherbourg ! – ce qui aurait quand même l'avantage de préserver sensiblement mon pouvoir d'achat, d'autant plus que mon épouse allait perdre son emploi (deuxième mensonge, sachant qu'un fonctionnaire, ça se mute).

Réponse déconcertante du directeur technique, dont je me demande si les arguments sont minutieusement étudiés en amont ou bien adaptés ponctuellement au profil recherché, et qui me

précise que, n'ayant pas d'opportunités à ce jour sur la province, il est prêt à me consentir une prime de région parisienne..., avant d'enchaîner, avec toute la malice que je suis seul à pouvoir suspecter, qu'en revanche, il recherche avidement pour l'export des profils comme le mien pour ses chantiers du Niger et... de l'Indonésie !

Dans le train du soir qui me ramène dans mon Cotentin natal, je n'effeuille plus les souvenirs d'un passé parisien à la résurgence vaporeuse, mais les pages bien réelles d'un atlas de poche, que je viens d'acheter dans la salle des pas perdus, et pour lequel je me serais ruiné s'il avait fallu.

Je n'ai pas d'autre alternative que de consulter l'index, à la lettre i, en fin de livre, car je n'ai aucune idée de l'endroit où localiser ce pays qui, déjà, me fait rêver.

Ah ! oui..., c'est plus près de l'index que de la page de couverture où, comme dans tout bon atlas bien de chez nous, on part des pays de l'Europe pour s'éloigner progressivement vers l'est.

Là, c'est carrément l'Extrême-Orient ; c'est Java, c'est Bali, c'est Bornéo... et ce sera mon viatique durant trois heures et demie.

En l'espace des quelques gares desservies, mon esprit s'égaré dans les méandres d'un illusoire périple aux accents exotiques, dont Laetitia est inévitablement mon héroïne.

L'entrée en gare de Cherbourg me ramène brusquement dans la réalité du moment, à laquelle il va bien falloir que j'intègre l'in vraisemblable déroulement de cette folle journée.

Sac de voyage à la main et blouson de cuir boutonné jusqu'au cou, mon état des lieux est déjà fait quand je pose les pieds sur le quai où mon train vient de s'immobiliser. Quelques heures plus tôt, au même endroit et en sens inverse, mon avenir proche se situait à Toulouse, pour laquelle mon engagement ferme n'attendait plus que l'accomplissement de ce banal voyage de routine !

Léger changement de programme, chérie ! Tu sais ce qu'on va faire ? Tu vas cesser de travailler et on ne va plus aller dans la ville rose... On va pousser un peu plus loin...

Oh, juste quelques douze mille kilomètres un peu plus à l'est !...

Comme chaque fois, c'est la prise de décision qui est le plus dur à assumer. Avant de déstabiliser Céline, je sais que je dois bien peser le pour et le contre d'une aventure qui ne doit pas tourner à l'échec.

La tête appuyée sur le haut du dossier de mon fauteuil et le regard fixe, comme hypnotisé par le tableau de Millet que je regarde sans le voir, je n'ai pas encore ouvert le parapheur qui gît sur mon bureau, alors qu'il est bientôt onze heures. Tous les arguments, assortis de leurs doutes et de leurs certitudes, font un va-et-vient permanent sur la balance de mes choix, et la brutalité avec laquelle j'ai été amené à redéfinir mes objectifs m'incite à la prudence, en ce lendemain de destinée fatale. Je dois absolument lever les réticences qui m'assaillent avant d'envisager la moindre allusion à une nouvelle destination pour ma famille.

À quatorze heures trente, je décide d'appeler *SOMITAL*...

A quatorze heures cinquante, les réticences ne sont plus d'ordre professionnel !

Je sais que maintenant je n'aurai pas d'autres réponses à mes interrogations. Je sais donc que je vais prendre un risque et que c'est le prix à payer pour espérer retrouver Laetitia.

En me mettant à table ce soir-là, je ne sais pas comment je vais m'y prendre, mais je sais que notre futur proche va se jouer entre la poire et le fromage...

DEUXIEME PARTIE

La sensation étrange et savoureuse d'appartenir à un monde différent engourdit délicieusement mon esprit, dont la perception ralentie des choses me porte au-dessus des nuages, au delà desquels s'entrouvre l'infinie pureté d'un azur qui ne s'achève pas. Aucune angoisse existentielle, la sensation d'un non-retour serein, comme happé par un ardent désir de bien-être aux confins de l'univers éthéré.

Magie céleste de l'absence, rupture voluptueuse de la réalité, c'est de l'horizon en feu que se savoure cet oubli du passé et ce manque d'avenir dans la délectation si exceptionnelle de l'instant présent. Privé des repères qui jalonnent mon existence et propulsé à grande vitesse dans la profondeur d'un décor figé, je navigue entre songe et réalité sans jamais pouvoir m'affranchir de leur véracité. Le lointain bourdonnement incessant des réacteurs et

l'envergure impressionnante de l'aile qui surfe sur d'imaginaires vagues aériennes sont les seuls points d'ancrage qui me permettent, à travers le hublot qui me fascine, de garder un œil sur ce qui me semble être la réalité que je viens de quitter.

Céline et Bastien sont à mes côtés, et cela fait maintenant quarante-cinq minutes que nos enveloppes charnelles, dans un choc émotionnel grandiose, se sont libérées de la pesanteur qui les frustrait de l'inimaginable et inoubliable sensation d'un inconcevable ailleurs. Pas question de faire le point de la situation, comme j'en ai la (mauvaise) habitude ; ne pas bouger, ne pas penser, savourer. La tête scotchée au hublot, tel un gamin devant sa console de jeux, j'appréhende l'exceptionnel spectacle émotionnel que m'offre une vision de la vie que je n'imaginai pas.

C'est en quittant ce monstre d'acier volant, dont la présence en terre inconnue me semble un mystère, que, paradoxalement, j'ai compris que je ne rêvais pas, alors que s'ouvre devant moi l'éventail d'une réalité apocryphe. Tout y est étranger.

J'ai cru un instant, au pied de l'escalier de débarquement, subir les effets du réacteur qui n'en finissait plus de cracher sa chaleur moite sur mon corps en ébullition, alors que plus je m'éloignais de l'appareil, et moins le phénomène s'estompait. Ce fut le premier indice qui nous indiqua que nous n'étions plus sous la même latitude !

Immergés dans le kaléidoscope du dépaysement, la tête à l'envers et le les sens en éveil, j'ai vu Céline, dont un courant d'air chaud caressait le visage médusé, inhaler les fragrances et les miasmes surprenants de ce nouveau port d'attache. J'ai resserré ma garde et, dans un geste affectueux et rassurant, tenté de désamorcer un éventuel coup de blues, logiquement imputable à la fatigue du voyage. Céline, que je veux enthousiaste, et dont la première impression doit impérativement être bonne.

Céline qui, au retour de ma mission parisienne, deux mois plus tôt, m'avait totalement surpris par son adhésion inattendue à mes orientations exotiques. Elle qui ne voulait pas quitter le Cotentin, dont je savais l'importance qu'elle accordait à sa carrière professionnelle, et qui s'était exprimée par ces simples mots : « Tant qu'à quitter Cherbourg, autant faire le grand saut ! »

C'est le 11 mai 1984 et nous sommes à Jakarta. Bastien et Céline dorment encore quand je réalise, en ouvrant ma première paupière ébahie, que mon milieu habituel n'est plus le même.

De splendides paravents de bois sculpté, surmontés de toiles en paille de riz, m'initient, en cette première heure indonésienne, à l'art asiatique, merveilleusement représenté dans la chambre d'hôtel de cet impressionnant établissement. Mon insatiable curiosité aura raison de ma paresse, et je n'attendrai pas que le sommeil repasse, malgré la

position prématurée des aiguilles de la pendule murale. Tel un chat, je m'extirpe du lit conjugal et quitte cinq minutes plus tard, à pas de velours, la chambre de ce que je considère déjà comme le parangon du luxe et du confort international.

À peine la porte refermée, dans un cliquetis tout juste perceptible, s'étale l'extravagance d'un faste aux antipodes des fugaces clichés entraperçus la veille, au travers des vitres du taxi sur la route de l'aéroport. Le rêve a quelque chose de frelaté autour de ces escaliers de marbre, de ces tapis d'Orient et de ces dorures arrogantes, tout en élevant l'indice de ma curiosité et de ma satisfaction, que tout un chacun, malgré tout, ne peut s'empêcher d'assouvir. Je suis littéralement interloqué par cet univers que je ne connais pas et qui m'impressionne, autant par sa culture inédite, que je savais ignorer, que par ce luxe surprenant, que j'étais à mille lieues d'imaginer.

Je suis - comment dire... - en colère et euphorique à la fois.

Je décide d'oublier la colère, que j'aurai tout le temps de cultiver ultérieurement au révélateur de mon esprit rebelle, pour me mettre, quelques instants durant, dans la peau de celui que je ne suis pas (si nous occupons un tel établissement, c'est grâce à ma société qui en assume l'entière prise en charge) en me laissant considérer comme un utilisateur privilégié de ces inimaginables palaces. Alors s'opère un extravagant dédoublement de

personnalité, totalement ouvert aux sphères étrangères à mon milieu naturel, qui me confère le statut très provisoire de puissant de ce monde. Tout est dans le regard des autres et, quand on l'accepte, dans la brève jouissance instantanée d'un absurde pouvoir aux étonnants asservissements. En revanche, il permet d'accepter l'invraisemblable décor, qui mérite qu'on lui accorde toute notre attention, et permet de l'apprécier à sa juste valeur.

L'après-midi est déjà bien entamée lorsque nous quittons l'hôtel Hilton de Jakarta pour accomplir l'ultime parcours du périple qui nous fixera désormais à Surabaya, dans l'est de Java.

Les quelques mètres qu'il nous a fallu parcourir, entre l'hôtel et le taxi, nous ont violemment rappelé la réalité climatique d'un pays adossé à la mythique ceinture terrestre, que même mes rêves les plus fous n'avaient jamais dépassée : l'équateur. Nous avons complètement oublié qu'à l'ombre du confort luxueux des nantis, la climatisation nous avait isolés des 40° et des 100% d'humidité qui les rendent assez insupportables. Pire encore que la veille, où notre descente d'avion s'était effectuée de nuit.

Une heure de vol pour enfin découvrir ce que va être le cadre d'une aventure qui, deux mois et demi auparavant, n'affichait pas le moindre prodrome, au cœur des verts pâturages de notre doux Cotentin, au climat si tempéré.

Nous n'avons encore rien vu du pays, sinon de fugitives vues aériennes, mais déjà le charme opère. Jamais je n'aurais imaginé un tel accueil et une telle gentillesse de la part d'une population qui, vue de l'autre bout du monde, me semblait posséder d'excellentes raisons pour considérer que la venue de tous ces Occidentaux est une insulte à leur vécu et une provocation à leur situation précaire.

La dernière image de cette journée mémorable est l'éblouissant reflet du soleil sur la cité de Surabaya dans l'approche finale du DC10, dont les sifflements aigus traduisent la difficulté à retenir les puissants réacteurs. Il est alors 17h15.

À 17h30, Céline, qui porte Bastien endormi, s'apprête à quitter l'appareil en ma compagnie.

A notre grande surprise, il n'y a rien à voir...

Il fait nuit noire !

Cela fait maintenant un mois que notre métabolisme se met à l'unisson de ce qu'il faut bien appeler une autre vie. Pour qui aime le dépaysement, l'itinéraire est parfait. En revanche, l'ordonnance est lourde pour ceux dont la santé et la culture reposent sur des repères immuables.

Céline et Bastien appartiennent à la première catégorie ; quant à moi, je suis en train d'en inventer une troisième, celle des apatrides à géométrie variable. Tel un caméléon, j'épouse cet univers qui me fascine et me ravit de jour en jour.

Moi, le Normand qui ne souffrais jamais du froid dans une région où les degrés sont attribués avec parcimonie, je ne souffre pas du chaud dans la moiteur suffocante de ce milieu tropical.

Le décalage horaire, qui est tout de même de six heures, ne m'a perturbé que la première nuit, où j'ai eu beaucoup de mal à trouver le sommeil, et,

curieusement, mon appétit et mon rythme biologique ont aussitôt intégré l'ordre que ma montre, ajustée au nouveau fuseau horaire équatorial, leur intimait de respecter. Mon appétit s'avère même insatiable depuis qu'il découvre des habitudes alimentaires aux antipodes des coutumes européennes et la grande variété d'une gastronomie aux saveurs raffinées.

La religion locale aurait peut-être dû alors gêner le catholique que mes parents se sont efforcés de construire, et le mécréant que je suis devenu ? Pas davantage, dans la mesure où dans ce grand pays musulman, chacun semble vivre sa spiritualité à l'aune de sa liberté individuelle. Ce qui est très étonnant pour un peuple qui m'a pourtant bien paru sous le joug d'un régime dictatorial.

Non, en fait, rien ne m'a encore perturbé, bien au contraire, dans cet univers diamétralement opposé à ma culture occidentale esseulée. Ni l'état des routes – inimaginable -, ni la conduite - dépassant tout entendement -, ni la faune particulière - englobant reptiles et arachnides, faisant curieusement et inévitablement partie intégrante du quotidien -, ni les méthodes de travail – archaïques : non, vraiment rien ; sauf un paramètre qui m'est absolument insupportable : la misère.

Je la découvre chaque jour, et jamais auparavant je n'avais ressenti une telle oppression. Les expatriés qui séjournent ici depuis un certain temps me disent que je vais m'y habituer. Est-ce possible ?

Cela paraît tellement insurmontable.

La vie de chantier en Indonésie ne ressemble en rien à celle que l'on connaît en France. Le climat la rend plus pénible, et les délais d'exécution ne sont pas sur la même échelle. Non pas que les Indonésiens ne sachent pas travailler - bien au contraire, car je découvre chaque jour avec quelle célérité ils intègrent nos méthodes -, mais leurs moyens techniques sont tellement déroutants qu'il nous faut sans cesse redéfinir la notion de planning et de coût.

Et c'est bien là toute la difficulté de ma tâche car le défi que j'ai décidé de relever, en intégrant *SOMITAL*, a été d'accepter la responsabilité d'un poste complètement nouveau, dont je ne connaissais même pas la signification, et dont le directeur technique, au mois de mars dernier, a su parfaitement me vendre le concept en fonction de mes qualités et de mes expériences passées. Et à ses dires, la société va prendre dix ans d'avance sur la concurrence. Il a donc fallu que j'additionne tous les aspects de mon cursus pour comprendre et accepter de devenir le responsable de ce qui m'a semblé une tâche passionnante et incontournable à la réussite d'un chantier, à savoir la gestion de projet.

Définir, gérer, anticiper, pour appréhender une situation finale, voilà mon nouveau métier. Merveilleux exercice de style aux aléas imprévisibles, dont je ne saurai sans doute jamais si

j'ai le handicap ou le privilège de l'exercer pour la première fois en territoire étranger.

Moi, dont l'objectif d'établir des ratios cohérents confinait presque à l'obsession, j'allais devoir les calculer sur des bases aussi farfelues qu'un terrassement effectué à la main ou un transport acheminé par paniers d'osier (!), sans jamais prendre en compte, sur l'ensemble du chantier, le facteur hygiène et sécurité.

Je dispose de deux expatriés et de six Indonésiens pour fournir régulièrement à notre directeur de chantier tous les éléments du tableau de bord, censés lui permettre de mener à bien la construction de cette immense usine d'engrais, déjà fierté de tout un peuple en voie d'industrialisation.

La perspective d'un horizon tout en bleu égaye mes levers, qui s'effectuent beaucoup plus tôt et beaucoup moins péniblement qu'en Normandie. La chaleur et la luminosité matinales, caractéristiques des pays du soleil levant, changent assez sensiblement la donne et modifient, je pense, mon métabolisme, qui s'adapte à ces conditions de l'extrême.

Le soleil, dans son infinie bonté, distille ses rayons sans retenue, nous faisant penser, chaque jour qui passe, à un été qui n'en finit pas de se prolonger.

Oubliés, la cravate et le veston ! Le port du polo ou du tee-shirt régente mes nouvelles habitudes vestimentaires largement allégées, dont la seule

constante additionnelle est le port des lunettes de soleil. Et dès dix-sept heures, à la fin d'une journée qui a débuté dans une relative fraîcheur dès potron-minet, la vie se décline en short et en tongs, voire pieds nus pour les plus anciens, dont le mimétisme a surmonté la phobie de la bestiole équatoriale inhospitalière...

Il paraît qu'on vit moins longtemps dans ce genre de pays, où le soleil burine sans cesse l'enveloppe charnelle, plus sollicitée qu'à l'ombre des pommiers. Alors, est-ce seulement le fait de découvrir un nouveau monde qui me fait penser, qu'au zénith du soleil, la vie se mesure plus en intensité qu'en longévité ?

Au lendemain de notre installation domestique à la périphérie de Surabaya, dans une somptueuse villa d'un confort bien supérieur à nos précédentes résidences françaises, l'un de mes premiers coups de fil passés au bureau fut pour l'ambassade de France.

Depuis que l'avion s'est posé sur le tarmac de l'aéroport local, je ne peux m'empêcher d'imaginer ce que doit être la nouvelle vie de Laetitia. Laetitia la coquette, sans ses élégantes jupes de taffetas aux tons assortis, masquant ses inoubliables jambes élancées, qui ne sont sans doute plus les prisonnières hautaines de l'artifice synthétique dont j'ai imaginé plus de versions finales que n'importe quel metteur en scène de talent. Laetitia, pour laquelle j' imagine sans peine l'empathie mutuelle spontanée qu'elle

doit déclencher au sein de ce peuple incroyable. Elle qui a tant souffert, jusqu'à en partir, du manque de chaleur humaine et de l'hypocrisie ambiante, ici, elle peut faire construire... ; les gens sont tellement vrais, souriants et gentils au-delà de l'imaginable. Même un introverti doit être collant ! Alors, pour Laetitia, ils seront de sa famille...

Ma question est toute simple : je veux savoir quels organismes caritatifs sont présents en Indonésie, et comment les joindre. La réponse est tout aussi brève, mais beaucoup plus imprévue et déroutante : « Mais où, Monsieur, en Indonésie ? Ici vous êtes sur l'île de Java, or notre archipel en comprend plus de douze mille !... »

Bon Dieu, douze mille îles ! Autant chercher une aiguille dans une botte de foin. J'étais désespéré.

Puis, en examinant de plus près la situation, c'est-à-dire en compulsant tout simplement l'atlas de la région, je me suis vite rendu compte que sur douze mille îles il n'y en avait que cinq qui étaient représentatives : Sumatra, Java, Bornéo, les Célèbes et une partie de la Nouvelle-Guinée, nommée Irian Jaya.

En dix minutes, je venais de faire un bond de géant : passer de douze mille à cinq !

J'allais en rester là, grisé par mon succès, et commencer mon investigation par Sumatra, quand, impressionné par la multitude invraisemblable qui peuple Surabaya et ses environs, j'eus la curiosité de

connaître le nombre d'habitants identifiés sur Java. « Quatre-vingts millions ! », m'affirma l'un de mes proches collaborateurs. Pour ne pas paraître totalement ignorant, je pris alors mon dictionnaire et cherchai quel était le recensement de la population globale indonésienne : cent cinquante millions, affirmait Larousse dans sa version la plus récente.

La suite se passe de commentaires, car elle se résume à une seule opération, celle qui divise - non pas les peuples - mais les peines perdues, quand le résultat affiche que cinquante-trois pour cent de la population réside sur Java !

Subodorant que Java n'est qu'une petite partie territoriale du pays (l'une des plus grandes îles, certes, mais il en restait quand même onze mille neuf cent quatre vingt-dix-neuf), je venais quasiment d'apprendre, grâce à mes géniales déductions, que Laetitia avait toutes les chances de résider sur Java !

Mieux - et en me le disant, je fus traversé d'un grand frisson qui me remonta tout le long du dos - je venais de découvrir que Surabaya est la deuxième ville indonésienne...

Avec un peu de chance....

L'organisation et la gestion d'un pays tel que l'Indonésie ne sont pas les mêmes qu'en France. Le principal défaut de l'expatrié débutant est de l'ignorer et de continuer, même si l'environnement l'alerte rapidement du changement de situation, à raisonner sur les mêmes bases.

Au début c'est assez pesant et frustrant ; et puis, au fur et à mesure, on intègre assez facilement ce nouveau mode de fonctionnement qui, pour ma part, m'est vite devenu plus agréable qu'en France, malgré ses manquements, parce que beaucoup plus convivial dans un pays où la gentillesse et l'amabilité sont les caractéristiques principales de cette étonnante population, pourtant extrêmement pauvre et surexploitée.

Mais, pour être tout à fait honnête, ce n'est franchement pas ce que j'ai pensé à l'instant précis où j'ai reposé le téléphone, suite à mes conversations

avec le consulat français et le *Foreign Office* qui, tous deux, ont été incapables d'identifier pour moi les différents organismes caritatifs présents sur le territoire javanais. En un mot comme en cent, personne ne sait qui est qui, ni qui fait quoi, même s'il existe bien quelques associations pouvant s'apparenter à des mouvements humanitaires dont les appellations ressemblent, de près ou de loin, à des organismes connus.

Merde ! C'est comme si un policier, dans une enquête sans indices, venait enfin d'identifier un coupable, et qu'il était dans l'impossibilité de l'arrêter parce qu'on ne pouvait pas lui fournir les plans de la ville... C'est délirant. Surtout pour celui dont c'est un enjeu. Mais je dois faire avec.

Mon travail ne me laisse malheureusement guère de temps pour réfléchir au problème, mais mon contact avec les Indonésiens, avec qui je noue de jour en jour d'excellents rapports, me permet d'aborder naturellement le sujet, sur lequel je ne taries pas de questions. J'apprends ainsi, par bribes, que des Français sont installés à la périphérie de Surabaya et qu'ils soigneraient la misère depuis un an et demi environ.

Nos expéditions, le soir après le travail, au cœur de Surabaya, sont toujours d'extraordinaires moments de vie (?). Prendre la route, même pour de petits trajets, fait partie des grandes émotions où

stress, angoisse et soulagement accaparent toute notre concentration. Céline transfère son impuissance en étreignant frénétiquement Bastien, dont le manque de liberté semble frustrer son regard inquisiteur. Notre véhicule, lancé à des vitesses inconcevables pour un contexte urbain, esquivé à chaque seconde les pièges de la circulation, dont les dos-d'âne et les nids-de-poule ne sont que les accessoires ludiques du véritable enjeu : éviter la voiture d'en face ! Toutes les variantes imaginables à la montée d'adrénaline sont utilisées, et ce ne sont pas les dépassements sans espace de rabattement qui font frémir les grappes d'autochtones agrippés à l'extérieur du véhicule. C'est toujours dans un joyeux concert de klaxons et de rires que les voitures se frôlent sans jamais le moindre signe d'agressivité.

Au fur et à mesure que nous nous rapprochons de l'adresse que m'avait indiquée *Kalil*, l'un des Indonésiens de mon équipe de chantier, je sens une certaine angoisse me gagner, que j'attribue à la présence de Céline, devant laquelle j'allais devoir parler de Laetitia pour la première fois. Je n'avais rien à me reprocher, mais je crois qu'il m'était impossible d'associer ces deux noms dans le même espace-temps.

Je précise à notre chauffeur qu'il faut traverser le quartier de *Dukuh Kupang* avant de trouver le périmètre alloué à cette association caritative, dont personne ne semble connaître le nom exact.

Je saurai pour la prochaine fois qu'on ne traverse pas la ville de part en part la fleur au fusil ; il faut s'armer de patience et considérer que la cité est une immense place de l'Étoile. On y retrouve les mêmes caractéristiques, à l'exception près que le principe de priorité y est totalement inexistant...

Largement coincés dans le centre ville, je propose alors à Céline, qui connaît maintenant l'essentiel des rues commerçantes, de la déposer dans la *jalan Tunjungan*, pour lui permettre de profiter des magasins avant leur fermeture, mais aussi, et peut être surtout, pour retrouver ma liberté de pensée à l'approche du nom fatidique qu'il me faudra prononcer.

Vingt minutes plus tard, le chauffeur me dépose devant un hangar dont je ne connaîtrai la dénomination qu'en poussant la porte du minuscule bureau, sur laquelle est inscrit au feutre noir : *Combat sans faim*.

Mon regard n'a pas besoin d'embrasser de larges horizons, car la table surchargée de paperasses arrête net mon évaluation. Un large sourire posé au sommet de la pile se fait l'écho d'un nasillard « *Selamat sore* », en guise de bienvenue. Et j'ai failli éclater de rire quand, dans la seconde suivante, la tête, qui a quitté le monticule de papier pour s'avancer vers moi, n'a pas gagné le moindre centimètre en hauteur ; on eût dit le déplacement horizontal d'un objet fixé sur un rail. C'est avec un

sourire non feint que je lui serre la main, autant par convivialité que par évocation comique de notre fameux « *Restez assis* », alors qu'il était debout...

Les Indonésiens ne sont pas grands, mais celui-ci est vraiment petit, ce qui n'ôte en rien la qualité première de ce peuple généreux : la gentillesse. En dix minutes, j'apprends que la présence de l'organisation humanitaire sur Java date d'il y a deux ans à peine, et que seulement quatre expatriés sont à pied d'œuvre. Je n'ai même pas besoin de nommer Laetitia car j'ai déjà compris, dans ses propos, que les quatre représentants français sont tous du sexe masculin.

Un coup pour rien ? Non. Car lui, au moins, m'apprend qu'à sa connaissance, il n'existe pas d'autres associations caritatives sur Surabaya. Elles sont toutes installées à Jakarta.

Ma ponctualité de métronome ne dut sa précision qu'à la couleur des cheveux de Céline, à qui j'avais donné rendez-vous à vingt heures devant une galerie marchande prise d'assaut par une multitude, dont j'ai encore tendance à sous-estimer le nombre. C'est décidément impressionnant, cette marée humaine, présente partout à toute heure de la journée.

Bastien, dont c'est la première sortie nocturne indonésienne, semble se nourrir des regards bienveillants et des caresses chaleureuses que les Javanais, tendrement ébahis et naturellement familiers, lui prodiguent avec amour. Cette constante

tendance à rechercher le contact m'émeut profondément et m'incline logiquement à la cordialité et au respect de cette population d'une grande valeur humaine, pour laquelle rien, malgré sa vive indigence, ne semble plus important qu'autrui. La langue n'a aucune barrière quand le cœur parle, et je suis prêt à prendre les paris que n'importe quel Indonésien aurait la capacité de me comprendre si je nécessitais son aide. Leur anglais est encore plus mauvais que le mien, mais leur esprit n'a pas son pareil pour déchiffrer l'âme et en faire un langage universel qui confine inéluctablement à l'osmose.

Même Bastien, du haut de ses trois ans et demi, l'a compris.

Au terme d'une lumineuse soirée passée dans un restaurant au cadre enchanteur, *Farhli*, notre chauffeur, est miraculeusement réapparu pour nous ouvrir les portes du véhicule...

Ils sont fous, ces Indonésiens...

L'ombre de Laetitia plane sur ma vie depuis maintenant six mois qu'elle a disparu.

Ma carrière professionnelle prend un nouvel essor et m'offre à présent une ouverture unique sur le monde. Bastien devient un petit homme aux délicieuses interrogations, dont je me demande encore comment j'ai pu m'en passer, et Céline, malgré l'inéluctable érosion du temps après six années de vie commune, est encore à mes côtés.

Pourquoi Laetitia, dont je ne connais pas le goût des baisers, dont le corps auquel j'ai fantasmé n'a peut être pas les contours que mes yeux hypnotisés lui ont attribués, dont les bas de soie et le jupon de flanelle n'ont jamais connu le frou-frou étourdissant de mes caresses enivrées, pourquoi Laetitia, qui n'est rien pour moi, me manque-t-elle à ce point ?

Mes rêves ne sont plus en adéquation avec mes aspirations, et j'ai peur que son absence brouille peu

à peu l'image dont ils se nourrissent. Je regrette amèrement sa décision qui lui a fait rompre une relation qui ne pouvait s'éterniser. N'aurais-je pas dû céder à la voluptueuse tentation charnelle que nos corps réclamaient, à la seule fin d'accepter la rupture qu'elle aurait nécessairement engendrée ? Le plaisir eût été de courte durée mais n'alimenterait plus l'insupportable représentation qu'il suggère.

Un nom, une silhouette, aux troublantes similitudes, me mettent dans un état d'inquiétante émotivité. Plus personne ne partage aujourd'hui mes doutes et mes coups de cœur, dont je ne sais si quelqu'un pourrait en être digne, ou s'ils demeurent encore la propriété de celle dont les confidences ont édicté l'exclusivité.

Je découvre avec stupeur la présence qu'une telle absence peut révéler ; la solitude psychique qu'elle peut engendrer, et l'orientation qu'elle est susceptible d'apporter dans une vie affective bien tracée.

Non, Laetitia, tu n'es pas rien pour moi. Tu es même actuellement le centre de mes préoccupations et l'amour que tu m'inspires, malgré, ou à cause, de ses frustrations, demeure le seul absolu que l'homme puisse entrevoir dans son imparfaite et frustrante petite tête, qui lui fait miroiter beaucoup plus de paradis qu'il ne peut en assumer.

*

S'arracher du sommeil dans l'aube tropicale d'un dimanche d'été n'est pas un exercice qui privilégie le dynamisme d'une tranche d'âge particulière. Il handicape tous ceux qui, nombreux, ont une somnolence profonde à une heure aussi matinale, un jour de repos.

Sous le couvert fallacieux et machiste de considérer que ce n'est pas à moi de m'occuper de Bastien, je me crois autorisé, nonobstant la bruyante sonnerie de mon réveille-matin, à prolonger un assoupissement superficiel dont la cynique lucidité se permet de rappeler à l'ordre Céline qui, toutes les trois minutes, promet de se lever... Bastien, lui, peut profiter sereinement de ce court répit accordé par nos volontés défaillantes.

Lorsque je mets le premier pied à terre, notre chauffeur est déjà là. Céline bâille en habillant Bastien qui dort debout, et il est tout juste cinq heures au cadran de la pendule en teck qui orne l'entrée de notre séjour.

Quinze minutes plus tard, dans les prémices orangées d'un soleil qui va bientôt s'enflammer, notre véhicule quitte *Surabaya*, déjà bien éveillée, pour rejoindre *Yogyakarta*, véritable capitale culturelle de l'Indonésie.

C'est notre premier week-end longue distance, et déjà, une fois passé le cap du douloureux lever, une sensation de bien-être nous envahit dans un climat

de tiède douceur, où les parfums orientaux déchirent l'atmosphère avec une acuité particulière.

Le monde semble paisible, et les paysans qui vont aux champs paraissent surgir d'un autre temps, aux tons pastel des rizières étagées, comme s'ils sortaient tout droit d'un objectif de David Hamilton. La route s'étire le long des cahutes d'où s'éveillent lentement les Javanais qui, dans un large sourire et avec d'amicaux signes de mains, continuent, les pieds dans l'eau, de se brosser les dents, accroupis dans leur position favorite. *Farhli*, notre chauffeur, se fraye un chemin en appuyant sur l'accélérateur et le klaxon, les deux seuls accessoires de bord totalement intégrés au permis de conduire indonésien. À *Madium* on s'est offert un *nasi goreng* en guise de petit déjeuner, ce succulent plat national de riz frit que je n'avais encore ingurgité qu'aux heures normales des repas principaux. Était-ce la faim qui me tirait depuis notre départ matinal, l'ambiance particulière d'un jour de fête sous les tropiques, ou l'exceptionnelle qualité de l'échoppe ? Toujours est-il que j'ai explosé de bonheur aux premières bouchées de cet incomparable mets qui, peut-être aussi, venait d'élargir définitivement ma culture à la cuisine pimentée.

Les faubourgs de *Yogyakarta* apparaissent rapidement encombrés lorsque *Farhli* se voit contraint de soulager l'accélérateur de son oppressant harcèlement. La ville déroule peu à peu

ses charmes qui nous dévoileront le *Keraton*, majestueux palais royal, avant de nous initier à l'art indonésien, qui nous sera élucidé à travers les visites de fabriques du savoir-faire national. Il en est ainsi du *batik* - fabuleux tissu plongé dans des bains successifs de teinture, dans lesquels une partie du motif est chaque fois occultée par un apport de cire préservant la couleur désirée -, du *gamelan* - ensemble d'instruments de musique de percussion accompagnant les danses traditionnelles -, ou encore du *wayang* - personnages singuliers du théâtre de marionnettes. La ville entière est une ode à l'artisanat qui force l'admiration, et permet de pénétrer une culture que chaque artiste rend accessible par son légendaire altruisme et - ce qui n'est pas négligeable - par le coût abordable, pour ne pas dire dérisoire pour des Occidentaux, des œuvres proposées.

À dix-sept heures trente, il nous faut songer au retour, et Bastien, qui dort dans sa poussette, ne peut admirer l'extraordinaire coucher de soleil qui embrase l'horizon aux portes de la ville.

Il fait nuit et nous roulons à vive allure. Céline a rejoint Bastien dans les bras de Morphée, et le manque de paysage me transporte au plus profond de mon intimité d'où ressurgit aussitôt Laetitia, dont l'absence demeure une plaie vive qui ne peut commencer sa cautérisation.

Ma réflexion, entrecoupée de flash-back intempestifs, bute sur la façon d'entrer en contact avec les organismes caritatifs en poste à *Jakarta*, sachant qu'il n'existe aucun recensement sérieux sur le sujet, et que *Surabaya* se situe quand même à sept cents kilomètres de la capitale. J'ai, pour la première fois depuis mon arrivée, une bonne raison de haïr ce pays qui, par son inorganisation administrative, ne me propose d'autre salut que les affres du hasard.

C'est à *Mojokerto*, à quarante kilomètres de notre destination, que, sous la forme d'un brusque afflux de sang dans mes tempes flagellées, l'évidence m'est apparue soudain, marquant la délivrance d'un inextricable imbroglio : c'est en France, et non ici, qu'il faut chercher...

Le réveil, en ce lendemain de week-end chargé, n'est pas l'horreur que j'appréhendais. Certes fatigué, je n'éprouve pas l'usure de la contrainte sans espoir. Je sais, au contraire, qu'un nouvel essor vient d'être donné à mes recherches, dont l'espérance qu'il engendre est source de confiance.

D'abord, il fait moins chaud ce matin, et la relative fraîcheur qui règne semble mettre en valeur les douces émanations que la terre dispense habituellement avec parcimonie. Le ciel est bleu, rayé du blanc des oniriques sillons laissés par d'étranges oiseaux d'acier, et le soleil, dont les suaves rayons rasant le sol, se met en douce lévitation. Au volant de ma jeep, je lève le pied et roule au pas pour goûter à pleins poumons, et pour quelques instants encore, ces indescriptibles sensations de bonheur, avant d'atteindre l'entourage

beaucoup moins poétique de notre chantier en construction.

Ma bonne humeur me fait abattre un volume de travail impressionnant qui, comme par hasard, trouve toutes les réponses à ses interrogations. Je ne m'étonnerai jamais assez de l'influence incommensurable de l'état d'esprit du moment sur l'orientation des choses.

C'est tout naturellement en fin de matinée que je contacte ce qui reste mon pays d'origine et qui, malgré les pesantes tergiversations qui vont occuper encore une large partie de mon après-midi, va m'ouvrir les perspectives d'un dénouement heureux.

Quelques coups de fil suffisent pour obtenir la liste exhaustive des associations caritatives présentes en Indonésie, dont, seul, le délai d'expédition sous huitaine peut encore venir contrarier ma satisfaction...

La France s'habillait des couleurs de l'automne quand je contactai, pour la première fois, l'association humanitaire placée en tête de la liste qui m'était parvenue dans le courrier chantier du matin.

Ecœuré !

Pas tant par la réponse négative du représentant des *Œuvres hospitalières internationales* à ma question « Etes vous présent en Indonésie ? » que par le déroulement des événements.

En six mois d'Indonésie, je m'étais fait à tout. À sa culture, bien sûr, et à son mode de vie, qui ne m'avaient d'ailleurs posé aucun problème ; je m'étais même habitué au honteux fléau culpabilisateur du riche : la misère. J'étais parvenu à partager et à prendre du plaisir sans juger, et j'en tirais une satisfaction que je considérais comme une signifiante victoire dans un fallacieux combat.

Et tandis que je m'habituais à cet autre gros morceau assez indigeste qu'est l'administration indonésienne, gangrenée par la corruption, mon propre pays, la France, un des leaders parmi les nations les plus développées, m'humiliait avec ses inacceptables délais et son incompétence notoire.

Pourquoi un courrier promis sous huit jours avait-t-il mis quarante-cinq jours in fine ? Comment peut-on, par négligence, incompétence ou je-m'en-foutisme, oublier de noter les numéros de téléphone des prestataires, dont c'était l'objectif essentiel de ma demande ? Comment peut-on avoir le toupet de confirmer ses carences, en mettant de nouveau un bon mois avant de finaliser et retourner un document qui, de toute évidence, n'a fait l'objet d'aucun suivi ?

Ça n'a qu'un avantage : ça évite les situations contrastées entre les différents pays, et les critiques de certains individus xénophobes qui ne peuvent plus se cacher derrière leurs propres insuffisances.

J'égrène les noms de ma liste au fil des jours sans succès.

Je décide alors d'opérer un tri et de n'appeler, dans un premier temps, que les associations qui me semblent potentiellement susceptibles d'être représentées localement. *Action Contre la Faim* ou *Médecins Sans Frontières*, par exemple, me paraissent plus fondées à posséder une antenne ici

que la *Ligue Contre le Cancer* ou *Fondation de France*.

Au premier coup de fil qui suit, ça marche : *Agir et Partager* est présent depuis six ans déjà, dans la périphérie de Jakarta, et j'en obtiens sans difficultés l'adresse précise ; en revanche, aucun indice n'a pu m'être délivré quant à l'effectif et à l'éventuelle participation d'expatriés français.

Kalil, avec qui j'ai tissé des liens particulièrement amicaux, me propose de se faire mon interprète auprès de ces organismes humanitaires, après avoir constaté que mes correspondants ne maniaient pas toujours suffisamment la langue de Shakespeare pour obtenir des réponses précises à mes investigations.

C'est comme cela qu'il m'apprend qu'*Agir et Partager*, que nous contactons pour la troisième fois, compte dans ses rangs des expatriés français, dont quatre jeunes femmes et que l'une d'entre elles, du nom de Laurence, n'a rejoint le groupe qu'en début d'année !

J'ai beau serrer les poings et perdre mon regard dans les limbes d'une réalité fictive, j'ai l'impression d'exhiber malgré moi l'insupportable émotivité qui trahit mes sentiments.

Fais gaffe à ce que tu dis, *Kalil*, on ne touche pas à ma vie privée ! Par pitié, borne-toi à la traduction littérale des propos qui t'ont été rapportés, et ne donne libre cours à aucune interprétation. Comment

peux-tu d'abord prononcer aussi clairement le nom de Laetitia, qui n'est pas un nom asiatique, et qui ne devrait absolument pas, dans ta bouche, éveiller chez moi une telle hyperesthésie ?

Mon gros défaut est là, vauté devant un public anonyme, qui livre ma sensibilité et mon émotivité à la vindicte populaire, dans le désordre d'une évocation aléatoire. Tel un corps à la dérive, j'élucubre inconsciemment une chimère qui se nourrit d'un fantôme ressuscité.

Le lendemain, c'est dimanche, et pour une fois, nous avons décidé de ne pas quitter Surabaya, un peu fatigués sans doute des pérégrinations des dernières semaines qui nous ont fait parcourir trop de kilomètres pour découvrir les superbes plages de sable blanc aux cocotiers légendaires, de *Popoh* à *Pacitan*, en passant par *Pasir Putih*, ainsi que la fraîcheur des tons pastels rencontrés dans l'altitude de *Malang* et de son superbe environnement, constitué de *Batu*, *Pujon* et *Selecta*.

Notre seule ambition est d'emprunter le *betcak*, sorte de poussette bariolée à deux places tirée par un vélo, afin de gagner le centre ville où s'étire un énorme marché local pittoresque.

Le marché indonésien est tout le contraire d'un instantané de l'épicerie française des années cinquante, où l'épicier en blouse grise posait, l'air renfrogné, devant un étalage austère impeccablement ordonnancé.

D'un coup de pinceau magique s'entrouvre l'univers très particulier du souk asiatique, où couleurs chatoyantes à perte de vue étonnent et rivalisent avec l'impressionnant pouvoir de séduction qu'offrent les visages des autochtones, dont le soin apporté à leur dentition est à la mesure de l'énorme sourire qu'ils affichent. Le vert, le jaune, le rouge, et leurs dérivés, définissent un art de vivre peuplé de fruits et de légumes, sans pour autant délimiter cet espace haut en couleurs qui se confond délicatement avec les élégants *sarongs* qui drapent les corps majestueux de ce peuple noble. La multitude est sur les gondoles et dans les travées d'un immense chapiteau, fait d'une incroyable joie de vivre communicative. Les inoubliables odeurs de végétaux exotiques mêlées aux innombrables épices, déclinées comme autant de tons sur l'immense palette de l'art culinaire, fixent à jamais la mémoire olfactive de celui qui a pénétré l'univers des senteurs. Et lorsque le fumet des *woks* en ébullition nous fait fatalement passer à l'acte, saveurs et textures ouvrent un horizon qui ne se refermera plus. Cerise sur le gâteau, rien ne nous est concédé sans un échange verbal incontournable au cours duquel il n'est de crédibilité que dans la fermeté des propos échangés : le marchandage est un art et je me demande parfois jusqu'à quel point l'objectif est de vendre...

C'est en refaisant le chemin à l'envers, grâce à notre singulier moyen de transport aux charmes et aux attributs multiples, que j'ai réellement pris la mesure de l'incroyable opportunité qui m'est offerte dans cet Eden aux antipodes de ma culture.

Lorsque les rayons du soleil de novembre ne sont encore que douces caresses, en ce lundi matin, il n'est que 6h15 et ma décision est prise.

J'irai à Jakarta.

L'inactivité inhabituelle de mon dimanche après-midi m'a plongé dans les pensées évanescentes d'un argumentaire discursif. Écrire à Laetitia m'a vite paru la moins bonne des solutions (pourquoi alors être venu en Indonésie ?). Lui téléphoner m'a longtemps paru la solution la plus appropriée, jusqu'à ce que j'ose m'avouer qu'un contact direct, qui pouvait dangereusement révéler des attitudes inattendues, était la seule réponse à mon désarroi, fait encore de contingences. Quant au degré d'incertitude concernant son identité, j'en avais rapidement conclu qu'il faudrait être parano pour émettre un doute sur un tel enchaînement de circonstances : une *femme* au sein d'une *association*

caritative qui, *expatriant* certains de ses adhérents, n'aurait rejoint l'*Indonésie* qu'en *début d'année* ! ... Le hasard avait le temps de se payer la tête d'une bonne partie de la planète avant de s'occuper de mon cas !

L'image de Laetitia accaparant un peu trop mon environnement ces derniers temps, je focalise à outrance la silhouette de l'icône que j'en ai faite et, plus je l'imagine, plus je l'idéalise. Mais plus je l'idéalise, et plus j'augmente la frustration du plaisir charnel que je n'ai pas connu, alors qu'elle est en même temps le formidable accélérateur de cet amour absolu que je recherchais tant !

J'en ai assez de me poser ce genre de questions. Serait-ce parce que mes rapports avec Céline se sont un peu dégradés dans le même temps ? J'ai honte d'avouer que je suis prêt à craquer devant la moindre interprétation que j'accorderais à d'éventuelles attitudes lascives de celle dont je ne supporte plus qu'elle partage mes pensées loin de mon lit. J'ai des bleus au cœur qui m'indiquent une orientation dont je ne suis plus en mesure d'analyser les conséquences.

Mon seul souci est de trouver le prétexte plausible de rejoindre Jakarta. Seul.

Céline ne s'est pas vraiment adaptée à notre nouvelle vie. Je crois qu'elle souffre surtout de ne plus exercer son métier, ce qui l'isole du monde extérieur et lui renvoie l'image insupportable de la

femme au foyer, qu'elle a toujours âprement combattue.

Ce ne sont pourtant pas les activités ou les centres d'intérêts qui manquent ici, mais elle refuse, et je m'en félicite - bien qu'elle en subisse les conséquences -, d'intégrer ce microcosme interlope de femmes d'expatriés, presque exclusivement composé de mégères qui, chaque après-midi, « refont le chantier » et accouplent les gens au gré de leurs humeurs et de leurs jalousies. Moyennant quoi, elle s'aigrit quelque peu dans une vie d'anachorète, et m'expose à ses sautes d'humeur que ma sensibilité n'arrive pas à maîtriser, malgré l'analyse objective que j'en fais.

J'ai beau avoir honte de tomber dans le panneau, j'avoue que cette attitude participe activement à l'émergence infamante du spectre d'une autre vie, dans laquelle Laetitia ne serait pas que la confidente d'une amitié exceptionnelle ou d'un amour céleste inavouable ! Les images que j'avais toujours soigneusement écartées de mes perspectives prennent en otage l'émotion qui submerge mon cœur désemparé.

Laetitia tourne et retourne dans ma tête étourdie, dans l'apparat d'une déesse à la beauté mythique dont l'immortalité semble la caractéristique de la perfection qui l'habite.

Les jours s'appesantissent péniblement autour de l'énigme bicéphale d'un amour négligé, en proie au doute, et à la promesse inaccessible d'une idylle qui semble attendre douloureusement son heure.

Céline ne fait plus guère d'efforts pour masquer son insatisfaction, dont notre couple ressent les tumultes perturbateurs.

Mon envie de gagner Jakarta, avec toutes les conséquences qui pourraient en découler, brûle mon esprit et mon corps, mais la raison qui domine encore ma fièvre de désir me pousse à prendre une tout autre décision : une semaine de congé, dont la destination va être Bali en compagnie de Céline et Bastien, pour un motif que je ne m'explique pas, tant ma réflexion de ces dernières semaines n'avait pour seul objectif que de rejoindre la capitale du pays.

Et Bali est là, devant nos yeux éberlués.

Paradis du bouddhisme, dont l'écrin enchanteur des temples magiques révèle une autre identité de l'art de vivre en Asie. Surprenantes et apaisantes scènes de la vie quotidienne, inspirées d'une impressionnante philosophie qui vit au rythme de la nature. Bain de jouvence exceptionnel dont, j'espère, Céline fera le plein au contact d'un milieu qui devrait l'aider à recadrer la relativité des choses et des événements.

Et moi, et moi..., puis-je en subir aussi la saine contagion ? Alors que la seule idée qui m'obsède depuis que nous sommes sur l'île est le regret de ne pouvoir faire partager un si grand bonheur à Laetitia...

Prendre les jours comme ils viennent, et profiter du rythme atypique et salvateur de ce paradis perdu !

Mes pensées ambivalentes m'amènent à partager cet étrange univers aporétique avec celle qui me paraît en même temps hypothéquer mon bonheur. Comment choisir Laetitia en perdant Céline ? J'ai envie de vivre non pas une, mais *des* histoires d'amour, et il m'est insupportable d'en construire une sur le malheur de l'autre. Cet amour larvé qui me déchire ne doit sans doute pas passer les limites que je lui ai si bien définies, et dont l'absence de jouissance charnelle est le garant de la longévité et d'une possible ubiquité.

C'est le quotidien qui n'est pas simple à vivre, Céline ; fais un tout petit effort, et mes démons

sexuels ne laisseront bientôt plus place qu'à la béatitude platonique d'un amour que, non seulement tu ne soupçonneras toujours pas, mais qui ne culpabilisera pas mes essors, largement en-deçà des normes de notre organisation sociale. Laisse-moi vivre ce fantastique hymen qui ne te fera pas ombrager, en reprenant la place qui est la tienne, afin que je retrouve l'équilibre qui nous fera vivre tous les trois en parfaite harmonie.

Les très vertes rizières étagées, bordées de bambous et de cocotiers, ne parviennent pas à masquer la vue inquiétante du mont *Agung*, dont le nuage qui lèche le haut du cratère rappelle sans cesse au visiteur qu'un volcan des îles de la Sonde n'est jamais complètement en sommeil. Ce qui ne perturbe aucunement les insolites cortèges aux teintes bigarrées qui, chargés de présents, vont, au son du *gamelang*, brûler leurs morts - ce que peu d'Occidentaux peuvent comprendre. Et surtout, comme le dit Céline médusée, accepter l'étrange fête qui entoure cette impressionnante cérémonie.

Céline est bien consciente que l'on vient de vivre un moment très privilégié de la vie (ou de la mort) de ce peuple attachant. Serait-ce la fête ou la portée d'un tel événement ? Elle s'est retrouvée plongée dans une émotivité qu'elle n'avait pas encore éprouvée depuis son arrivée en Indonésie. Cela ouvre et cela débloque des mécanismes complexes que je m'empresse d'exploiter, sans aucun état

d'âme ou autre culpabilité malsaine qui ne scellerait pas la légitimité d'un couple en danger.

Notre semaine s'achève dans la ténébreuse atmosphère des fascinantes danses traditionnelles du *Barong*, empreintes de la métaphore travestie d'un manichéisme caricatural. Décidément, quelle que soit la culture, la portée reste la même...

Surabaya brille toujours de mille feux lorsque l'avion amorce sa descente, et bien que la saison des moussons soit depuis peu commencée, la température n'a guère décliné. Seul le tarmac luisant nous laisse penser que la fin de journée a dû être arrosée. Bastien dort, et Céline s'apprête à vivre les derniers soubresauts de l'appareil, amarrée à mon bras. A notre descente de l'avion, je retrouve Surabaya comme un port d'attache qui m'aurait manqué et que je suis content de retrouver.

Quand mon réveil sonne le lendemain matin, je dois dégager le corps endormi de Céline, qui m'enlace encore, pour comprendre que j'ai changé mes plans. Le soleil, bas dans le ciel, allume l'horizon qui ouvre devant moi la perspective d'une journée vierge de tourments et d'artifices fallacieux, destinés à justifier ce qui n'a plus lieu d'être.

Une semaine d'absence équivaut à peu près à trois semaines de remise à flot, et l'état de mon bureau ne me laisse guère l'espoir qu'il en soit autrement. La nouveauté réside dans l'arrivée d'un

nouvel expatrié dans mon équipe pour tenir la fonction de contrôleur des coûts, dont j'avais à peu près terminé la mise en place.

Un certain Jean-Michel Sicard, la quarantaine et le regard franc, me fait très bonne impression.

Je termine ma journée beaucoup plus tard qu'à l'ordinaire sans avoir pu contacter Jakarta, dont l'association caritative *Agir et Partager*, qui n'est plus au programme de mes déplacements, ne m'aura pas délivré son secret...

Ce n'est qu'une semaine après notre retour, par manque de temps et en raison des difficultés à obtenir une bonne liaison téléphonique, qu'un correspondant local de l'ONG comprend parfaitement que je désire m'entretenir avec madame *Laurence*, et qu'il me réclame quelques instants d'attente.

Il est 10h36, nous sommes le 13 décembre 1984, et d'ici deux à trois minutes je vais entendre la voix de Laetitia, dont ce sera, à dix jours près, l'anniversaire d'une absence accablante. Mes mains moites se crispent sur le combiné, et le bourdonnement de mon tympan, en écho aux battements accélérés de mon cœur, a une résonance inhabituelle dans l'écouteur.

Les souvenirs s'accélèrent et me replongent dans l'univers béat d'un monde parallèle, auquel notre amour crédule a su donner les exigences d'un idéal qui peut survivre. Un an après, ma passion est

intacte et ne souffre d'aucune dégénérescence qu'alimenterait le regret ou le remords. La force du désir s'est nourrie des limites que l'on s'est imposées pour conjuguer le verbe aimer dans son intemporalité. Je ne sais pas dans quel état d'esprit Laetitia se trouve aujourd'hui, mais je n'imagine pas un seul instant que les réalités de la vie quotidienne aient pu l'éloigner de notre absolu.

Quelqu'un a écrit ce délicieux apophtegme :
Quand la réalité dépasse la fiction, je raconte la fiction...

La réminiscence sensuelle de son inoubliable silhouette s'est trouvée stoppée net par le « Allô ! » lointain d'une voix féminine que je n'ai pas reconnue. Mon sang n'a fait qu'un tour, et c'est un peu crispé que j'ai bafouillé un « Laetitia ? » mal assuré.

Tout bascule dans la seconde qui suit lorsque la réponse, implacable et cruelle, telle une réplique de théâtre, me fait basculer dans l'univers de Courteline : « Non, c'est Laurence »...

En principe ça fait rire une salle entière, mais j'avoue que j'étais loin des cocasseries boulevardières pour trouver un comique de situation quelconque à ce déchirement douloureux qui mettait fin à l'espérance folle d'un équilibre de plus en plus volatil.

L'administration indonésienne présente cette particularité de ne jamais utiliser les noms de

famille. Chaque autochtone est enregistré à l'état-civil sous ses seuls prénoms ; sur une ligne à part figure le nom du père qui permet d'établir la filiation, et, seuls, les prénoms sont utilisés dans la vie courante.

Depuis des semaines, je cours donc après une certaine Laurence Jabot qui s'est faite passer, bien malgré elle, pour Laetitia Laurence !

J'avais négligé un paramètre sur l'échelle des circonstances que le hasard peut utiliser pour brouiller les cartes d'une destinée...

L'intense activité professionnelle qui m'accapare depuis notre retour de Bali a au moins la faculté de m'éviter de penser à autre chose, et bien qu'elle m'empêche de poursuivre mon investigation auprès des organismes humanitaires restant à contacter, elle me permet, malgré moi, d'apprécier la sérénité que mon couple semble avoir partiellement retrouvée. Aucune pensée parasite n'obstrue ma vie familiale que l'attitude rassérénée, voire constructive, de Céline affranchit de tout dérapage.

Je n'ai pas la naïveté de croire que la culture et la philosophie des Balinais ont pu aider Céline à changer aussi rapidement sa vision des choses, même s'ils ne l'ont pas laissée indifférente - j'en suis convaincu ; mais il faut dire que son environnement s'est enrichi d'une présence déterminante qui lui a permis de rompre son isolement. En effet, Jean-Michel, mon nouveau

collaborateur, est venu dîner un soir à la maison avec sa femme, Cécilia, pour laquelle Céline s'est découvert instantanément de nombreuses affinités. Elles se revoient depuis ce jour, et je crois que je ne saurai jamais quelle est la part de subjectivité qui entourera ma décision quelques mois plus tard...

La passionnante mission pour laquelle je suis présent dans ce fascinant pays entre dans sa phase critique. J'ai terminé toutes les mises en place nécessaires aux différentes activités regroupant la gestion de projet, ainsi que les indispensables interfaces qui lui garantiront l'efficacité d'un outil de pilotage incontournable.

Je dois, par ailleurs, prendre des décisions importantes quant à l'effectif du groupe, pour lequel il me faut pourvoir au remplacement du métreur, qui ne souhaite pas prolonger son séjour en expatriation ; il me faut, en outre, revoir le positionnement du responsable de la fonction marchés, au sujet de laquelle le client ne tolèrera plus longtemps d'être mis à l'écart sur un poste aussi stratégique. En fait, seul mon agent de planning n'est pas concerné, sans parler de Jean-Michel qui vient d'arriver.

Pour couronner le tout, je vais devoir faire face à une dépense budgétaire qui commence à quitter la courbe des prévisions.

J'ai bien conscience, à ce moment, que ma prestation va subir un premier test révélateur.

L'insatiable regard envieux de Bastien sur les atypiques vitrines du centre ville donne à cette chaude fin d'après-midi l'atmosphère ambiguë d'un jour pas comme les autres. La ville grouille comme à l'ordinaire, sans l'apparat d'un jour de fête.

Nous sommes le vingt-quatre décembre, et Noël a bien du mal à m'imposer son concept à l'ombre des cocotiers et des mosquées. Seule l'imagination, qui peut me relier à ma propre culture, parvient à me faire fredonner *Minuit, Chrétiens*, en short et en réponse à l'appel du muezzin.

A la maison, tout est prêt pour imaginer que la soirée qui se prépare n'a pas de frontières, du sapin synthétique orné de ses traditionnelles guirlandes au champagne millésimé, en passant par l'inévitable et insupportable *Petit papa Noël* de qui vous savez. La clim' à fond pour pouvoir supporter de s'habiller plus traditionnellement, et nous voilà au paradis des

cloches de Nazareth, entre le bœuf et l'âne, habités par le mystère du Christ. Bastien n'y croit qu'à moitié, car il sent bien qu'il manque quelque chose à notre mise en scène, et s'il n'y avait pas les cadeaux, véritable sésame de notre vénérable culture judéo-chrétienne, je crois bien qu'il aurait fait son apostasie sur-le-champ !

Ça m'a fait quand même bizarre quand, en fin de soirée, je suis allé pisser dans le jardin, et qu'au lieu de la neige qui trottait dans mon esprit embué, j'ai entendu les grenouilles chanter et senti ma chemise se plaquer brusquement sur mon torse moite. Un instant, mon esprit perdu s'est mis à flotter, comme dans une perte de conscience inopinée où l'esprit s'efface devant l'abîme de l'absurdité.

L'année 1985 débute sous les mêmes auspices que 1984 : je viens de perdre un immense espoir - comme un an plus tôt la soudaine disparition de Laetitia m'avait ôté ce supplément d'âme et de vie qui font qu'un jour on réintègre inéluctablement le commun des mortels.

Je vais continuer mes recherches, mais je me sens sérieusement démobilisé par ce coup du sort qui, comme quand, au football, on prend un but juste avant la mi-temps, me place plus en situation de victime qu'en prédateur obstiné.

Janvier ne m'apprend d'ailleurs rien de nouveau et conforte mon idéal aux portes d'un eldorado

imaginaire, que l'absence rend chaque jour un peu plus accompli.

Céline a la pudeur de me faire oublier son déracinement, et découvre l'Indonésie sous l'angle nouveau que Cécilia lui suggère, même si son regard ému se perd quelquefois dans l'expectative d'une autre alternative, quand la conversation suit les méandres d'un parcours qui lui rappelle le sien.

L'art de vivre indonésien pénètre ma culture au plus profond de mon subconscient et bouleverse, sans doute à jamais, mes attitudes qui n'auront plus à l'esprit les préjugés d'une civilisation confinée aux frontières de sa connaissance.

Lorsque je compose le dernier numéro de téléphone répertorié sur ma liste d'« avis de recherche », mon esprit, pour la première fois depuis notre expatriation, n'est plus sous les tropiques mais au cœur des verts pâturages normands, dont les bourgeons saturés aux fragrances délicates laissent entrevoir le renouveau qui se prépare à l'ouest du soleil levant en ce jour exceptionnel qu'est le vingt-et-un mars.

Ma main, machinalement, a cessé de tourner le cadran pour mieux visualiser de mes yeux hagards cet océan de fraîcheur et de vitalité renaissante, aux indicibles sensations agrestes. J'ai senti cet arôme particulier que libère la terre à ses premiers réchauffements, et j'ai entendu, en mode mineur, le vibrant hommage des oiseaux à l'extase de la nature, qui offre une nouvelle chance aux sens engourdis. Faire l'éloge du printemps, véritable infirmité des

pays tropicaux, ne s'énonce pas sans une lancinante douleur indéfinissable.

La communication établie m'a figé dans mon deuil amoureux : mon dernier espoir envolé, Laetitia s'est éloignée comme un ballon de baudruche qui vient d'éclater ; je suis triste de comprendre que je dois envisager l'amputation d'une oreillette de ce cœur qui battait pour deux.

Je n'ai pas le temps d'avoir des états d'âme sur un scénario qui n'a fait que confirmer ses prodromes, car c'est aujourd'hui que je dois proposer à ma hiérarchie la nouvelle organisation que je compte mettre en place dans mon service, et qui devra répondre efficacement à la demande du client et aux impératifs budgétaires du projet financier.

A quatorze heures précises dans la grande salle de conférence, conscient de l'enjeu et confiant dans mes propositions, j'expose à un aréopage, qui dépasse largement le cadre du chantier, l'expérience de dix mois de gestion de projet au sein d'un univers vierge de toutes contraintes ne s'apparentant pas, de près ou de loin, à des critères purement techniques. Je conclus, chiffres à l'appui, par le point culminant et le nerf de la guerre de ma démonstration : l'équilibre financier.

J'ai décidé de promouvoir *Kalil*, ce merveilleux indonésien qui m'a toujours été d'un grand soutien - jusque dans mes recherches personnelles -, en

remplacement de mon métreur actuel, qui est sur le départ. Je sais que l'impact est loin d'être négligeable, car il s'agit d'inscrire au budget la charge salariale d'un travailleur local en remplacement de celle d'un expatrié.

Par ailleurs, je préconise de transférer nos compétences en matière de marchés chez le client, qui vit très mal le fait de payer sans comprendre. Si le client accepte, ce dont je suis certain pour en avoir déjà discuté avec lui, nous n'aurons plus en charge le salaire de notre responsable actuel, qui évoluera et sera appointé directement par notre donneur d'ordre.

Sous le fallacieux prétexte qui me permet de faire croire que je compulse des notes - que je connais par cœur -, je jette des coups d'œil subreptices à la dérobée pour juger de l'accueil réservé à mes propos, dont j'ajuste ainsi le contenu et la forme.

Et j'aborde le meilleur, que j'ai gardé pour la fin...

Je fais l'apologie des qualités de Jean-Michel, mon nouveau contrôleur des coûts, tout en faisant émerger son expérience de technicien ; puis j'en viens à parler de l'outil que j'ai fini de mettre en place, et je relie le tout par l'impératif budgétaire qui n'est pas totalement bouclé.

Le directeur du service export a déjà compris et me le fait savoir dans un demi-sourire aux sous-entendus éloquents, qui le dispenseront de tout

commentaire lorsque j'achèverai ma démonstration en suggérant de promouvoir Jean-Michel en lieu et place de ma propre responsabilité !...

Qu'est-ce qui m'a pris de proposer mon remplacement à la tête d'un service en devenir, au sein d'un pays aussi fascinant ? La conscience professionnelle ? Bien sûr, la conscience professionnelle, quand on sait que Jean-Michel, non seulement coûte moins cher que moi, mais qu'en cumulant les deux postes il va permettre d'économiser l'intégralité de ma charge salariale, d'un poids non négligeable dans le montant du budget global.

Mais pas seulement...

D'abord, je préfère en avoir l'idée avant qu'elle ne puisse germer dans l'esprit de ma hiérarchie : un jour ou l'autre prochain, les qualités de Jean-Michel démontreront la véracité de ma démarche. Et puis il y a Céline. Céline que je ne veux pas pénaliser plus longtemps, même si elle entrevoit une autre facette des choses depuis quelques mois. Je sais que si elle s'y prend maintenant, elle peut retrouver ce qui lui manque le plus, à savoir un poste dans l'Education Nationale pour la rentrée prochaine. Et puis, et puis..., il y a la part de l'irrationnel ; le non palpable, l'ineestimable et obscure déraison que nos sentiments forgent à l'approche raisonnable d'un diagnostic cartésien. Quelle est la part que mon subconscient attribue à nos relations privilégiées

avec Jean-Michel et Cécilia, dont la présence à nos côtés a peut-être été déterminante dans l'évolution de notre couple ? Quelle part de subliminal s'est-elle ancrée dans ma prise de décision, fondée sur une analyse lucide et pragmatique, à l'issue de la constatation amère que je ne retrouverai plus Laetitia en Indonésie ?

Nous sommes fin mars ; si la direction générale entérine toutes mes propositions, nous serons peut-être à Cherbourg pour le départ de la *Solitaire du Figaro* et goûter les premières merises, dont ma mémoire, qui n'a pas oublié ses saveurs délicieuses, agite l'épouvantail gustatif de la nostalgie.

La sensation de vivre mes dernières émotions tropicales ne m'a pas trompé puisque, quinze jours plus tard, mon directeur de chantier me convoquait dans son bureau pour me confirmer la mise en place intégrale de mes propositions.

Une fois passé le sempiternel et agaçant couplet des félicitations sur le travail accompli, il m'a entretenu de mon avenir qui, comme je m'y attendais, s'achèvera à Surabaya à la fin du mois de juin.

C'est curieux comme, tout à coup, ma vision des choses s'est radicalement transformée, et que ce pays, que j'ai véritablement adulé pendant une année, a basculé en une fraction de seconde dans le rétroviseur de mes motivations. Des images fugitives de Tour Eiffel et de bocages normands, de fraîcheur

et de camembert au lait cru m'ont traversé l'esprit instantanément, comme si le fait de les retrouver m'en avait soudainement privé.

J'ai failli décrocher de la conversation, ce qui est très impoli, mais ne s'est finalement pas produit, tant la teneur des propos qui ont suivi n'avaient rien d'onirique, et m'a rappelé la véracité d'une fable toujours d'actualité : *La laitière et le pot au lait*.

Telle Perrette, j'ai dû sauter un peu trop sur ma chaise quand mon directeur de chantier m'a annoncé que l'on comptait sur moi et sur mon professionnalisme – et là peut-être, pour une fois, les compliments antérieurs n'étaient-ils pas que flagornerie – pour structurer le nouveau chantier de... Dubaï !

Une fois dans ma vie, j'ai failli me noyer, et j'ai encore à l'esprit cette atroce impression persistante de suffocation désespérée, à laquelle aucun espoir immédiat ne peut se raccrocher. C'est ce que je ressens à cet instant précis où je perds toute lucidité, acculé par un coup bas que je n'ai pas vu venir. Ce n'est pas grave, ce qu'on vient de me dire - et c'est même flatteur –, mais lorsque ça s'inscrit en-dehors de toute stratégie élaborée – pire, à l'opposé du but recherché –, la raison vacille et l'émotion paralyse. J'ai marqué le coup, et cela a dû se voir, mais avant que je n'aie le temps d'ânonner une bêtise, la bouée de sauvetage est arrivée par la voie du téléphone qui s'est mis à sonner.

Je ne sais pas pourquoi - car jamais je ne fais ça -
mais je me suis levé, et comme mon directeur n'a
pas cherché à me retenir, j'ai disparu !

TROISIEME PARTIE

Le bourdonnement continu d'un chant caractéristique me porte dans l'irréelle authenticité d'un périmètre qui a largement dépassé les frontières du concret. Le temps et l'espace s'effacent dans l'univers ouaté d'une apesanteur anesthésiante.

Je sais que ce que je quitte aujourd'hui avec bonheur, et que l'édifiante vision aérienne qui m'en est proposée dans le confort particulier d'un énorme Jumbo Jet, versera dans peu de temps dans la nostalgie d'un souvenir fort et persistant, à la mesure de l'influence déterminante que ces quatorze mois auront exercés sur ma personnalité.

Mais pour l'heure je jouis de l'inénarrable sensation, dans laquelle me plonge cette forme particulière de voyage qu'est le retour. Rien à découvrir, mais tout à re-visiter, à re-sentir, à revoir. Parfois même rien n'aura changé, mais je trouverai sûrement cela différent, et mon échelle de

valeurs enrichira forcément sa gamme de nuances à travers le prisme des comparaisons.

Les bras ballants et les jambes allongées, j'ai adopté la position « long-courrier » dès que l'appareil a atteint son altitude de croisière, celle qui me fait basculer de l'autre côté du miroir. J'aurais dû exercer un métier dans l'aviation pour bénéficier de l'allongement de la vie que procurent, à tout personnel navigant, ces irréels voyages hors du temps. Dix-huit heures de mon existence ne me seront pas décomptées ! Les yeux mi-clos, le visage relâché, le compte à rebours est déclenché...

Je ne saurai jamais si j'ai réellement vu cet hallucinant spectacle à la verticale de Delhi, aux mille scintillements de lumières, dont l'évocation si forte m'a fait humer les subtils parfums d'encens et d'épices si particuliers.

Je n'ai pratiquement pas dormi pour profiter de ces exceptionnels instants d'éternité que mon état d'excitation exacerbée n'a eu aucune difficulté à encourager. Mais, contrairement à notre trajet aller, nous avons voyagé essentiellement de nuit, et j'ai moins aimé l'ambiance de dortoir que suscite inévitablement ce contexte nocturne. En revanche, j'ai eu la très nette impression de remonter le temps.

Céline et Bastien ont dormi le plus souvent, et m'ont même permis d'apaiser mon insatiable appétit de voyageur grâce aux succulents plateaux qu'ils n'ont pas touchés.

Il est presque dix heures en ce samedi vingt-neuf juin lorsque l'avion, en virant pour la dernière fois, m'offre une vision royale des environs de Paris que le soleil déjà éclatant inonde de ses rayons lumineux, comme, au théâtre, la mise sous tension des projecteurs au lever du rideau découvre le décor insolite qui se doit de nous faire rêver. L'instant magique de l'atterrissage nous fait reprendre contact avec un territoire enchanté qu'aucune odyssée féérique ne peut éclipser. Il est même grandiose d'accéder à une telle submersion d'émotions, après quatorze mois de parenthèse dans un haut-lieu d'ouvertures et de perspectives inattendues.

Il fait beau, Céline est radieuse, et Bastien court comme un dératé dans l'aéroport, qui se fait l'écho de ses cris perçants. Mon cœur s'emplit des retrouvailles, dont l'horizon profile les moments intenses d'un bonheur partagé à la mesure de l'absence supportée.

Dans le taxi qui nous mène à la gare Saint-Lazare, pour la première fois depuis notre départ, me reviennent en mémoire des images qui me rappellent le chantier et tentent de déstabiliser la joie que, seule, mon incertitude professionnelle, pourrait perturber.

Mais c'est dans le train qui nous conduit à Cherbourg, où mes parents nous accueilleront le temps que nos projets se concrétisent, que j'ai vraiment fait le point sur la nouvelle page que l'on

ouvre aujourd'hui. Le paysage en fleurs et tout de verdure tranquillisante, qui défile à toute vitesse le long de la vitre, me fait revivre en accéléré les dernières semaines qui ont précédé notre départ, et me procure un certain malaise qui provient du fait que je n'ai pas encore pris ma décision.

Mon avenir professionnel, auquel mon employeur a attribué une destination et un rôle bien précis, ne possède pas les éléments déterminants qui lui permettraient de se projeter au-delà du confort sécurisant, mais inacceptable, que la logique et la docilité routinière lui réservent surnoisement. Il est clair qu'il est hors de question de repartir à l'étranger tant que Céline n'aura pas admis, si un jour elle l'admet, le concept de la femme au foyer, ce qui condamne définitivement la proposition qui m'a été faite pour Dubaï. Langage que je n'ai pas tenu à mon directeur de chantier pour ne pas brouiller mon image de marque, mais aussi dans le but de gagner du temps, en espérant que d'autres facteurs viendront, d'ici là, faire avancer ma réflexion. Depuis ce jour d'avril, où mon destin s'est brûlé les ailes dans ce lointain bureau, rien n'a évolué. Je fais croire que j'irai à Dubaï, ce qui, malgré tout, me rend mal à l'aise.

Quelles opportunités puis-je espérer ? Un report du chantier - peu probable -, une autre offre, mais sur la France – douteuse, sauf si la taille du projet est disproportionnée -, une promotion au siège parisien

– sans intérêt -, un départ négocié – seule véritable issue adaptable à la situation.

En fait, je dispose, à partir de maintenant, d'un bon laps de temps pour mener à son terme une investigation qui devra répondre, d'une manière ou d'une autre, aux interrogations qui parasitent quelque peu mon ataraxie. L'accumulation de mes congés ajoutés à mes détentes et récupérations m'accorde un délai de deux mois.

Le trois septembre sera la date limite me contraignant à rejoindre Paris pour y préparer la nouvelle affectation que l'on me réserve actuellement sur Dubaï. C'est loin...

D'ici là, j'aurai peut être démissionné pour rejoindre une autre société me permettant d'exercer en France...

Ou bien...

Un scénario fou hante mes rêves. Je ne pense qu'à cela depuis des semaines : arrêter cette vie de chantier, pour laquelle je n'ai que des affinités mais pas de véritable passion, afin d'exercer une activité capable de transformer une journée ordinaire en véritable bénédiction...

L'annonce orale de l'entrée du train en gare de Cherbourg a soudainement libéré le trop-plein d'émotivité qui s'était accumulé le long des kilomètres de cet interminable chemin de fer. Le train s'immobilise et les portes s'ouvrent sur une autre voie.

Alors que l'on atteint tout juste le quai des voyageurs, ce ne sont qu'effusions de sentiments dans de palpitantes retrouvailles où mes parents, émus, étouffent Bastien de leurs débordements trop longtemps contenus. Nous avons un mal fou à rejoindre la voiture, tant les réponses à leurs questions ne doivent pas souffrir la moindre déconcentration, qu'une marche, même au pas, risquerait de venir perturber.

Tout semble neuf, dans cet entourage connu qui aiguise ma curiosité et interpelle ma mémoire dans ses moindres détails. Commence alors la

reconstitution d'un itinéraire troublant qui se pare des images du passé.

Je m'interroge à chaque coin de rue, devant chaque bâtiment qui me semble nouveau à la fois et dont l'absence de conception me paraît inimaginable. C'est un peu comme dans un songe que j'aurais déjà rêvé. Magie des illusions fertiles que l'esprit façonne à la vision d'un monde revisité... Etonnant regard que celui que l'on pose, en décalé, sur les êtres et les choses aimés. Rien n'a changé, et pourtant rien n'est comme avant ; tout semble mûri, réfléchi, embelli, à la mesure de l'étonnante métamorphose qu'un tel voyage a sculptée sur nos personnalités. Je crois que j'aurais même du plaisir à croiser mes ennemis...

En début de soirée, je reprends mes marques dans une maison que j'avais désertée vingt ans auparavant, et dans laquelle une étroite tranche de notre vie va marcher sur les traces de mon passé pour dérouler les axes d'une autre existence qui, quoi qu'il arrive, ne sera pas un éternel recommencement.

Devenir l'invité de son enfance a la saveur particulière d'évoquer des souvenirs qui ne semblent pas nous appartenir. Réinvestir des lieux aussi intimes dans la peau d'un autre désoriente quelque peu les sens qui ont parfois du mal à se réapproprier un parcours qui ne leur appartenait plus.

J'ai surtout eu cette sensation en nous installant dans cette chambre, dite d'amis, emblème fort de l'hospitalité de mes tendres années. Jouxant de surcroît ma chambre d'adolescent, elle a toujours représenté à mes yeux le no man's land de la vie familiale, désespérément froide et austère quand elle était inoccupée. Y poser mes valises m'a incontestablement perturbé. Et je ne sais pas, à cet instant, si je viole un symbole de ma jeunesse ou si j'intègre enfin le monde des adultes.

Le lendemain matin, tandis que la maison s'éveille tranquillement, je passe ma matinée à sillonner la ville à pied sous les rayons d'un soleil d'été parfaitement calibrés, pour apprécier toute la subtilité dont s'est fardée cette étrange renaissance à la volupté. Chaque rue, chaque édifice public portent en eux l'essence même du renouveau que mon regard s'attache à percevoir dans le prisme de la subjectivité. Mes pas me conduisent inconsciemment sur le port, où une puissante odeur d'iode aux délicieuses senteurs d'algues fait chavirer mes sens, douloureusement privés depuis trop longtemps de cette exclusive addiction olfactive. Le cri perçant des goélands massés dans le sillage des chalutiers aux ronronnements étouffés achève de chanter la louange d'une journée qui a débuté dans le simple bonheur d'exister. J'allonge le pas, que mon corps réclame plus physique, et remonte la jetée jusqu'à l'avant-port où s'étale devant moi l'immensité

bleutée d'un horizon confondu. La brise plus présente m'asphyxie de ses vivifiants effluves, et donne aux plaisanciers qui l'ont domestiquée des allures de régatiers.

Je marche, je marche et, sans le vouloir ni même y avoir pensé, je me retrouve tout à coup devant la façade d'un immeuble dont les larges lettres dorées font instantanément bifurquer mes pensées : *SIDUL*

C'était la première fois depuis plusieurs jours que le spectre de Laetitia n'avait pas fait irruption dans mon quotidien. Tels un fil d'Ariane, mes pas m'ont guidé insidieusement devant le symbole de son empreinte indélébile, haut-lieu des mois exceptionnels qu'aucune autre scène ne pourra jamais reproduire.

Comme un gosse traqué, je suis allé me cacher à quelques encablures de ce lieu qui m'attire et m'inquiète à la fois, comme si les réminiscences d'une époque révolue avaient le pouvoir de meurtrir le souvenir d'un amour exemplaire.

En fait, j'avais une trouille bleue de rencontrer un visage connu auquel je n'aurais pas eu la force de raconter la suite d'un parcours qui, pour moi, s'est arrêté le trente août 1983. Peur, peut-être aussi, d'avoir des nouvelles de Laetitia ; cette curieuse ambivalence m'étreint à cet instant précis où je préfère ne pas avoir de ses nouvelles plutôt qu'en avoir de mauvaises. Même si rien n'autorise une telle éventualité, je ne veux pas que quelqu'un qui

l'a connue me parle d'elle ou puisse partager des instants qui n'appartiennent qu'à nous deux ; ces instants de bonheur qui font mal à l'évocation fugitive de leur troublante réalité, et dont le temps qui s'installe un peu plus chaque jour me fait aussi parfois douter de leur authenticité. Oui, curieuse ambiguïté prégnante que celle d'une chimère idéalisée et d'un amour qui s'enracine durablement au fur et à mesure que s'éloigne la fragilité des liens ténus que notre désir a su cultiver. L'ombre d'une silhouette aux irrésistibles tentations anime douloureusement le film des rues que l'on a fréquentées, et mon cœur s'émeut encore de cette délicate présence aux charmes indéfectibles. Je sens comme une chaleur humaine, à la limite de l'effleurement, me chuchoter les mots doux qu'il m'a toujours fallu deviner derrière notre insensée osmose sentimentale. Laetitia plane et veille sur l'amour universel qui a fait ses premiers pas devant les souvenirs que je visionne, et je mesure, deux ans plus tard, l'impact phénoménal qu'il n'a cessé de prendre en se sublimant.

Depuis deux ans ma vie s'est littéralement articulée autour de deux pôles a priori antagonistes et, en fait, totalement complémentaires ; aussi indispensables l'un que l'autre à mon équilibre personnel. Ma vie de famille n'a pas eu à pâtir d'un quelconque abandon, et je peux même dire que mon couple a peut-être eu le sursaut qui lui était

nécessaire grâce à la remise en cause qu'a nécessité la présence fictive de Laetitia dans mon horizon. Ce fabuleux absolu perdure en se consolidant par le désir fou dont il est porteur et grâce, j'en suis désormais convaincu, à l'autre amour si différent qu'il autorise, et dont Céline n'a pas à relever l'impossible défi qu'il ne peut engendrer.

Nos premières journées sont placées sous le signe des retrouvailles que la durée, somme toute relativement courte qui nous a tenus éloignés d'ici, semble pourtant nous avoir déconnecté du temps et de l'espace.

Il nous faut presque faire un effort pour reconnaître tous nos amis, dont les visages ont calqué leurs contours sur la personnalité en mouvement de leurs parcours disparates. Délicieux moments de renouveau, engoncés dans les racines d'un passé commun qui transcende l'amitié.

Mais aussi ivresse des images, des sons et des parfums que le bocage ou le rivage marin rappellent à mes sens provisoirement détournés par les sirènes d'Asie, instantanément chassées de la nostalgie qu'elles commençaient à véhiculer.

Chacun reprend ses marques avec un plaisir non feint, même si notre situation n'a pas le confort d'un avenir assuré.

Lorsque le chemin des douaniers, qui longe les inimitables falaises de la Hague, ne me fait pas prisonnier de son univers émotionnel, je récupère Céline chez mes parents, dont Bastien est le nouveau châtelain, et nous nous efforçons de considérer, en écrémant les agences immobilières, que l'urgence est au relogement.

Céline sait bien que la question de mon avenir professionnel est un sujet beaucoup plus sensible, et fait mine de croire, comme je le laisse supposer à qui veut bien l'entendre, que ma prochaine destination sera Dubaï.

Un climat de laisser-aller et d'incrédulité complice s'installe lentement autour de notre retour qui, seul, semble bien être pour l'instant l'événement fédérateur et digne d'intérêt.

La première semaine s'achève sans qu'on s'aperçoive qu'elle a débuté, alors que notre départ d'Indonésie nous semble déjà si lointain. Il faut dire qu'en termes de dépaysement et d'occupation, sans parler de la sphère émotionnelle, nous sommes carrément sortis de la routine.

Le temps se gâte un peu, en ce dimanche de juillet, et nous incite à rester tranquillement chez mes parents, tout heureux de nous accaparer pour la journée. Le repas dure, et les discussions finissent

subrepticement par s'immiscer dans des domaines que je ne considère pas assez mûrs pour être l'objet d'un banal sujet en pâture. Un peu piégé - car je suspecte Céline de ne rien tenter pour éviter le sujet, et n'ayant pas l'assurance du mythomane averti -, je suis bien obligé de lâcher du lest et d'aborder, même timidement, les états d'âme qui entourent mon avenir professionnel. Mais à partir du moment où je refuse le mensonge, je sais que la porte que j'entrouvre ne peut conduire qu'à l'incompréhension.

Comment, même conjugué au conditionnel, éviter de semer le doute et l'inquiétude dans les esprits en n'affirmant pas péremptoirement garantir la prochaine destination de mon employeur, et sans avoir aucune autre proposition à faire valoir ? Même en cultivant l'art de l'anticipation fictive éventuelle et de l'optimisme béat à tout crin, mes parents ne pourront jamais comprendre que j'envisage de quitter une aussi bonne situation. Et pourtant...

Pourtant je ne pense qu'à cela.

Notre avenir ne peut se dérouler qu'en France, même si notre récente expérience d'expatriation est, et restera, une aventure exceptionnelle, car Céline a besoin d'une activité professionnelle, et Laetitia - quoi qu'elle entreprenne, et je l'ai compris récemment - y sera inévitablement présente, même si ce n'est pas physiquement. Ce qui exclut de façon irrémédiable une nouvelle mission à l'étranger.

Quant à rechercher un emploi dans la construction industrielle sur le territoire français, alors que ma flamme brûle pour d'autres passions... j'ai décidé, au moins intellectuellement pour l'instant, de franchir le pas.

Je le sais, c'est une folie pure. Je veux vivre de ma plume et pénétrer dans le monde de la littérature, même si, pour vivre, je sais qu'il me faudra répondre à d'autres impératifs que ceux qui font fantasmer sur le Goncourt...

Pour cela, j'ai besoin de l'aide de Céline qui n'a pas encore compris, même si elle connaît mes interrogations, qu'elle va devenir la garantie financière du couple et que la vie d'homme au foyer va enfin prendre, dans notre pays, un essor qu'elle va pouvoir examiner de très près !

La discussion chez mes parents aura au moins ce côté positif : Céline ne peut plus rester sur les incertitudes que j'ai laissées planer, mais a parfaitement décodé que je souhaitais quitter ma société. Il m'étonnerait fort que je puisse m'endormir ce soir sans avoir à répondre du séisme familial que mon attitude, peut-être jugée provocatrice, va devoir justifier

*

L'insouciance des premiers jours semble prendre ses distances au fur et à mesure que notre intégration

devient effective, et que le calendrier nous rapproche de la rentrée. Rentrée scolaire parfaitement négociée pour Céline, qui va retrouver un poste de titulaire dans un lycée cherbourgeois, de même que pour Bastien, dont l'inscription dans une école du centre ville est entérinée. En revanche, mon avenir est loin d'être scellé, et notre cohabitation chez mes parents commence à montrer ses limites.

Pour la première fois ce matin, la visite d'une maison ne s'est pas achevée par la traditionnelle phrase logomachique qui permet de décliner l'offre sans en assumer le discours. Mon propos se cantonne à souligner les points faibles, qui finissent par prendre une ampleur quelque peu démesurée, afin d'en faire baisser significativement le prix. Elle est bien, cette maison, mais elle est trop chère. C'est toujours comme ça quand on est acheteur, mais ce qui m'énerve, ce sont les frais exorbitants qui nous font toujours sortir du budget ; savoir que l'agence va se goinfrer quelques millions de centimes de notre labeur en échange de quelques visites et de la rédaction d'un vulgaire bout de papier pré-imprimé me hérisse, et me paraît constituer une insulte au monde du travail, dont la valeur ajoutée a des impératifs autrement plus contraignants.

Nous quittons l'agence contrariés, mais intéressés.

L'après-midi s'organise autour des démarches que je dois entreprendre pour tenter de viabiliser le

projet qui me permettrait d'échapper à la fatalité d'un destin m'apparaissant de plus en plus comme une voie sans issue pour ma vie professionnelle et affective. Il me reste à peine un mois et demi pour démontrer à Céline que je peux gagner ma vie en attendant la reconnaissance de mon talent littéraire !

Le déploiement substantiel de ma détermination ne m'empêche pas d'emprunter des détours bucoliques auxquels mon âme n'est pas insensible. Dès qu'une démarche m'éloigne du cadre urbain de proximité, ma boussole agreste reprend le dessus et s'affole même fréquemment quand le soleil donne aux ombres adoucies la forme incongrue de l'infini. Que ce soit le long des caps ou dans les « chasses » du terroir campagnard, chaque son se met au diapason du bonheur olfactif que procure cet indéfinissable état de grâce pastoral. Il est même intemporel quand mes sens en éveil, perclus de stimuli, perçoivent au crépuscule le chant lointain et évanescents des tintements cuivrés, dont l'image du clocher fait ressurgir mes émois juvéniles.

Pendant quatorze mois d'expatriation, j'ai eu régulièrement le frisson nostalgique de cet instant magique qui me plonge au cœur des émotions les plus intenses que mon corps puisse ressentir. Seule Laetitia, au terme d'une obsession fantasmagorique consommée, aurait peut-être pu élever l'orgasme de nos ébats charnels au degré d'amplitude équivalent. Mais j'écarte vite ce rêve fou qui ne verra jamais le

jour pour permettre à mon corps, frustré de ces exaltations physiques, de prolonger une idylle qui trouve sa plénitude et son épanouissement pérenne dans le dépassement des sens.

Je ne sais pas de quoi demain sera fait ni quelle sera la nature des rapports qui vont gérer mes sentiments, mais je sais déjà que j'ai gagné une bataille sur moi-même et que, peut-être, je ne reverrai pas Laetitia ! J'arrive à envisager cette éventualité qui, au fond, est probablement l'étape suivante d'un amour devenu éternel, alors absent de tout tourment, et dans lequel je peux puiser une folle énergie au cœur d'un paradis imaginaire...

La discussion est un peu vive, et je n'arrive pas à savoir si Céline est en désaccord avec moi ou si elle ne comprend pas ce que je lui explique.

Elle sait maintenant que non seulement je n'irai pas à Dubaï – ce qui, d'une certaine façon devrait la rassurer –, mais elle vient peut-être de comprendre que mon avenir ne dépendait plus du marché du travail en adéquation avec mon secteur d'activité, mais du métier à inventer pour gagner ma vie dans un domaine que j'ai décidé d'épouser...

Les mots résonnent et bousculent le conformisme d'un confort que je mets en danger. Ils déclinent l'avenir brutalement sous un jour nouveau qui heurte nécessairement le raisonnement cartésien d'un esprit formaté. Céline peut pourtant m'apporter beaucoup dans un domaine qu'elle maîtrise parfaitement, si elle accepte le défi que je me lance

mais qui, il est vrai, comporte, comme tout challenge, certains risques, ... dont celui de réussir !

Je sais, tout comme elle, les difficultés qui m'attendent, et ne prétends pas avoir la veine d'un grand écrivain, raison pour laquelle je prends tout le temps nécessaire pour lui expliquer que j'envisage de m'installer comme écrivain public, dont aucune plaque n'a pignon sur rue dans Cherbourg ni ses environs, et que je compte couvrir les délais de mise en œuvre et de rentabilité d'un tel projet par les indemnités de chômage auxquelles je dois pouvoir prétendre, si j'obtiens de ma société qu'elle me licencie.

Le plus dur est fait, même si ce n'est pas encore gagné. Mais je sens bien que les questions qui s'enchaînent, et qui se veulent incrédules, n'ont plus le même scepticisme. Je dois enfoncer le clou pour faire basculer définitivement la décision, et lorsqu'elle me demande si j'ai déjà contacté ma société - pour la première fois et pour la bonne cause - je lui mens en répondant par l'affirmative.

Après cela, tout s'emballa.

Je me retrouve avec une femme rassérénée, prête à me soutenir dans mes projets, parce qu'elle croit que j'ai négocié mon départ, et qu'au risque financier j'ai substitué un apport pécuniaire significatif !

Je vis mal mon mensonge qui perturbe ma quiétude et angoisse mon quotidien. J'ai désormais

beaucoup de mal à mettre en place les actions qui conditionnent notre avenir, car j'ai l'impression de bâtir sur du vent.

Début août, n'y tenant plus, j'appelle mon employeur pour obtenir un rendez-vous avant le terme de mes congés, que je suis sûr de me gâcher. Ce que j'ai oublié, c'est qu'en août la France est paralysée, et que ma société, comme les autres, est en état de veille autour d'un effectif réduit à sa plus simple expression.

Mon patron, me dit-on, fait partie des exceptions, mais part demain soir en vacances pour trois semaines. J'ai le combiné sur l'oreille et scrute, deux secondes durant, le blanc qui s'installe à la fin de l'implacable sentence. Je n'ai pas le temps de réfléchir à l'impasse dans laquelle elle me plonge, et réclame instantanément un entretien pour le lendemain, qu'évidemment on me refuse pour des raisons évidentes de gestion d'emploi du temps. J'insiste pour lui parler en personne, et obtiens *in extremis* le rendez-vous tant espéré.

Je ne suis pas sûr que Céline comprenne bien tout des obscures raisons que je lui expose, concernant mon départ précipité pour Paris ; toujours est-il que le lendemain, à six heures précises, je suis de nouveau dans le sens de la marche du train et de ma destinée.

J'aurais pu passer ma journée dans le salon d'attente qui précède l'impressionnant bureau

rustique de M. Tallien, car n'ayant pas d'heure de rendez-vous j'étais à la merci de son agenda. J'en ai profité pour dévorer le délicieux chef-d'œuvre de Pearl Buck, dont je n'avais lu aucun livre auparavant, et grâce auquel *L'amour demeure*.

A onze heures cinquante, la porte qui s'ouvre sur la silhouette reconnaissable du directeur de la communication, quittant les lieux, ne se referme qu'après mon introduction dans cet intimidant haut lieu au sein duquel je ne sais pas encore de quelle manière sont jetés les dés qui ont scellé le destin de tous ceux qui m'ont précédé. M. Tallien, qui est mon directeur fonctionnel et le numéro trois de la société, m'y accueille cordialement, même si je sens bien que mon exposé va devoir se résumer à l'essentiel de son contenu, et au rythme du chronomètre qui vient d'être déclenché.

Ma stratégie est simple : ou je refuse tout ce qu'on me propose, afin de me faire virer ; ou bien, mais c'est plus risqué, j'expose carrément mes intentions.

La boule à l'estomac et les bras croisés, pour dissimuler la nervosité qui s'est emparée de mes mains, j'entame la discussion en justifiant ma venue précipitée par la correction que me dictait mon renoncement au poste qui m'est proposé à Dubaï. Bonne pioche ! Mon directeur est visiblement touché par la délicatesse de ma démarche, et tout en regrettant sincèrement ma décision, que j'ai justifiée

par des raisons personnelles, il s'émeut de ma situation en s'interrogeant sur la possibilité de me venir en aide, face à l'absence d'alternatives actuellement en sa possession.

La porte est entrouverte ; j'ai une fraction de seconde avant qu'elle ne se referme. Je plonge..., et en échange de quelques confidences honteusement dramatisées, j'improvise avec emphase et confiance le réquisitoire diaphane d'un collaborateur en proie à l'aporie d'un avenir menacé. Un moment, j'ai eu peur d'en avoir trop fait ; mais en y réfléchissant bien, après qu'il m'eût offert ce que j'étais venu chercher, c'est-à-dire le licenciement, je me suis même demandé un instant s'il n'avait pas envisagé de m'indemniser...

Je déborde d'une telle énergie en ce jeudi matin que même la température anormalement basse pour la saison ne parvient pas à entamer l'optimisme sans bornes qui m'habite depuis mon retour de Paris. Telle un puzzle qui n'attendait que la pièce manquante, la chronologie événementielle des différentes étapes semble s'écrire au jour le jour sur l'agenda planifié d'une reconversion désinhibée. Libérée du poids disproportionné que l'incertitude d'un entretien avait fait peser sur ma santé psychique, ma vitalité en mouvement peut enfin retrouver les origines de ses débordements.

Même l'administration me paraît avoir changé de rythme, ce qui, bien sûr, est totalement absurde. A moins que, sans le savoir, j'aie bénéficié du seul facteur susceptible de crédibiliser une telle thèse : aurais-je eu affaire à des stagiaires ou à des

remplaçants dont la naïveté a pulvérisé le train des habitudes ?

Toujours est-il que ma déclaration de travailleur indépendant est en cours d'enregistrement, sans avoir eu à faire la moindre navette pour la valider. Je n'ai plus qu'à attendre le bout de papier qui me permettra d'exercer, ce qui n'entrave en rien la préparation de mon nouveau métier.

Début septembre nous parvient la réponse positive à l'offre d'achat que nous avons finalement soumise pour cette maison du centre ville qui nous avait bien plu, et pour laquelle nous n'espérions plus grand-chose, étant donné le grand écart pratiqué sur le prix proposé. Notre joie fut à la mesure de l'espoir entretenu, c'est-à-dire inversement proportionnel ; depuis ce jour, je ne m'interdis plus de rêver sur n'importe quelle annonce immobilière.

Puis Céline a repris ce qu'elle n'aurait jamais dû quitter, et Bastien a découvert sa première rentrée scolaire. Le soleil éclairait de ses rayons chauds une saison d'été qui semblait débiter, et rien dans le pas des chalands aux tenues volages ne pouvait faire penser que septembre était pourtant déjà bien entamé.

Le soir, quand je m'endors, je construis l'univers envoûtant qui émerge de mes journées, sans doute trop accomplies, pour intégrer la réalité de demain. Mais je rêve au talent que je n'ai pas, et qui illumine ce qui ne serait qu'une banale envie d'écrire. Ma

plume me porte, et transporte mes horizons bien au-delà de l'imaginable, démontrant que *la littérature est bien la preuve que la vie ne suffit pas*.

Laetitia n'est jamais bien loin de mes fièvres littéraires, et comme chaque fois qu'elle se glisse dans un interstice temporel, j'en esquisse le personnage de roman auquel il va être temps de donner vie, pour remplacer celui qui ne tient plus qu'à un fil de ma réalité. L'absence a scellé la rupture du vécu, et je sais que le souvenir, qui ne s'effacera jamais, va pourtant s'étioler et perdre de son acuité. Je pense qu'il est temps de figer les sentiments aux contours d'un héros de papier que les années ne réviseront pas.

Il est bientôt deux heures du matin, et je sais que je ne m'endormirai pas. Autant commencer maintenant à ouvrir la page qui sommeille en moi.

Le geste souple et lent, je me dégage délicatement du lit conjugal dans lequel Céline dort sereinement, et m'éloigne à pas feutrés de cette chambre qui va reprendre son anonymat dans douze jours exactement, date à laquelle nous avons prévu d'emménager dans notre « maison d'écrivain ». Je m'éclipse sans un bruit et sans lumière, et décide de m'installer dans la pièce d'à côté. La lumière blafarde du plafonnier m'indique que le papier peint a été refait, mais le bureau n'a pas changé. C'est bien celui qui, des lustres plus tôt, m'a fait découvrir les charmes de la nuit dont s'abreuyaient les

premiers vertiges de ma plume insomniaque. Ma mémoire s'épanche et isole mes souvenirs dans le cercle restreint du halo que projette la lampe de bureau.

Et quand, enfin, l'emprise des images s'évanouit, ce n'est pas sans émotion que, dans un silence profond, j'assemble les premiers mots d'une incroyable histoire d'amour...

L'angle formé par les rayons bas du soleil, en cette fin d'après-midi d'automne, épouse exactement le tracé qui balaye le bureau de l'emblématique pièce dans laquelle j'ai à peine fini d'emménager. Je ferme les paupières, et laisse délicatement cette chaleur diffuse engourdir mon visage et mes sens dans l'instant privilégié d'un total abandon. Je suis sur mon nouveau lieu de travail, et je vis un moment de bonheur sans partage. Sans présumer de ce que sera l'avenir, pour lequel le challenge financier est loin d'être relevé, il est hors de question de gâcher une seule seconde de cette félicité, dont est issu un vrai choix personnel, dicté par l'envie et l'amour d'une activité capable d'illuminer mes journées. Lorsque mon stylo laisse courir son encre bleutée sur le papier vierge où se créent mes personnages, s'entrouvre alors une autre façon de voir la réalité.

En fait, j'ai hérité de la plus belle pièce de la maison que nous venons d'investir deux jours plus tôt. Située au fond du couloir d'entrée, indispensable au caractère public de ma nouvelle profession, elle a l'immense privilège de donner sur le jardin au moyen d'une large fenêtre, dont l'exposition ouest est un ravissement de douceur, quand la journée d'un soleil fatigué se retire à pas feutrés.

Demain, je vais fixer la plaque qui m'installera dans mon nouveau métier et qui, sans pour autant m'apporter mon premier client, m'intronisera, mieux qu'un diplôme, au rang des gens de lettres ; mon Dieu, je n'arrive pas à y croire ! Mon roman, que j'ai commencé depuis quinze jours maintenant, va soudain me paraître plus crédible à la lueur de ma plaque de cuivre et l'inspiration, je pense, devrait naturellement suivre...

Chacun a rapidement pris ses marques et chaque jour qui passe nous fait redécouvrir la douceur d'un automne normand. Pas un arbre n'a encore abandonné son vert feuillage, et l'incessante mélodie de flamboyants volatiles qui nichent à l'aplomb de ma fenêtre m'accompagne dans les délicieux instants où la maison, désertée, a retrouvé son calme. Je dispose d'un temps et d'un espace que je façonne à ma guise, au sein d'un environnement dont la nouveauté me fait bénéficier d'un bonheur exacerbé.

Mon roman avance plutôt mieux que je ne le pensais, car j'arrive à dominer sans grande difficulté

le syndrome de la page blanche, qui impressionne toujours le néophyte en mal d'écriture. Je corrige peu mon texte, que j'élabore très lentement, mais je ne dispose d'aucun recul pour juger ce qui m'apparaît déjà comme ma propre quatrième dimension.

Tout compte fait, je décide de ne pas encore fixer ma plaque professionnelle qui, dès qu'elle trônera sur la façade, m'interdira de bénéficier des indemnités de chômage auxquelles j'ai droit. Je préfère pour l'instant me faire une pub discrète et m'assurer une clientèle potentielle avant de faire le grand saut dans une activité qui risque de me laisser financièrement exsangue pour un certain temps. Mais il est vrai que le risque est déjà présent, puisque je suis désormais répertorié au registre du commerce...

Laetitia ne perturbe plus mes sens ni mon esprit, elle les habite ; je n'ai plus à me réfugier dans le merveilleux jardin secret qui m'a quelquefois servi de subterfuge salvateur, car *je suis plein du silence assourdissant d'aimer*, où désormais ma culture conduit d'elle-même à l'ataraxie. L'écriture sert de thérapie à cet amour sidéral qui s'installe doucement dans une saine routine, laquelle, sans vraiment l'affaiblir, le rend moins exposé aux émotions incontrôlables.

Céline et Bastien ont complètement réintégré les habitudes françaises sans offrir aucune prise visible

à leur récent passé tropical, depuis que leur bronzage s'est mis aux pigmentations cherbourgeoises... Rien ne semble, pour l'instant, leur rappeler l'inoubliable pérégrination qu'ils ont vécue voilà plus de trois mois. Il faut dire que la machine s'est bien emballée depuis que nous sommes rentrés, et que leurs souvenirs ont peut-être du mal à se frayer un passage dans l'enchevêtrement des circuits cérébraux sollicités. Ai-je plus de temps, ou est-ce l'Indonésie qui m'a plus marqué ? Mon présent semble, en tout cas, se construire à la lumière des mois exotiques qu'il ne peut ignorer.

Notre maison est en plein centre ville, dans une petite rue qui débouche sur l'artère principale. Elle a l'immense avantage de nous éviter d'utiliser la voiture, la ville ayant les proportions humaines d'un marcheur moyen. Ce qui me permet chaque jour d'aller voir et entendre le spectacle exclusif qu'aucune production au monde, même hollywoodienne, ne pourra jamais démythifier, de sentir ce parfum de vie si caractéristique à la culture des résidents portuaires. Passé le pont tournant, l'aventure marine prend tout son sens, et mes pas, qui me portent chaque fois au bout de la grande jetée balayée par l'écume des flots, empruntent à Barbey d'Aureville ou à Prévert la poésie des mots qui s'adapte à mon humeur. Sous le soleil ou dans la tourmente d'une marée d'équinoxe, les mots bleus ou les mots verts composent les rythmes de mes

textes qui suivent, tel un métronome, les ondulations capricieuses de houles régulières ou de vagues mascarets. L'assourdissant ballet des goélands déchire l'atmosphère, et accompagne harmonieusement le claquement du ressac dont les embruns s'éparpillent instantanément, tel un feu d'artifice dont les gerbes majestueuses clôturent un spectacle d'exception.

Lorsque je regagne mon domicile, plongé dans un silence quasi religieux, la porte de mon bureau s'entrouvre et ma plume, exaltée, court sans contrainte sur le papier ; c'est, je crois, dans ces instants où elle échappe au contrôle de la raison, que l'écriture prolonge la vie.

J'ai décidé de n'exercer mon nouveau métier, tout au moins en ce qui concerne sa partie publique, qu'au 1^{er} janvier, date à laquelle j'établirai – du moins je l'espère - mes premières facturations. Je dispose actuellement d'une dizaine de clients potentiels, sur qui je compte beaucoup pour élargir ma réputation, que je cultive en pratiquant actuellement l'acte gratuit. Je sens bien que des contacts se nouent, même s'ils restent largement insuffisants pour l'instant, et qu'une organisation cohérente de mes prestations va devoir rapidement se mettre en place.

Ce qui me laisse quand même la majeure partie de mon temps pour écrire mon roman, dont j'aborde la deuxième partie qui concerne ma rencontre lumineuse avec Laetitia. Les mots font revivre les émotions, qui acquièrent en même temps une sorte de distanciation, pour s'inscrire durablement dans

les pages d'une histoire qui à partir de la véracité des faits, va en faire la légende qu'elle doit susciter. Ma mémoire restitue dans ses moindres détails la chronologie d'un Amour absolu dont l'évocation relève du sacré, et dans lequel les protagonistes sublimés ont vécu des moments d'une telle intensité amoureuse, que l'idée même de les compromettre par une liaison ordinaire leur apparaît insupportable. Désormais, je vis mon aventure par procuration au cœur d'un roman qui va s'intituler *Sens dessus dessous*.

Les congés de Toussaint désorientent totalement ma verve littéraire.

Je constate avec effroi que Céline et Bastien, par leur présence permanente au sein de l'univers que je me suis construit, perturbent violemment les habitudes qui structurent mon organisation. Ma colère doit autant provenir des conséquences du désagrément que du constat imprévisible engendré par les dégâts que peuvent provoquer l'appropriation sournoise de l'espace et du temps par un ego livré à lui-même en si peu de temps. Jamais je n'aurais pu imaginer tomber dans un piège aussi grotesque que celui du conformisme, contre lequel j'ai toujours combattu. Je comprends tout à coup les insurmontables handicaps auxquels sont confrontés les vieux célibataires, dont je ne saisisais pas la raison de leur solitude prolongée.

Pas question d'admettre un tel comportement, mais, je le sens bien, il va me falloir faire un effort conséquent pour dépasser ce bouleversement ridicule qui s'adresse plus à mon amour-propre qu'à la remise en cause du choix de mon lieu de travail ; et puis, je dois relancer mon roman qui subit de plein fouet le manque d'imagination, confisquée par mon psychisme perturbé. Comme chaque fois que les événements me privent de mon libre arbitre, je choisis instantanément l'action pour repousser l'obstacle, dans un passage en force qui n'est autre que le révélateur de mon impuissance constatée.

Je décide d'aller flâner sur les lieux de l'action que j'ai du mal à relater, comptant bien sur l'effet de catharsis espéré.

L'imposante façade des locaux aux vieilles pierres restaurées invite d'emblée le visiteur à venir découvrir de plus près la cour intérieure aux antiques pavés, dans laquelle se trouve l'entrée principale de la collectivité. Comme n'importe quel touriste en proie à cette curiosité attirante, je pénètre dans l'enceinte de ce haut lieu cher à mon parcours amoureux, et avant que je ne perçoive les premières sensations qui m'auraient convaincu de ne pas marcher sur les traces de mon passé fragilisé, je suis happé par une silhouette que je reconnais à peine, tant le visage épanoui rayonne sur la beauté nouvelle de ce corps féminin, dont seul l'amour, le vrai, a pu façonner une telle métamorphose. Valérie ! Il n'est

plus temps de faire marche arrière, et l'empressement sincère de son comportement, accentué par le charme discret d'une élégance altière, a eu tôt raison de mes réticences premières.

La circonspecte Valérie, dans ses nouveaux habits de superwoman, se révèle volubile et sans préambule – à peine si j'ai eu le temps de répondre à son « *Comment vas-tu ?* », car en plus elle me tutoie -, me donne instantanément des nouvelles de Laetitia, que je ne demandais pas. Touché ! Est-ce la vibration des lieux ou la réappropriation du passé par le troublant rétablissement de liens ayant appartenu à son histoire ? Est-ce la contrariété de la légende bousculée, ou bien un peu des trois à la fois ? Toujours est-il que ma sérénité a quelque peu failli, et que l'évocation d'une muse érigée en icône peut encore donner prise, même si toutes les conditions convergeaient dans ce sens, à des sentiments dont la raison n'a pu contenir l'émotion.

C'est ainsi que j'apprends que Laetitia est rentrée en France depuis l'été dernier, qu'elle a travaillé pour l'organisation humanitaire *Gens sans Terre* pendant de longs mois, et que je ne risquais pas de la rencontrer, puisque c'est en Malaisie qu'elle a séjourné, après seulement trois semaines passées en Indonésie !

Le souffle court et, me semble-t-il, l'œil malin, Valérie poursuit, avant que je ne puisse l'interrompre, en me précisant qu'elle n'a

malheureusement pas pu répondre à Laetitia quand celle-ci s'est enquis de savoir ce que j'étais devenu... A partir de là, je n'écoutais plus, et songeais que mon roman pouvait reprendre sa lente progression à la lumière du souffle puissant de ce déchirant témoignage.

La maturité des sentiments qui m'animait m'a permis de résister au choc inopiné provoqué par cette révélation inattendue et imprévisible. Énigmatique Valérie, austère personnage d'un jour et resplendissante héroïne du lendemain, qui, curieusement, apparaît dans tout ce feuilleton comme celle par qui l'espoir peut vivre. Agent de liaison impromptu, elle est l'ange inconcevable qui, contre toute attente, sait pointer l'index dans la direction de notre invraisemblable destin.

Laetitia est donc en France et ne s'apprête pas à repartir en mission humanitaire ! Elle a confié à notre ange gardien qu'elle souhaitait, sans pour autant abandonner l'association caritative pour laquelle elle consacre encore une partie de son temps, retrouver un employeur en métropole en-dehors du cercle des administrations. C'est à Paris, et par le plus grand des hasards, que Valérie l'a croisée, et c'est sans commentaires qu'elle lui a confié résider provisoirement dans sa famille. Par discrétion, Valérie n'a pas insisté, mais est-ce par jeu qu'elle ne m'a communiqué aucune de ses coordonnées ?

Calé au fond de mon fauteuil, face à la fenêtre dont le spectacle du jardin ne parvient pas à détourner mes pensées, je suis encore sous l'hypnose d'une apparition virtuelle qui, comme par magie, vient d'effacer vingt-deux mois d'une pesante solitude.

Lorsque mon regard s'est enfin détaché, il n'a plus quitté, dans la frénésie d'une vive inspiration, la feuille de papier que ma plume s'est mise à remplir sous la dictée de mon Égérie.

Les jours qui raccourcissent imperceptiblement ne nous avaient pas préparés, en cet automne clément, à la brusque obscurité qui plonge le Cotentin dans la période maussade qu'il connaît depuis un mois maintenant. On a bien senti que les journées ne prêtaient plus le même angle d'attaque aux rayons du soleil usé, qui brillait souvent par son absence, mais jamais encore le corps n'avait ressenti cette lassitude indéfinissable, imputable aux pires journées que décembre porte à son paroxysme. La motivation est moins grande, la susceptibilité est à fleur de peau et, si l'on n'y prend garde, la spirale d'une dégradation environnementale peut s'enclencher rapidement au prétexte du moindre détail perturbateur, qui n'aurait fait l'objet d'aucune détection particulière en temps normal.

La tempête est l'une des curiosités de ma région, que les flots majestueux habillent de leurs éclats

caractéristiques ; mais j'avoue, moi qui ne suis pas marin dans l'âme tout en idolâtrant la mer, qu'au troisième ou quatrième coup de tabac dans le mois, je me lasse, que dis-je, j'éructe de colère. Mon parcours quotidien sur la jetée de l'avant-port se transforme alors en parcours du combattant, que la répétition des éléments déchaînés agace plus qu'elle n'ébahit.

Est-ce le paradoxe de la situation ou l'odeur des épices fortes que mon odorat a su capter ce jour-là au retour de ma promenade, complètement trempé et poussé par le vent sur l'étal de l'épicerie fine d'un des rares exposants du marché ? Toujours est-il qu'en une fraction de seconde, le soleil s'est mis à briller dans ma tête et à réchauffer virtuellement mon corps endolori, dont le temps immobilisé me fit visiter les secrets d'un monde réactivé. Une chaleur accablante alourdit mon pas et mêla aux effluves du marché les miasmes de la pauvreté et la puissance du bouquet qui exhalait les arômes exotiques des fruits bariolés. La transpiration donna aux couleurs chatoyantes des *sarongs* l'intensité d'un éclat repoussant, et les bandes magnétiques qui défilaient sur les magnétophones des marchands ambulants diffusèrent les mystérieux rythmes d'une musique aussi rébarbative qu'envoûtante, dont les percussions semblaient décomposer les gestes hiératiques d'un ballet bien réglé. Happé dans le flot

continu d'un murmure inconnu, tous mes sens furent en éveil, et mon cœur a chaviré dans la nostalgie.

Le corps a les incohérences d'un cerveau éminemment compliqué, parfois capricieux, qui nous fait toujours regretter ce que l'on n'a pas à portée de main ; il a aussi ses métabolismes qui se satisfont toujours moins bien de cette période morose, dans laquelle la dépression n'est pas que climatique.

*

Le bruit sourd et étouffé de mes pas dans le jardin, aux côtés d'un Bastien ravi de l'épaisse pellicule blanche accumulée dans la nuit, annonce le caractère particulier d'un Noël beaucoup plus conforme aux traditions que celui, hors du commun, que nous avons fêté l'année précédente. La température, d'une douceur relative, tranche paradoxalement avec la récente période de pluie et de vent qui nous a littéralement frigorifiés. Pas un souffle en cette matinée du vingt-quatre décembre ; seuls quelques flocons de neige attardés rejoignent les œuvres ébauchées d'un gamin pour qui la légende est en train de se conforter. Les préparatifs se bousculent, et la sensation de bien-être, amplifiée par une inespérée météo de circonstance et par le cadre nouveau d'un domicile enfin fixe, crée les conditions optimales d'un événement familial

exceptionnel. Tout est au diapason – c’est du moins notre perception –, et les rues du centre ville, qui ont vu les yeux de Bastien flamboyer, ont apporté cette année la touche de festivité qui fait de ce Noël, pas comme les autres, un bastion de notre mémoire collective.

La semaine qui sépare les deux fêtes de fin d’année a un peu brisé le rythme de ma production littéraire, et j’avoue même que le plaisir que j’ai pris à me consacrer entièrement à Céline et à Bastien n’a pas su conserver la plénitude de ces instants, en me frustrant des quelques heures qu’il a dérobé à l’écriture de mon roman. Le mot d’ordre avait été de laisser la porte de mon bureau fermée, et j’ai constaté un phénomène inexpliqué, que j’étais à mille lieues d’imaginer : ma vie a comme un goût d’inachevé si je passe une journée sans déverrouiller la frontière de ce monde virtuel.

La seule entorse au cocon familial que je me suis accordée fut la pose de ma plaque de cuivre sur la façade de la maison, sur laquelle on pouvait lire, aussi respectueusement que chez le médecin, l’avocat ou le notaire du coin : écrivain public ! Ça m’a pris vingt minutes le vendredi matin, et je savais que ce genre d’activité n’engendrerait aucune addiction particulière pour la suite de mes congés...

Puis le jour de l’An et son ballet assez insupportable de cotillons traditionnels ne m’est apparu d’aucune utilité domestique, nuisant même à

l'existence, à laquelle il annonce brutalement qu'une année vient de lui être retirée. Sous les rires d'un rassemblement festif sans grande spontanéité se cache en effet le désespoir du compte à rebours d'un naufrage annoncé.

Une page se tourne, et je me demande si le calendrier, qui m'annonce quarante-trois printemps dans l'année, n'accuse pas lui aussi les faiblesses d'un rythme figé dans un univers qui ne fait qu'évoluer. La vie s'allonge à une cadence effrénée et il s'instaure un tel décalage avec les générations qui nous ont précédés qu'il va être temps de réévaluer l'âge, comme en des temps récents le franc avait connu l'inverse du procédé.

Musique à fond, je martèle inlassablement la surface de mon bureau de mes mains prisonnières du tempo, à peine couvert des mots du savoureux refrain : « *La crise économique, c'est fantastique !* » Depuis mai 1981 et l'avènement du « tout est possible », les radios, enfin libérées, rendent un hommage bien singulier à la montée du chômage et à la réhabilitation des patrons, au cœur des années-fric symbolisées par un gouvernement que le plus libéral des Français n'aurait pu espérer ! Chanteurs et groupes de l'hexagone s'en donnent à cœur joie et hissent notre variété nationale à un niveau qu'elle n'a jamais atteint. La dérision s'immisce dans la vie quotidienne, qu'un immense rêve, trop vite écarté, a sans doute stigmatisée pour longtemps.

L'existence semble prendre des contours inquiétants, et en complète contradiction avec tout ce bonheur que ces trente dernières années nous ont

fait miroiter, une folie d'un genre nouveau menace depuis quelques années. En ce mois de février, où les jours rallongent et où les rayons du soleil se font plus chauds et plus présents, la terreur assassine, confirmant son aveuglante monstruosité. Même le foot, au mois de mai dernier, nous a démontré, au travers du drame du *Heysel*, que notre société n'assume pas les perversions qu'elle a engendrées.

Les jours s'écoulent inéluctablement, comme la rivière s'éloigne de sa source à la mesure des ridules qui semblent figer son incessant courant.

Mon roman, sur lequel j'ai concentré l'essentiel de mon énergie, entre dans sa phase ultime, celle d'une approche globale qui va s'avérer déterminante pour l'avenir de ma nouvelle profession de foi.

Depuis quinze jours environ, mon quotidien se décline de plus en plus en courriers de toutes sortes, curriculum vitae et corrections de textes qui me font dire que ma clientèle prend un essor nouveau, même si elle reste largement insuffisante pour assurer un complément décent au revenu incontournable de Céline, qui, seule, pourvoit actuellement aux besoins du foyer. Mais je me réjouis de constater que l'écriture de mon roman ne va plus nécessiter le capital-temps que je risque de ne plus pouvoir lui consacrer.

*

Le jardin se pare du vert tendre qui habille avril, et les bourgeons, gorgés de sève poisseuse, attendent avec intérêt les quelques degrés supplémentaires qui manquent à leur métabolisme pour substituer un monde de couleurs à la vision stricte d'un hiver en noir et blanc. Le crépuscule des journées printanières prolonge l'enchantement du renouveau olfactif, et les repères qui fixent le cadre de notre quotidien nous ont soudainement fait basculer dans un autre hémisphère... C'est comme ça depuis le dimanche trente mars pour une heure qui, depuis, transforme la vie !

Parfois, quand le soleil au coucher de braise accompagne ces instants de bonheur, mes pas me guident le long des quais, à l'heure où les terrasses des cafés profitent de ces instants privilégiés. Je déguste alors ma suze-cassis - qui piège encore parfois le serveur quand je commande un « fond de culotte » - dans l'onctuosité instantanée qu'un sirupeux breuvage éveille à l'indicible volupté. Les gens ont l'humeur du temps, et les filles ont la beauté d'une saison qui promet le bonheur.

Un couple s'ébat langoureusement à la table d'à côté et une jeune fille, sans beauté particulière, passe dans mon champ de vision pour aller régler son addition. Les cris perçants d'une volée d'étourneaux à la trajectoire abrupte menacent les conversations enjouées, qui s'unissent aux subtiles émanations crépusculaires d'une authentique journée de

printemps, comme dans mes souvenirs d'enfant. Le soleil de plus en plus rasant met tout le monde sous les projecteurs, et apporte la petite touche d'irréel qui sied bien à l'atmosphère entre chien et loup. Mon regard se fige alors sur un visage qui, surgissant du va-et-vient incessant qui caractérise cette chaleureuse brasserie, n'a pas échappé à mon acuité visuelle. Curieuse impression que celle qui pousse, en l'espace de quelques brèves secondes, notre détecteur d'identification à admettre un jugement qui n'entrait pas dans le catalogue de ses éventualités. Tout va très vite et s'accomplit dans la lenteur d'une scène au ralenti. Le pouls s'accélère quand l'œil reconnaît formellement la coupe de cheveux identifiable, et le sang flagelle les tempes lorsque les traits dévoilent leurs familières caractéristiques. La paralysie gestuelle s'installe, et la stupeur bloque les mots dont l'esprit voudrait tant s'affranchir...

Laetitia est là, en chair et en os, leurre parfait d'une jeune femme dont l'incroyable profil altier, dans la lumière diffuse du contre-jour tamisé, a abusé de ma crédulité.

Je vide mon verre sans délectation, dans une sorte de réflexe qui veut reprendre la maîtrise d'un libre arbitre quelque peu chahuté.

Que me faut-il penser de cette sensiblerie qui a encore du mal à prendre ses distances, et comment juger de tels débordements semblant oublier

l'édifiant travail qui avait permis, sur le temps,
d'établir la nature des rapports qui doivent me lier à
Laetitia ?

Mon incapacité à me concentrer sur ce qui devrait être le dernier chapitre de mon roman traduit bien la nervosité qui agite mon esprit depuis le début de la matinée. La journée va bientôt s'achever, et aucun thème n'a retenu mon attention, à part celui qui m'obsède depuis la veille : comment s'y prendre pour être publié ?

Phase décisive et aléatoire de la vie d'un romancier, elle m'obsède à un point que je ne peux plus entreprendre une quelconque activité sans faire ou refaire mentalement l'état des lieux indispensable à la mise en place de ce « quitte ou double », que je ne peux perdre mais que je n'imagine pas gagner !

Par ailleurs, le fait de mettre un point final à un texte avec lequel j'ai réellement vécu pendant neuf mois, période de gestation normalement suffisante pour donner la vie, provoque-t-il la déchirure de

l'abandon ? À moins que ce ne soit l'angoisse du renouvellement, comme un nouveau défi à relever...

J'absorbe la frustration de cette instabilité passagère en me gavant des délices qu'offre le parc Emmanuel Liais, en ce beau mois de mai. Douce énumération d'essences exotiques et persistantes qui font ressortir la splendeur des massifs centenaires d'azalées japonaises aux dimensions impressionnantes, et au sein desquelles on peut découvrir des perles rares comme le *Jubea spectabilis* du Chili. C'est aussi l'émouvant souvenir, dans le même décor végétal fleuri, des derniers instants de bonheur partagés dans l'harmonie d'une passion exclusive. L'émotion du lieu touche à son paroxysme sur le banc que je savais être celui des adieux.

À toi, Laetitia, à nous deux, pour la postérité...

*

Juin n'est pas forcément le plus joli mois que le printemps attribue au Nord-Cotentin. C'est même un euphémisme parfois lourd à supporter, quand la carte météo du journal télévisé se couvre ailleurs des symboliques tournesols affublés des températures qui ne nous concernent pas.

Pourtant, aujourd'hui il fait un temps magnifique sur Cherbourg, et ma traditionnelle balade aux saveurs iodées m'avait convaincu de consacrer mon après-midi à déployer mon énergie physique

débordante sur les bords escarpés du chemin des douaniers.

Le matin, j'avais même élargi ma clientèle à un domaine dans lequel je ne soupçonnais pas d'intervenir un jour, et qui peut s'avérer une source pérenne de revenus : la sphère politique. En effet, j'ai reçu un cacique local, qui sous des apparences très affirmées, avait au moins compris une chose : son éloquence est à la mesure de ses écrits – les mauvaises langues diraient : de ses idées. Comment avait-t-il eu le réflexe de venir me consulter ? J'ai bien cru comprendre que le *SIDUL* n'y était pas étranger.

Mais qui donc a bien pu faire ma publicité dans une enceinte que je n'ai pas contactée ?

Un ange est passé...

J'ai mis un point final à ce texte qui m'habitait et qui prolonge artificiellement mes chimères. J'ai posté les vingt-deux exemplaires que je destine aux éditeurs, en pensant que ma vie ne serait plus tout à fait comme avant, même si j'espérais que *l'absence de l'être aimé ne laisserait pas derrière moi un lent poison qui s'appelle l'oubli.*

Tout concourrait donc à faire de ce dix-neuf juin 1986 la pierre blanche de l'été qui s'annonçait, si la vie n'avait pas trahi le destin de cet « enfoiré » qui va forcément nous manquer, car - tu ne le sais pas, Coluche - mais *mourir c'est accomplir un acte d'une portée incalculable !*

L'été en Cotentin devrait être l'unique destination de chaque touriste avisé.

Incomparable région d'une beauté méconnue, elle est la seule contrée, avec la Bretagne, où les journées n'en finissent plus. En plein solstice d'été, c'est à vingt-trois heures que le jour prend congé, sans avoir imposé la moindre contrainte d'une rupture, liée à des températures caniculaires incompatibles avec le déroulement normal d'une journée bien remplie : la température de confort au service de l'espace-temps, en quelque sorte. En fait, on bronze plus à Cherbourg qu'à Saint-Tropez, car on peut rester plus longtemps exposé !

Il est donc hors de question de quitter la Normandie durant ces grandes vacances, dont Céline et Bastien profitent depuis quelques jours déjà. Il faut dire que les impératifs de ma hiérarchie estivale sont curieusement liés aux impondérables de l'administration postale. Mes journées sont

désormais rythmées par le facteur de mon quartier, que je peux épier depuis mon bureau, dont la porte restée entrouverte sur le couloir me permet d'identifier le claquement sec de la boîte aux lettres. Chaque minute de retard dans sa tournée peut m'amener à remettre en cause le choix de mes présomptueux talents littéraires, et le soleil, généreux dans cet interstice temporel, m'assure que je gâche les plus beaux instants d'une saison éphémère.

Ma névrose prend fin un beau jour d'août, même si le caractère flatteur du qualificatif concerne plus ma boîte à courriers que le ciel chargé des nuages qu'il hésite encore à déployer. Une enveloppe à tête *Mots'Arts Éditions* vient illuminer le paquet de factures et de publicités indécentes qui constituent le lot des envois épistolaires de la matinée. Contrairement aux autres fois (c'était la cinquième réponse), je tiens à dédramatiser l'ouverture de la lettre qui me brûle les doigts. Je décide d'en différer la lecture à l'extrémité de l'interminable couloir qui mène à mon bureau. Là, selon un rite de relaxation particulier au cours duquel ma respiration essayera de reprendre le contrôle de mon corps, je tenterai de lire l'émotive missive avec la même tranquillité d'esprit que me procure la lecture des ventes par correspondance, nous décrivant l'accouplement des sardines en milieu subaquatique...

Plus les minutes passent et plus mes gestes s'accordent sur le tempo apaisé de mon rythme cardiaque pour tendre, dans une concentration intense, vers une forme d'hypnose libératoire. Et c'est seulement lorsque mon esprit admet effectivement qu'en toute objectivité, ce courrier est la réponse à une alternative, que mon index droit s'engouffre dans l'échancrure de l'enveloppe, prête à délivrer le verdict sans appel d'une possible destinée.

Un, deux, trois... GAGNÉ !

Je n'en crois pas mes yeux. Je relis mot par mot, à la vitesse d'un bègue appliqué, tous les termes de la correspondance qui, de façon indiscutable, me confirment l'in vraisemblable réalité. Je vais bientôt faire partie du gotha de ceux qui ont osé écrire un bouquin, avec la parution de mon roman pour la rentrée littéraire ! Nouvelle d'une dimension inespérée, qui me fait frissonner d'orgueil et qui, d'un autre côté, ne me laisse pas beaucoup d'espoir de succès, sachant qu'à cette période, seuls seront cités les livres de qualité....

EPILOGUE

L'été avait fait place aux merveilleux tons ocre d'une saison qui n'a pour défaut que la longueur de ses journées déjà bien amputées. Les oiseaux chantaient comme aux premiers jours du printemps, et le gibier, que la chasse n'avait pas encore effrayé, occupait la campagne, si belle à cette période de l'année. La douceur des températures n'incitait pas à remplir les cuves à fioul, et les sentiers pédestres, que la pluie anormalement absente n'avait pas détrempés, faisaient craquer le pas amorti des marcheurs dans le confort ouaté d'un tapis de feuilles desséchées. Le chant du cygne s'accomplissait dans la volupté d'une arrière-saison d'exception.

Puis vinrent les premiers froids – tout du moins ce qui, à Cherbourg, est identifié au-dessous de dix degrés – avec cette semaine particulière et récurrente de novembre qui, d'année en année, constitue une

bonne partie de notre hiver. Et encore, ces premiers froids nous ont ils permis de sauvegarder un ciel relativement dégagé, différant d'autant l'humidité et le vent, dont s'accommodent mal mon confort et mon humeur personnels.

L'après-midi de ce dix-huit novembre commence par un exercice intellectuel très particulier, qui demande une concentration si intense qu'il n'admet pas la moindre perturbation ; bref, je fais la sieste dans mon bureau, corps relâché le long de mon fauteuil et tête appuyée sur le haut du dossier, quand le téléphone se met à sonner.

Depuis que je suis à mon compte j'évite de râler quand la sonnerie vient perturber mes activités (c'est quand même plus raisonnable...) ou, pire, quand elle vient annihiler les bienfaits d'un repos réparateur en cours d'élaboration. Mais à ce moment précis je n'ai pas envie de répondre, car mon état comateux considère que l'urgence ne réside pas dans la disponibilité à une clientèle qui saura bien rappeler si sa demande est motivée. D'un autre côté, si le client insiste - et c'est le cas - rien de plus perturbant que le timbre agressif de ces sonneries de téléphone, dont l'indécent monopole de *France Télécom* ne laisse espérer aucun aménagement. Le cerveau embué et l'air bougon, je décroche, et sans même prononcer le moindre mot, perçois clairement le son d'une voix qui percute mon imagination :

« Allô, Max... ? C'est moi !

Comme un oiseau tombé du nid, un alcoolique dégrisé par le danger de l'accident fortuit, un *Bushman* que la chute d'un objet céleste providentiel vient d'anéantir, mon sang ne fait qu'un tour et mon cœur se met à battre à la limite de l'arythmie cardiaque.

Chaque mot, presque ânonné dans l'assurance que voilait à peine une émotion contenue, tisse les faisceaux d'un cliché à partir duquel mon esprit divague sur les contours d'un mythe ressuscité. En trois syllabes et deux intonations, les symptômes de l'Amour frisson, comme autant de réminiscences spontanées, font renaître la passion. Mes sens en émoi s'emparent de l'élégante silhouette qu'une robe vaporeuse de tulle blanc aux motifs imprimés habille au plus près du corps, dont les formes généreuses exploitent à merveille l'insoutenable légèreté des désirs non maîtrisés. Le parfum lourd du plaisir gagne provisoirement l'issue d'un combat totalement déloyal, et ma vigilance vacille aux simples mots que susurre à mon oreille le fantôme de mes utopies.

Avant qu'elle ne poursuive le monologue qu'elle venait d'entamer, un léger frisson m'a secoué le bas du dos, et mon corps a repris instantanément la position de rigueur qu'incite à adopter l'ordre soigneux de mon imposant bureau.

Et de sa voix cristalline, elle m'a dit d'un ton singulier :

- J'ai lu tout ton bouquin. Qu'est-ce qu'on en fait ?...

Achévé d'imprimer sur les Presses de
l'Imprimerie Moderne de Bayeux
ZI, 7, rue de la Résistance – 14400 Bayeux
Dépôt légal : 40280 – Avril 2012

ISBN : 979-10-91327-00-8
MAE 001

Imprimé en France